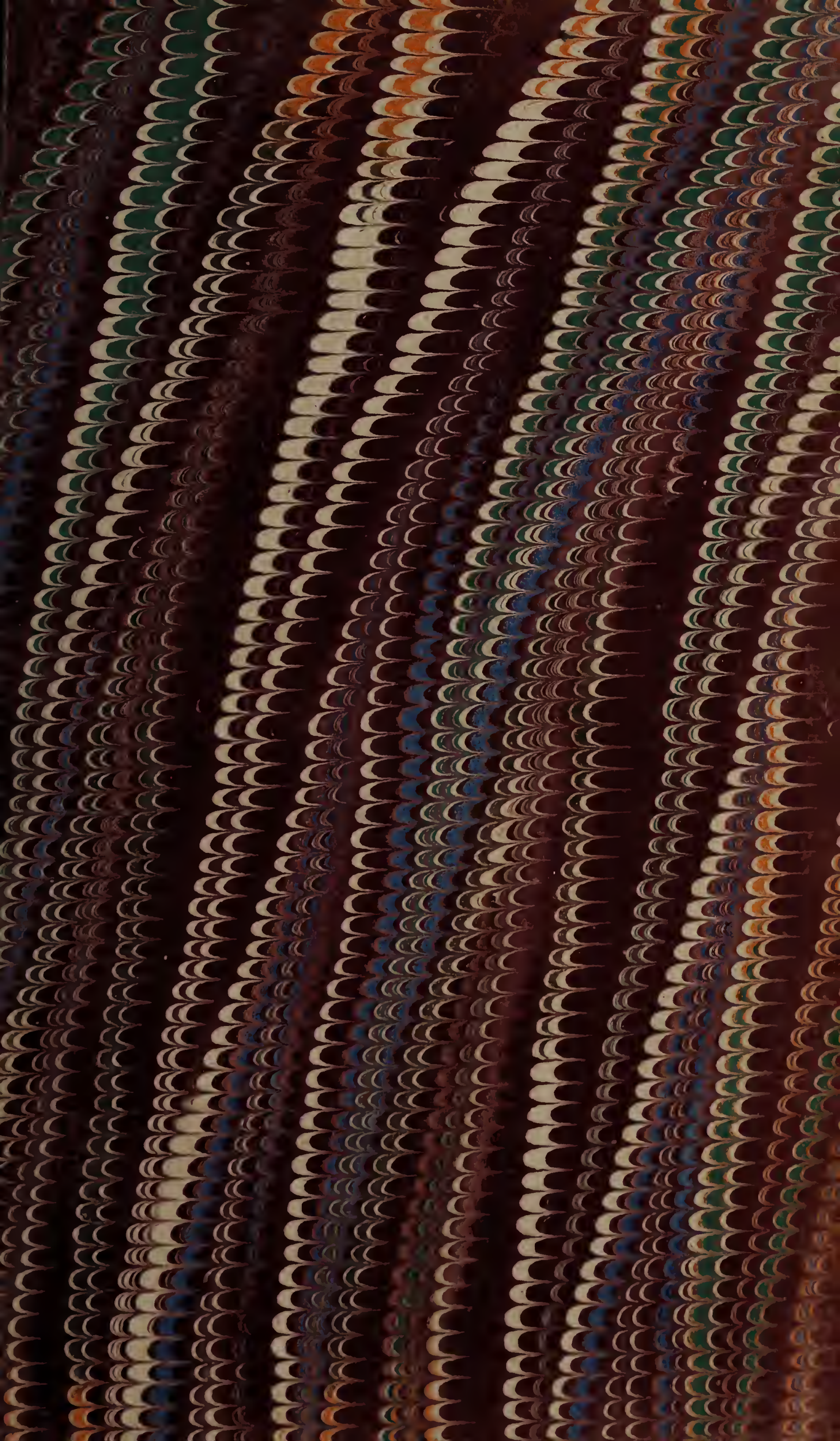






2 vols.

VOYAGES

DE

GULLIVER

TOME II

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP., RUE DE SEINE, 14.

VOYAGES

DE

GULLIVER

DANS DES CONTRÉES LOINTAINES

PAR SWIFT

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR GRANDVILLE

TRADUCTION NOUVELLE

TOME II

PARIS

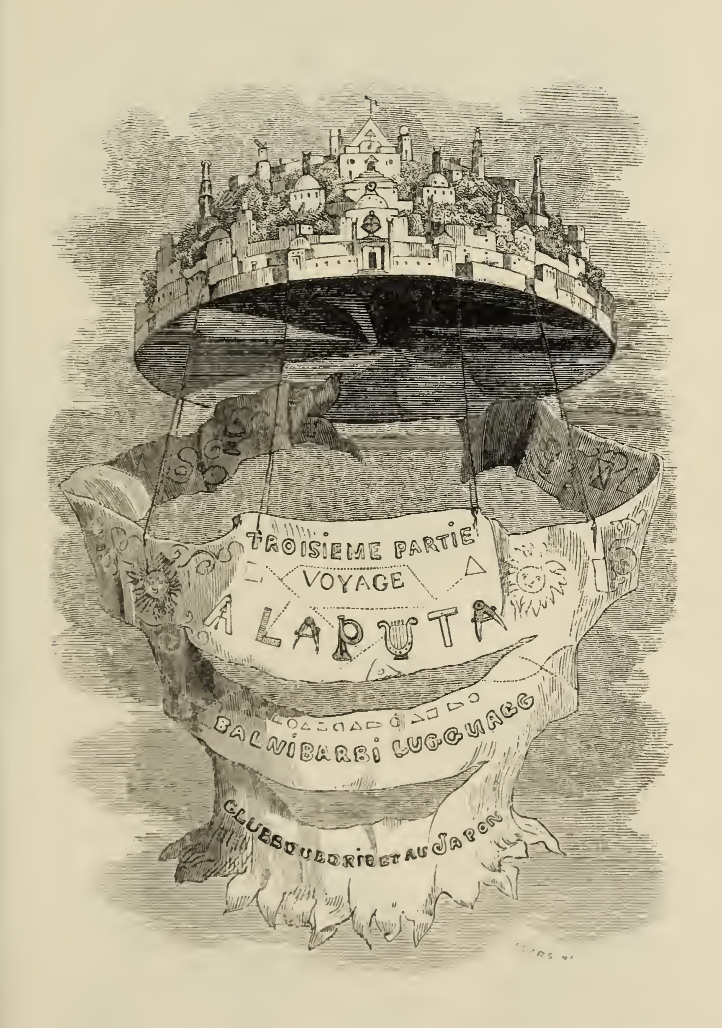
H. FOURNIER AINÉ, ÉDITEUR

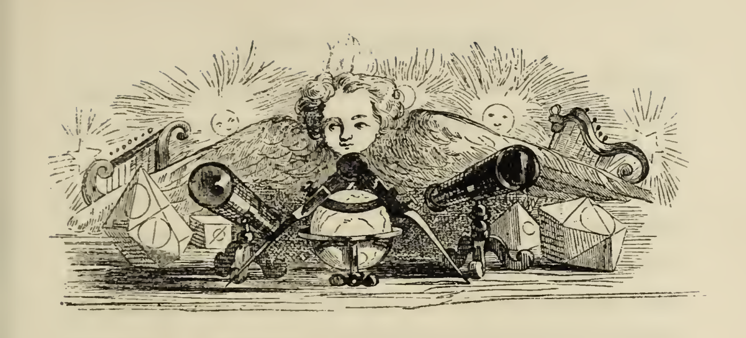
RUE DE SEINE, 16

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

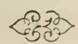
M DCCC XXXVIII


TROISIEME PARTIE
VOYAGE
A LAPUTA
BALNIBARBI LUGGNAGG
GLUBBDUBDRIB ET AU JAPON



CHAPITRE I.

L'auteur entreprend un troisième voyage.
— Il est pris par des pirates.
— Méchanceté d'un Hollandais.
— Il arrive à Laputa.





Il n'y avait que deux ans environ que j'étais chez moi lorsque le capitaine Guillaume Robinson, de la province de Cornouaille, commandant *la Bonne-*

Espérance, vaisseau de trois cents tonneaux, vint me trouver. J'avais été autrefois chirurgien d'un autre vaisseau dont il était capitaine, dans un voyage au Levant, et tant que je fus avec lui il me traita plutôt comme un frère que comme un officier inférieur. Le capitaine, ayant appris mon arrivée, me rendit une visite, par pure amitié, à ce que je pensai d'abord, car il me dit seulement les choses que l'on a coutume de dire à un ami après une longue absence. Mais il réitéra sa visite, parlant souvent du plaisir qu'il avait de me voir en si bonne santé, et me demandant si j'étais fixé pour la vie. Il m'apprit qu'il avait l'intention de partir dans deux mois pour les Indes, et finit par m'engager à ac-



cepter l'emploi de chirurgien de son vaisseau : il me promit que j'aurais un autre chirurgien sous mes ordres, une double paie; et il ajouta qu'ayant éprouvé que la connaissance que j'avais de la mer était au moins égale à la sienne, il s'engageait à se comporter à mon égard comme avec un capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses obligeantes, et je le connaissais pour un si honnête homme, que je n'eus pas le courage de le refuser. D'ailleurs, en dépit de mes malheurs passés, le désir de voir le monde était encore en moi plus ardent que jamais. La seule difficulté était d'obtenir le consentement de ma femme, et je l'obtins enfin en lui faisant considérer les avantages que ses enfants pourraient tirer de mon voyage.

Nous mîmes à la voile le 5 août 1706, et arrivâmes le 1er avril 1707 au fort Saint-George, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir notre équipage, dont la plus grande partie était malade. De là nous allâmes vers le Tunquin, où notre capitaine résolut de s'arrêter quelque temps, parce que la plus grande partie des marchandises qu'il avait envie d'acheter ne pouvait lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se dédommager un peu des frais de ce retard, il acheta une barque chargée de différentes sortes de marchandises dont les Tunquinois font ordinairement commerce avec les îles voisines; et, mettant sur ce petit navire quarante hommes, parmi lesquels il y en avait trois du pays, il m'en fit capitaine, et m'autorisa à trafiquer pendant qu'il ferait ses affaires au Tunquin.

Il n'y avait pas trois jours que nous étions en mer

lorsqu'une grande tempête s'étant élevée, nous fûmes poussés pendant cinq jours vers le nord-nord-est, et ensuite à l'est. Le temps devint un peu plus calme : mais le vent d'ouest soufflait toujours assez fort. Le dixième jour, deux pirates nous donnèrent la chasse, et bientôt nous prirent ; car mon navire était si chargé qu'il allait très-lentement, et nous n'étions pas en état de nous défendre.

Les deux pirates vinrent à l'abordage, et entrèrent dans notre navire à la tête de leurs gens ; mais nous trouvant tous couchés sur le ventre, comme je l'avais



ordonné, ils se contentèrent de nous lier; et nous ayant donné des gardes, ils se mirent à visiter la barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandais qui paraissait avoir quelque autorité, quoiqu'il ne commandât ni l'un ni l'autre bâtiment : il connut à nos manières que nous étions Anglais, et, nous parlant en sa langue, il nous dit qu'on allait nous lier dos à dos, et nous jeter dans la mer. Comme je parlais hollandais assez bien, je lui déclarai qui nous étions, et le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens et de chrétiens réformés, de voisins, d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes paroles ne firent que l'irriter; il redoubla ses menaces; et, s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla avec beaucoup de véhémence en langue japonaise, répétant souvent le nom de *christianos*.

Le plus gros vaisseau de ces pirates était commandé par un capitaine japonais qui parlait un peu hollandais : il vint à moi; et, après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis avec beaucoup d'humilité, il m'assura qu'on ne nous ôterait point la vie. Je lui fis une très-profonde révérence, et me tournant alors vers le Hollandais, je lui dis que j'étais bien fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir de ces paroles inconsidérées; car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jeter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder à cause de la parole qui m'avait été donnée), il obtint que je serais encore plus rigoureusement traité que si l'on m'eût fait mourir.

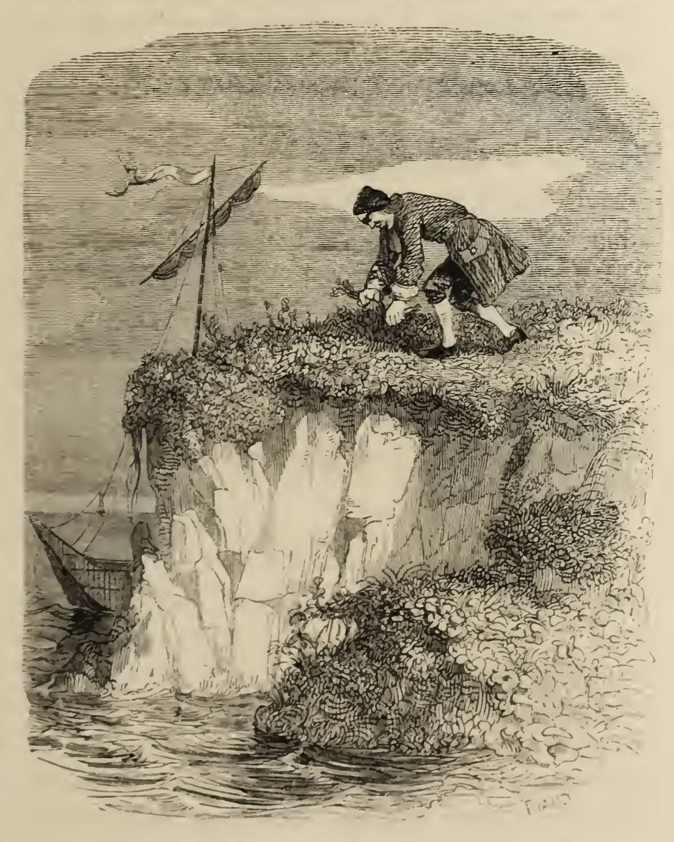
On avait partagé mes gens dans les deux vaisseaux et dans la barque : pour moi, on résolut de m'abandonner à mon sort dans un petit canot, avec des avirons, une voile et des provisions pour quatre jours. Le capitaine japonais les doubla sur ses propres vivres, et ne voulut pas permettre qu'on me fouillât. Je descendis donc dans le canot pendant que mon Hollandais brutal m'accablait, de dessus le pont, de toutes les injures et de toutes les imprécations que son langage lui pouvait fournir.

Environ une heure avant que nous eussions vu les deux pirates, j'avais pris hauteur, et avais trouvé que nous étions à 46° de latitude et à 183° de longitude. Lorsque je fus un peu éloigné, je découvris avec ma lunette différentes îles au sud-ouest. Alors je haussai ma voile, le temps étant bon, dans le dessein d'aborder à la plus prochaine de ces îles ; ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette île n'était qu'une roche où je trouvai et ramassai beaucoup d'œufs d'oiseaux. Alors je mis le feu à quelques bruyères et à quelques joncs marins pour faire cuire ces œufs, qui furent ce soir-là toute ma nourriture, étant résolu d'épargner mes provisions autant que je le pourrais. Je passai la nuit sous une roche, j'étendis des bruyères sous moi, et je dormis assez bien.

Le jour suivant, je fis voile vers une autre île, et de là à une troisième et à une quatrième, me servant quelquefois de mes rames, d'autres fois de ma voile ; mais, pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai seulement qu'au bout de cinq jours j'atteignis la dernière

île que j'avais en vue, qui se trouvait au sud-sud-est de la première.

Cette île était plus éloignée que je ne croyais, et je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant de trouver un endroit abordable. Ayant pris terre à une petite baie qui était trois fois large comme mon canot, je trouvai que toute l'île n'é-



tait qu'un rocher, avec quelques espaces où il croissait du gazon et des herbes très-odoriférantes. Je pris mes petites provisions, et, après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des cavernes qui existaient en grand nombre sur cette côte. Je ramassai des œufs sur le rocher, et arrachai des joncs marins et des herbes sèches, afin de les allumer le lendemain pour faire cuire mes œufs, car j'avais sur moi une pierre, un briquet, ma mêche, avec un verre ardent.

Je passai toute la nuit dans la caverne où j'avais mis mes provisions, et ces mêmes herbes sèches destinées à faire du feu me servirent de lit. Je dormis peu, car l'inquiétude de mon esprit l'emporta sur la lassitude de mon corps. Je considérais qu'il était impossible de ne pas mourir dans un lieu si misérable, et qu'il me faudrait bientôt faire une triste fin. Je me trouvai si abattu de ces réflexions, que je n'eus pas le courage de me lever; et, avant que j'eusse assez de force pour sortir de ma caverne, le jour était déjà fort grand; le temps était beau, et le soleil si ardent, que j'étais obligé de lui tourner le visage.

Mais voici tout à coup que le temps s'obscûrcit, d'une manière pourtant très-différente de ce qui arrive par l'interposition d'un nuage. Je me tournai vers le soleil, et je vis entre lui et moi un grand corps opaque et mobile, qui semblait avancer vers l'île. Ce corps suspendu, qui me paraissait à deux milles de hauteur, me cacha le soleil environ six ou sept minutes; mais je ne remarquai point que l'air fût plus froid, ou le ciel plus obscur que si je m'étais trouvé sous l'ombre d'une



montagne. Quand ce corps approcha davantage de l'endroit où j'étais, il me parut être d'une substance solide, applati au fond, uni et réfléchissant brillamment la mer sur laquelle il planait. Je m'arrêtai sur une hauteur à deux cents pas environ du rivage, et je vis ce même corps s'abaisser presque en ligne parallèle avec moi à un mille de distance. Je pris alors mon télescope, et je découvris un grand nombre de personnes qui allaient et venaient sur les flancs un peu inclinés de cette masse flottante; mais je ne pus discerner ce qu'elles faisaient.

L'amour naturel de la vie fit naître en moi quelque sentiment de joie, et j'espérai que cette aventure me donnerait le moyen de sortir de l'état fâcheux où j'étais; mais le lecteur aura peine à se figurer mon étonnement lorsque je vis une île en l'air, habitée par des hommes qui avaient l'art et le pouvoir de la hausser, de l'abaisser, et de la faire marcher à leur gré; cependant, n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un aussi étrange phénomène, je me contentai d'observer de quel côté l'île tournerait; car elle me parut alors arrêtée.

Mais bientôt après elle avança de mon côté, et j'y pus découvrir plusieurs grandes galeries et des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres. Sur la galerie la plus basse, je vis plusieurs hommes qui pêchaient des oiseaux à la ligne, et d'autres qui regardaient. Je leur fis signe avec mon bonnet (car depuis long-temps mon chapeau était usé) et avec mon mouchoir; et, lorsque je fus plus près d'eux, je

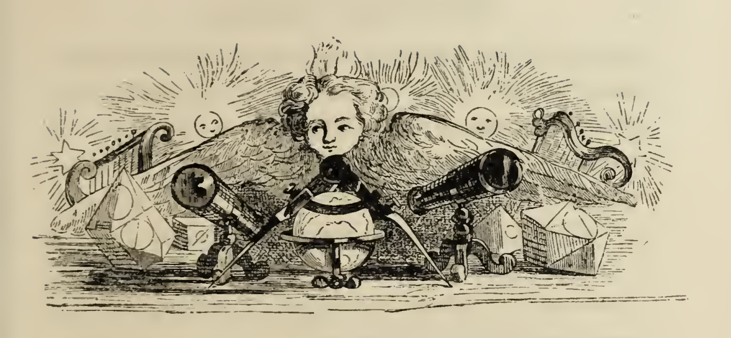
criai de toutes mes forces ; et, ayant alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui était vis-à-vis de moi. Je compris par leurs gestes qu'ils me voyaient, quoiqu'ils ne m'eussent pas répondu.

J'aperçus alors cinq ou six hommes montant avec empressement au sommet de l'île, et je m'imaginai qu'ils avaient été envoyés à quelques personnes d'autorité pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devait faire en cette occasion.

La foule des insulaires augmenta, et en moins d'une demi-heure l'île s'approcha tellement, qu'il n'y avait plus que cent pas de distance entre elle et moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles et suppliantes, et que je parlai du ton le plus touchant ; mais je ne reçus point de réponse. Ceux qui se trouvaient le plus près de moi me semblaient, à en juger par leurs habits, des personnes de distinction. Ils se consultaient ensemble en regardant souvent de mon côté. A la fin, un d'eux s'adressa à moi dans un langage clair, poli et très-doux, dont le son approchait de l'italien : ce fut aussi en italien que je répondis, m'imaginant que l'accent de cette langue serait plus agréable à leurs oreilles que tout autre langage. Bien que nous ne nous entendissions point les uns les autres, ma détresse fut comprise ; et l'on me fit signe de descendre du rocher, et d'aller vers le rivage, ce que je fis ; et alors l'île volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jeta de la galerie d'en bas une chaîne avec un petit siége qui y était attaché, sur lequel m'é-

tant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'un moufle.





CHAPITRE II.

Caractère des Laputiens. — État de leurs connaissances. — Leur roi et sa cour. — Réception que l'on fait à l'auteur. — Craintes et inquiétudes des habitants. — Caractère des femmes.



mon arrivée, je me vis entouré d'une foule de gens parmi lesquels ceux qui s'approchaient le plus près de moi paraissaient les plus considérables. Ils me regardaient tous avec admira-

tion, et je les regardais de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits et dans ses manières : ils avaient la tête penchée les uns à droite, les autres à gauche, et un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étaient bigarrés de figures du soleil, de la lune, des étoiles, et entremêlés de celles de divers instruments, violons, flûtes, harpes, trompettes, guitares, clavecins et plusieurs autres inconnus en Europe.



Je vis autour de quelques personnes des hommes vêtus en domestiques, portant chacun une vessie attachée comme un fléau au bout d'un petit bâton, et dans laquelle il y avait, comme je l'appris ensuite, une certaine quantité de pois secs ou de petits caillous : ils frappaient de temps en temps avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étaient proches, et je n'en pus d'abord deviner la raison.

Il paraît que ce peuple est tellement adonné aux méditations profondes, qu'il en résulte un état de distraction habituel, en sorte que personne ne pourrait ni parler ni écouter les discours des autres sans le secours de quelque impression extérieure produite sur les organes de la parole et de l'audition. C'est pourquoi ceux qui en avaient le moyen avaient toujours un domestique frappeur, ou *climenole* dans la langue du pays, qui leur servait de moniteur, et sans lequel ils ne sortaient jamais.

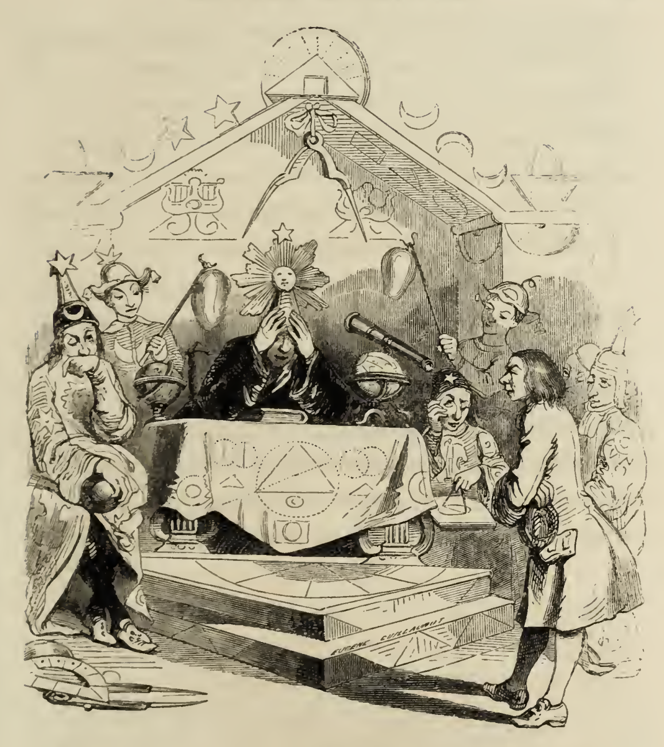
Le devoir du frappeur était, lorsque deux ou trois



personnes se trouvaient ensemble, de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celle qui devait parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressait. Ce moniteur n'était pas moins nécessaire à son maître, quand celui-ci sortait, afin de lui donner dans l'occasion de petits coups sur les yeux, lorsqu'il était près de tomber dans un précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres, ou d'être poussé dans le ruisseau.

Cette explication était indispensable pour ne point laisser le lecteur dans la perplexité où je me trouvai moi-même pour comprendre les actions de ces gens, tandis qu'ils me conduisaient de là au sommet de l'île et au palais du roi : pendant que nous montions, ils oublièrent plusieurs fois ce qu'ils faisaient, et me laissèrent là jusqu'à ce que leur mémoire fût réveillée par les frappeurs. Ma figure, mon habit étrangers, les acclamations qu'ils excitaient parmi le bas peuple, moins distrait que le reste de la nation, ne paraissaient nullement émouvoir mes conducteurs.

Enfin nous entrâmes dans le palais et fûmes admis en présence du roi. Sa Majesté était sur un trône environné de personnes de la première distinction. Devant le trône était une grande table couverte de globes, de sphères et d'instruments de mathématiques de toute espèce. Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnait fît un très-grand bruit : il était alors appliqué à résoudre un problème, et nous attendîmes au moins une heure entière avant que Sa Majesté eût fini son opération.



Il avait auprès de lui deux pages qui tenaient des frappoirs à la main, et l'un d'eux, lorsque Sa Majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut; et, jetant les yeux sur moi et sur tout le monde qui m'entourait, il se rappela ce qu'on lui avait dit de mon arrivée peu de temps auparavant : il dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme armé d'une vessie s'approcha de moi, et m'en donna un léger coup sur l'oreille droite; mais

je tâchai de faire entendre par signes que je n'avais nul besoin d'un pareil instrument, ce qui donna au roi et à toute la cour une très-pauvre idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions, et je lui parlai dans tous les idiomes qui m'étaient connus; et lorsqu'on se fut enfin aperçu que je ne pouvais ni entendre ni être entendu, l'on me conduisit, par l'ordre du roi, dans un appartement de son palais, ce prince étant distingué au-dessus de tous ses prédécesseurs par son hospitalité envers les étrangers.

Deux domestiques furent chargés de me servir; on apporta mon dîner, et quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi : nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service était composé d'une épaule de mouton



coupée en triangle équilatéral, d'une pièce de bœuf sous la forme d'un rhomboïde, et d'un pouding en cycloïde. Le second service se composa de deux canards ressemblant à deux violons, de saucisses et d'andouilles taillées en flûtes et en hautbois, et d'une poitrine de veau figurant une harpe. Les domestiques coupaient le pain, qu'ils nous servaient en cônes, en cylindres, en parallélogrammes, et autres figures géométriques.

Pendant le repas, je pris la liberté de demander le nom de plusieurs choses dans la langue du pays, et mes nobles convives, grâce à l'assistance de leurs frappeurs, se firent un plaisir de me répondre, dans l'espoir d'exciter mon admiration pour leurs talents extraordinaires, si je pouvais une fois converser avec eux. Bientôt je pus demander du pain, du vin et de tout ce qui m'était nécessaire.

Après le dîner, la compagnie se retira, et un homme vint à moi de la part du roi, avec une plume, de l'encre et du papier, et suivi d'un frappeur. Il me fit comprendre par signes qu'il avait ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots, avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connaître le sens en faisant devant moi ce qu'elles signifiaient. Mon maître me montra ensuite dans un de ses livres la figure du soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toutes sortes d'instruments de musique, avec les termes de

cet art applicables à chaque instrument. Quand il eut fini sa leçon, je composai seul un petit dictionnaire de tous les mots que j'avais appris, et, en peu de jours, grâce à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Le mot que je traduis par île volante ou flottante est Laputa, et je ne pus savoir sa véritable étymologie. *Lap*, dans un vieux langage inusité, signifie haut; et *untuh*, gouverneur; et de ces deux mots dérive par corruption Laputa, de Lapuntuh. Toutefois je n'approuve point cette dérivation, qui me semble un peu forcée. Je m'aventurai à proposer aux savants du pays une conjecture de mon cru, savoir que Laputa vient de *lap outed*, *lap* signifiant exactement le jeu des rayons du soleil dans la mer, et *outed* une aile. Cependant je ne soutiens point cette explication, je la soumets simplement au lecteur judicieux.

Ceux auxquels le roi m'avait confié, remarquant le désordre de mes vêtements, ordonnèrent à un tailleur de venir le lendemain matin prendre ma mesure. Les tailleurs de ce pays excercent leur métier autrement qu'en Europe.

Celui-ci prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart de cercle; et puis avec la règle et le compas ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier; et, au bout de six jours, il m'apporta un habit très-mal fait : il m'en fit excuse, en me disant qu'il avait eu le malheur de se tromper dans ses supputations. Mais ma consolation fut d'observer que de tels accidents

sont très-fréquents, et que l'on n'y fait aucune attention.

Pendant ma retraite, causée par le manque d'habits et une indisposition de quelques jours, j'augmentai beaucoup mon dictionnaire, et la première fois que je parus à la cour, je compris plusieurs choses que le roi me dit, et je pus lui répondre tant bien que mal.

Sa Majesté avait ordonné que l'on fît avancer son île vers Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre-ferme, et ensuite vers certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tirait ensuite, et qui semblaient en l'air autant de cerfs-volants. Quelquefois nous recevions du vin et des comestibles que l'on montait par des poulies.

La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler, et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique, dans laquelle je suis aussi quelque peu versé. Toutes leurs idées s'exprimaient en lignes et en figures. Si, par exemple, ils voulaient louer la beauté d'une femme ou de tout autre individu appartenant au règne animal, ils la décrivaient en termes géométriques ou par des mots techniques de l'art musical, inutiles à répéter ici.

Je remarquai dans les cuisines royales toutes sortes d'instruments de mathématiques ou de musique, d'après lesquels on taillait les viandes qui devaient être servies à Sa Majesté.

Leurs maisons étaient fort mal bâties : les murs n'étaient pas droits, les pièces n'avaient pas un seul angle régulier. Ce défaut provenait du mépris de ce peuple pour la géométrie pratique, regardée en ce pays comme une chose vulgaire et mécanique. Je n'ai jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroit dans tout ce qui regarde les actions communes de la vie.

Les instructions que l'on donne aux ouvriers étant d'une nature abstraite, ils ne peuvent les comprendre, et il en résulte des erreurs perpétuelles. Ce sont, outre cela, les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement; et bien qu'ils soient assez habiles à se servir de la plume, du crayon ou du compas, ils conçoivent lentement et imparfaitement tout ce qui ne tient pas aux mathématiques et à la musique. Ils sont totalement étrangers à l'imagination, à l'invention; aucun mot de leur langue n'exprime ces facultés; et leur intelligence est bornée aux deux sciences ci-dessus mentionnées.

Beaucoup d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement. Mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce qui me parut même inexplicable, ce fut l'inclination qu'ils avaient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles; ils parlaient incessamment d'affaires d'état, et portaient des jugements sur ces matières, défendant avec acharnement et pied à pied une opinion de parti.

J'ai souvent remarqué la même disposition dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre les mathématiques et la politique: à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde; mais j'attribuerais plutôt cette manie à un penchant commun à tous les hommes, celui de se mêler de ce qui les regarde le moins, et de ce qu'ils ont le moins de moyens d'étudier.

Ce peuple paraît toujours inquiet et alarmé, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs; ainsi ils appréhendent l'altération des corps célestes.

Par exemple, ils pensent que la terre, approchant toujours du soleil, sera à la fin dévorée par cet astre. Ils croient que la face du soleil se couvrira peu à peu d'une croûte formée de ses émanations, et qu'elle cessera d'éclairer le monde. Ils prétendent qu'ayant échappé à un coup de queue de la dernière comète, lequel nous aurait anéantis, nous n'échapperons pas à la prochaine, qui, selon leur calcul, paraîtra dans trente et un ans, et recevra du soleil, à son périhélie, une chaleur mille fois plus intense que celle du fer rouge, et traînera dans son éloignement du soleil une queue flamboyante de cent quatorze milles de long, à travers laquelle si la terre venait à passer, elle serait grillée et réduite en cendres, même quand

elle serait à plus de cent mille milles du corps de la comète.

Ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons sans recevoir aucun aliment pour entretenir sa combustion, ne soit entièrement anéanti, ce qui amènerait la destruction de notre planète et de toutes celles qui reçoivent la lumière du soleil.

Ils sont ainsi continuellement alarmés en pensant à ces dangers et à d'autres non moins menaçants, et ces craintes les empêchent de dormir tranquilles et de goûter aucune sorte de plaisir.

Quand ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte, et en quel état il s'est couché et levé.

Les femmes de cette île sont très-vives; elles méprisent leurs maris, et ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour, soit pour les affaires des villes et des corporations, soit pour des motifs privés. Ils sont peu estimés, parce qu'ils n'ont point les connaissances particulièrement appréciées par les Laputiens; mais c'est parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galants. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils ont trop de sécurité dans leurs intrigues; car les maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence sans qu'ils s'en aperçoivent, pourvu qu'ils aient une plume à la main et que le moniteur avec sa vessie ne soit pas à leur côté.



Les femmes et les filles sont très-fâchées de se voir confinées dans cette île, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, et qu'elles y vivent dans la richesse et dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'île, et faire tout ce qui leur plaît, mais elles meurent d'envie de courir le monde, et de goûter les plaisirs de la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la permission du roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir, parce que les maris ont souvent éprouvé qu'il leur était difficile de les faire revenir à Laputa.

On m'a conté qu'une grande dame de la cour, mariée au premier ministre, l'homme le mieux fait et le plus riche du royaume, qui l'aimait éperdument, vint à Lagado sous le prétexte de sa santé, et y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le roi envoyât des gens de justice pour la chercher : elle fut trouvée en un état pitoyable, dans une mauvaise auberge, ayant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux et laid qui la battait tous les jours : on

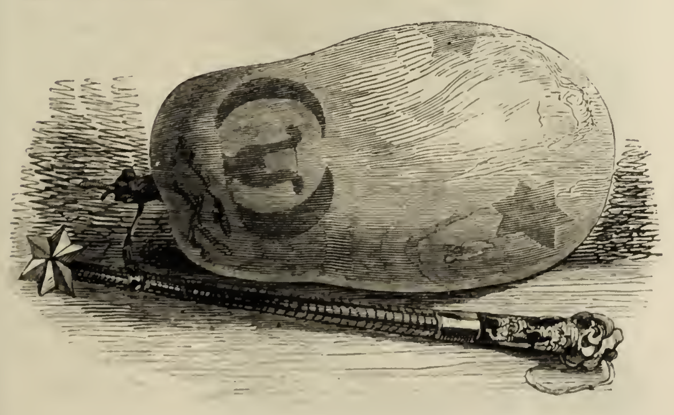


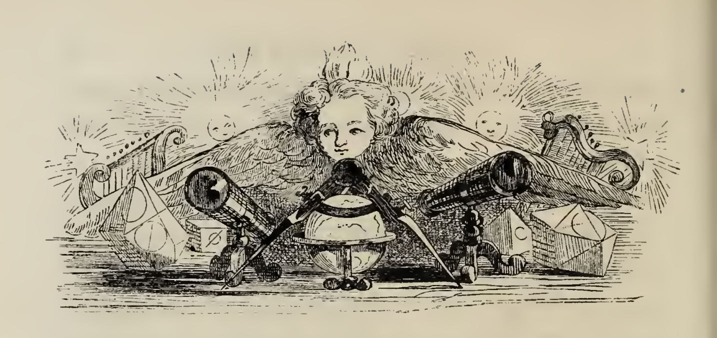
l'arracha de force à cette étrange compagnie ; et, quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses, et nuls reproches sur sa conduite, elle s'en-

fuit encore bientôt après avec tous ses bijoux, pour aller retrouver ce digne galant; et l'on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même anglaise; mais je le prie de considérer que les caprices de l'espèce femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde ni à un seul climat, et qu'ils sont bien plus uniformes que l'on ne pourrait l'imaginer.

Dans l'espace d'un mois, je fis assez de progrès dans la langue pour être en état de répondre à la plupart des questions du roi, lorsque j'avais l'honneur de lui faire ma cour. Sa Majesté ne montra pas la moindre envie de connaître les lois, l'histoire, le gouvernement, la religion ou les mœurs des pays où j'avais été; il se borna à s'informer de l'état des mathématiques en chacune de ces contrées, et reçut mes réponses avec dédain ou indifférence, bien qu'il fût souvent réveillé par ses frappeurs.





CHAPITRE III.

Phénomène
expliqué par la physique et l'astronomie modernes.
— Grand progrès des Laputiens en astronomie
— Comment le roi apaise les séditions





Je demandai au roi la permission de voir les curiosités de l'île : il me l'accorda très-gracieusement, et ordonna à mon précepteur de m'accompa-

gner. Je voulais savoir spécialement quel secret naturel ou artificiel était le principe des mouvements divers de cette île, et je vais en faire un rapport exact et philosophique.

L'île volante est parfaitement ronde; son diamètre est de trois mille neuf cent dix-neuf toises, c'est-à-dire environ quatre milles et demi, et par conséquent contient à peu près dix mille acres. Le fond de cette île ou la surface de dessous, celle qu'on aperçoit lorsqu'on la regarde d'en bas, est un large plateau de diamant poli, d'environ quatre cents pieds d'épaisseur, au-dessus duquel des couches de divers minéraux se succèdent dans l'ordre accoutumé; et le tout est recouvert d'un lit de terre végétale de dix à douze pieds de profondeur.

Le plan de la surface supérieure étant incliné de la circonférence vers le centre, toutes les pluies et les rosées qui tombent sur l'île sont conduites par de petits ruisseaux vers le milieu, où ils se déchargent dans quatre grands bassins, chacun d'environ un demi-mille de circuit, et situé à deux cents pas de distance du centre de la plaine. L'eau de ces bassins est continuellement pompée par le soleil pendant le jour, ce qui les empêche de déborder. De plus, comme il est au pouvoir du monarque d'élever l'île au-dessus de la région des nuages et des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêcher la chute de la pluie et de la rosée; car tous les physiciens reconnaissent que les nuages ne peuvent s'élever à plus de deux milles : du moins on ne les a jamais vus monter plus haut en ce pays.

Au centre de l'île est un trou d'environ vingt-cinq

toises de diamètre, par lequel les astronomes descendent dans une grande excavation voûtée que l'on appelle *Flandona Gagnole*, ou la Caverne des Astronomes, située à la profondeur de cinquante toises au-dessous de la surface supérieure du diamant. Dans cette caverne vingt lampes brûlent sans cesse, et, par la réverbération du diamant, elles répandent une grande lumière de tous côtés. Ce lieu est orné de sextans, de cadrans, de télescopes, d'astrolabes et autres instruments astronomiques; mais la plus grande curiosité, de laquelle dépend même la destinée de l'île, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand.

Elle est longue de trois toises, et, dans sa plus grande épaisseur, elle a au moins une toise et demie. Cet aimant est suspendu par un gros essieu de diamant qui passe par le milieu de la pierre, et sur lequel elle joue, et il est placé avec tant de justesse, qu'une main très-faible peut le faire tourner. La pierre est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs d'épaisseur, et de six toises de diamètre, placé horizontalement, et soutenu par huit piédestaux, tous de diamant, haut chacun de trois toises. Du côté concave du cercle, il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrémités de l'essieu, que l'on peut ainsi faire tourner à volonté.

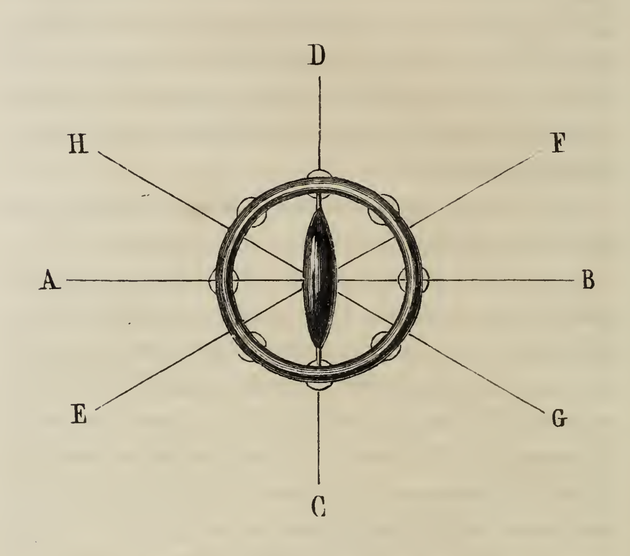
Aucune force ne peut déplacer la pierre, parce que le cercle et les pieds du cercle sont d'une seule pièce avec le corps du diamant qui fait la base de l'île.

C'est par le moyen de cet aimant que l'île se hausse, se baisse, et change de place; car, par rapport à cet endroit de la terre, sur lequel le monarque préside, la pierre est douée sur l'un de ses côtés d'un pouvoir d'attraction, et sur l'autre d'un pouvoir de répulsion. Ainsi, quand on tourne l'aimant de manière à ce qu'il présente à la terre son pôle attractif, l'île descend; mais quand le pôle répulsif est tourné vers la terre, l'île remonte. Lorsque la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'île est pareil; car, dans cet aimant, les forces agissent toujours en ligne parallèle à sa direction.

Par ce mouvement oblique, l'île est conduite aux différentes parties des domaines du monarque.

Pour donner quelque idée de ce procédé, supposons que AB représente une ligne tirée à travers l'état de Balnibarbi, et que la ligne CD représente la pierre d'aimant sur laquelle D est le pôle répulsif et C le pôle attractif, l'île étant sur la ligne C, en plaçant la pierre sur la position CD, avec l'extrémité répulsive tournée en bas, l'île montera obliquement vers D. Arrivée à D, si la pierre est retournée sur son axe jusqu'à ce que son extrémité attractive soit dirigée vers E, alors l'île est emportée obliquement vers E. Si la pierre est encore tournée de manière à mettre son axe dans la position EF, sa pointe répulsive dirigée en bas, l'île s'élève obliquement vers F, et lorsqu'elle est à ce point, si l'on tourne son extrémité attractive vers G, l'île est portée à G, et de G à H, en tournant la pierre de manière à faire pointer en bas son pôle répulsif. Ainsi en chan-

geant la position de la pierre, on fait monter et descendre l'île tour à tour dans une direction oblique, et par ces mouvements alternatifs (l'obliquité étant peu considérable) elle est portée de toutes les parties du royaume aux autres.



Il faut observer cependant que cette île ne peut se mouvoir au-delà d'une certaine étendue au-dessous d'elle, et qu'elle ne peut s'élever à plus de quatre milles de hauteur. Les astronomes, qui ont écrit un grand nombre de volumes sur la pierre d'aimant, ex-

pliquent ce fait de la manière suivante. La vertu magnétique, disent-ils, ne s'étend pas au-delà d'une distance de quatre milles, et le minéral qui agit sur la pierre du sein de la terre et de la mer à environ six lieues du rivage, n'existe point dans toutes les parties du globe, mais seulement dans les états de Balnibarbi. Avec l'immense avantage de cette position, il était facile à un prince de soumettre toute la contrée qui se trouvait sous l'influence de cet aimant.

Cette pierre aimantée est confiée aux soins de quelques astronomes, qui lui font prendre les positions ordonnées par le roi. Ils passent la plus grande partie de leur vie à observer les corps célestes avec des lunettes beaucoup meilleures que les nôtres; car les plus grands de leurs télescopes n'ont pas plus de trois pieds, et ils grossissent les objets plus que ceux de cent pieds ne le font chez nous, et montrent les étoiles avec la plus parfaite clarté. Cet avantage leur a permis de pousser les découvertes bien plus loin que nous, et ils comptent dix mille étoiles fixes, tandis que nos calculs les plus amples ne vont pas au tiers de ce nombre.

De plus, ils ont découvert deux étoiles inférieures ou satellites, qui tournent autour de Mars, et dont la plus proche de la planète supérieure est à une distance du centre de celle-ci équivalente à trois fois son diamètre; et la plus éloignée est à une distance de cinq fois le même diamètre. La révolution de la première s'accomplit en dix heures, et celle de la seconde en vingt et une heures et demie; en sorte que les carrés

de leurs époques périodiques sont à peu près dans la proportion des cubes de leur distance du centre de Mars, ce qui prouve qu'elles sont gouvernées par la même loi de gravitation qui agit sur les autres corps célestes. Ils ont observé quatre-vingt-treize comètes



différentes, et établi leurs périodes avec une grande exactitude. Si cela est vrai (et ils l'affirment avec beaucoup de confiance), il est à souhaiter que leurs observations soient publiées; car la théorie des comètes,

jusqu'ici réellement défectueuse et incomplète, arriverait par ce moyen à une perfection égale à celle des autres parties de l'astronomie.

Le roi serait le prince le plus absolu de l'univers, s'il pouvait engager ses ministres à suivre ses plans; mais ceux-ci ayant leurs terres au-dessous sur le continent, et considérant que la faveur des princes est passagère, n'ont garde de se porter préjudice à eux-mêmes, en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque ville se révolte, ou refuse de payer les impôts, le roi a deux façons de la réduire. La première et la plus modérée est de tenir son île au-dessus de la ville rebelle et des terres voisines : par là il prive le pays et du soleil et de la rosée, et il afflige les habitants de maladies et de sécheresse; mais si le crime le mérite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'île, et dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers et dans leurs caves, tandis que les toits de leurs maisons sont mis en pièces.

S'ils persistent dans leur obstination ou s'ils menacent de se révolter, le roi a recours alors au dernier remède, qui est de laisser tomber l'île à plomb sur leurs têtes; ce qui détruit en même temps les hommes et leurs demeures. Le prince néanmoins se porte rarement à cette terrible extrémité, que les ministres n'osent lui conseiller, vu que ce procédé violent les rendrait odieux au peuple, et leur ferait tort à eux-mêmes, leurs biens étant sur le continent; car l'île forme le domaine du roi.

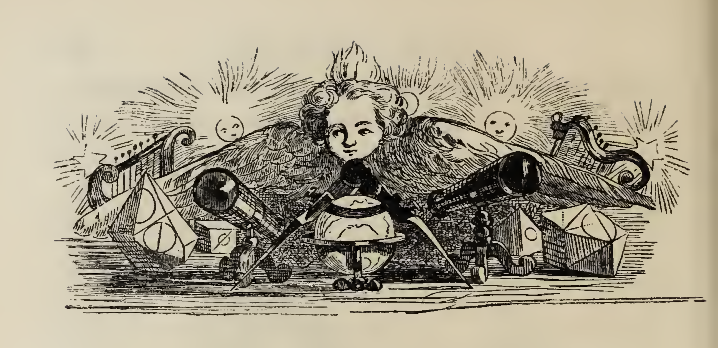
Mais il y a encore une autre raison plus forte pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, et leurs ministres leur ont rarement conseillé d'y recourir, si ce n'est dans une nécessité absolue; c'est que, si la ville qu'on veut détruire contenait quelques hautes roches (comme il en existe dans la plupart des grandes villes qui ont été exprès bâties près de ces roches pour se mettre à l'abri d'une pareille catastrophe), une chute rapide pourrait endommager la surface inférieure de l'île, bien qu'elle consiste, comme je l'ai dit, en un seul diamant de quatre cents pieds d'épaisseur; un choc subit pourrait la faire éclater; elle pourrait aussi se fendre en approchant de trop près des feux de la ville, comme cela arrive à nos tuyaux de cheminée de pierre ou de fonte; ou si la ville avait un grand nombre de clochers et de pyramides de pierres, l'île royale, par sa chute, pourrait se briser. Les habitants savent fort bien tout cela; ils savent aussi jusqu'où ils peuvent pousser l'obstination lorsqu'il s'agit de leur liberté et de leurs propriétés.

Le roi même, quand il est le plus irrité et qu'il est décidé à réduire une ville en poussière, fait descendre son île très-doucement, de peur, dit-il, d'accabler son peuple, mais, dans le fond, parce qu'il craint de briser son plancher de diamant; car, dans ce cas, l'opinion de tous les savants est que l'aimant ne pourrait plus soutenir l'île à l'avenir, et qu'elle tomberait sur la terre.

Une loi fondamentale du royaume défend au roi et à

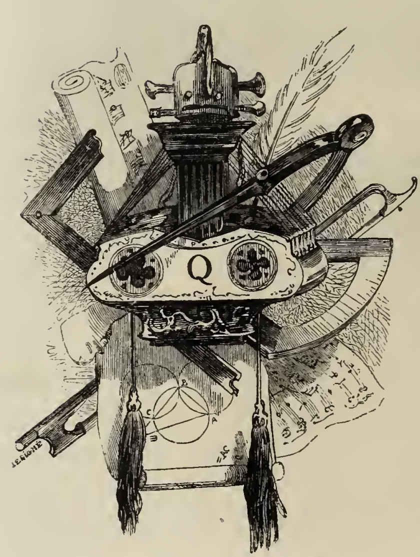
ses deux fils aînés de sortir de l'île, non plus que la reine, tant qu'elle est d'âge à avoir des enfants.





CHAPITRE IV.

L'auteur quitte l'île de Laputa, et est conduit à Balnibarbi.
— Son arrivée à la capitale.
Description de cette ville et de ses environs. —
— Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.
— Sa conversation avec ce seigneur.



UOIQUE je ne pusse pas dire que je fusse maltraité dans cette île, j'avoue cependant que je m'y crus négligé et tant soit peu méprisé. Le prince et le peuple n'y étaient curieux que de mathématiques et de musique : j'étais en ce genre fort au-dessous d'eux, et

par conséquent ils n'avaient pas une grande estime pour moi.

D'un autre côté, après avoir vu toutes les curiosités de l'île, j'avais grande envie d'en sortir, étant très-las de ces insulaires aériens. Ils excellaient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, et dont j'ai même quelque teinture; mais ils étaient tellement absorbés dans leurs spéculations, que je ne m'étais jamais trouvé en aussi triste compagnie. Je ne m'entretenais qu'avec les femmes, les artisans, les moniteurs ou frappeurs, et les pages de cour, pendant les deux mois de mon séjour à Laputa, ce qui augmenta encore le mépris qu'on avait pour moi; cependant je ne pouvais tirer une réponse raisonnable que de ces sortes de gens.

Il y avait à la cour un grand seigneur, favori du roi, et qui, pour cette raison seule, était traité avec respect, car il était d'ailleurs généralement regardé comme le plus ignorant et le plus stupide des Laputiens. Il avait rendu de grands services à l'État; il était doué de beaucoup d'esprit naturel et acquis; et sa probité, sa délicatesse, étaient remarquables; mais il avait l'oreille si mauvaise pour la musique, que ses détracteurs affirmaient qu'il avait plus d'une fois battu la mesure à faux; et ses maîtres avaient eu la plus grande peine à lui apprendre les propositions les plus faciles des mathématiques.

Ce seigneur me donna mille marques de bonté : il me faisait souvent l'honneur de me venir voir, désirant s'informer des affaires de l'Europe, et s'instruire des

coutumes, des mœurs, des lois et des sciences des différentes nations parmi lesquelles j'avais demeuré; il m'écoutait toujours avec une grande attention, et faisait de très-judicieuses observations sur tout ce que je lui disais. Deux moniteurs le suivaient pour la forme, mais il ne s'en servait qu'à la cour et dans les visites de cérémonie; quand nous étions ensemble, il les faisait toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de Sa Majesté pour obtenir mon congé; il m'accorda cette grâce avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, et il me fit plusieurs offres avantageuses, que je refusai, en lui en marquant ma vive reconnaissance.

Le 16 février, je pris congé de Sa Majesté, qui me fit un présent de la valeur de deux cents guinées, et mon protecteur me fit un don aussi considérable auquel il joignit une lettre de recommandation pour un de ses amis de Lagado, capitale de Balnibarbi. L'île étant alors au-dessus d'une montagne, l'on me descendit de la dernière galerie par le même moyen que l'on avait employé pour m'y faire monter.

Le domaine continental du roi de Laputa porte le nom de Balnibarbi, et la capitale, comme je l'ai dit, s'appelle Lagado. Je sentis une sorte de satisfaction en me retrouvant sur la terre-ferme. Je marchai vers la ville sans aucune inquiétude, étant vêtu comme les habitants, et sachant assez bien la langue pour leur parler. Je trouvai bientôt la demeure de la personne à qui j'étais recommandé. Je lui présentai la lettre de son ami, et j'en fus très-bien reçu. Ce grand seigneur

balnibarbe, qui s'appelait Munodi, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant tout le temps que je passai en ce pays, et où je fus traité d'une manière très-hospitalière.

Le lendemain matin, après mon arrivée, Munodi me prit dans son carrosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié de Londres; mais les maisons me semblèrent bien étrangement bâties, et la plupart tombaient en ruines. Le peuple, couvert de haillons, marchait dans les rues d'un pas précipité,



avec des regards fixes et une mine farouche. Nous passâmes par une des portes de la ville, et nous avançâmes à environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de laboureurs qui travaillaient à la terre avec plusieurs sortes d'instruments; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisaient : et je ne vis nulle part aucune apparence d'herbe ni de grain, bien que le sol parût excellent. Je priai mon conducteur de vouloir bien m'expliquer à quoi tendaient toutes ces têtes et toutes ces mains en apparence si occupées à la ville et à la campagne, puisque l'on ne voyait aucun résultat de leur activité; car je n'avais jamais trouvé de terre aussi mal cultivée, de maisons en si mauvais état et si délabrées, un peuple dont le visage et les habits fussent des indices plus certains d'une profonde misère.

Le seigneur Munodi était un homme du premier rang, et il avait été plusieurs années gouverneur de Lagado; mais, par les cabales des ministres, il avait été renvoyé pour cause d'incapacité. Cependant le roi le traitait avec bonté, comme un homme dont les intentions étaient droites, mais dont l'intelligence était bornée.

A cette critique hardie du pays et de ses habitants, il ne me répondit autre chose, sinon que je n'avais pas été assez long-temps parmi eux pour les juger, et que les différents peuples du monde avaient tous des usages différents : il me débita plusieurs autres lieux communs semblables; mais, quand nous fûmes de retour chez lui, il me demanda comment je trouvais son palais, quelles absurdités j'y remarquais, et ce que je

trouvais à redire dans les habits et dans les manières de ses domestiques. Il pouvait me faire en toute sûreté cette question, car chez lui tout était magnifique, régulier et poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence et ses richesses l'avaient exempté de tous les défauts que la folie et la misère avaient engendrés chez les autres : il me dit que si je voulais aller avec lui à sa maison de campagne, à vingt milles de la ville, il aurait plus de loisir pour causer avec moi sur tout cela. Je répondis à Son Excellence que j'étais à ses ordres; en conséquence, nous partîmes le lendemain matin.

Pendant le chemin, il me fit observer les différentes méthodes employées par les laboureurs pour cultiver leurs terres, et je ne pus en comprendre le mérite; car, excepté en quelques endroits, je n'avais pas découvert dans tout le pays un seul épi de blé, un seul brin d'herbe. Mais, après avoir marché encore trois heures, la scène changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très-belle campagne. Les maisons des fermiers étaient assez rapprochées les unes des autres et très-bien bâties; les champs étaient clos, et renfermaient des vignes, des pièces de blé, des prairies, et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un plus délicieux aspect. Le seigneur, qui observait mon visage, me dit alors en soupirant que là commençait sa terre, et que nous verrions les mêmes apparences jusqu'à sa maison. Mes compatriotes, dit-il, me raillent et me méprisent parce que je ne conduis pas mieux mes affaires, et parce que je donne un mauvais exemple, qui n'est

cependant suivi que par un petit nombre de vieillards faibles et obstinés comme moi.

Nous arrivâmes enfin à son château, qui me parut un noble édifice, construit dans les règles de la plus ancienne et de la meilleure architecture. Les fontaines, les jardins, les promenades, les avenues, les bosquets,



étaient tous disposés avec jugement et avec goût. Je donnai à chaque chose des éloges mérités, auxquels Son Excellence ne parut pas faire attention; mais, après le souper, quand nous restâmes seuls, il me dit d'un air fort triste qu'il ne savait s'il ne lui faudrait pas bientôt abattre ses maisons à la ville et à la campagne, pour les rebâtir à la mode, et détruire toutes ses plantations pour les rendre conformes au style moderne; enfin ordonner à ses tenanciers de suivre les mêmes pratiques. Il ajouta que s'il n'agissait pas ainsi, il passerait pour un homme orgueilleux, bizarre, ignorant et fantasque, et risquerait d'augmenter la mauvaise disposition du roi contre lui.

Il me dit que je cesserais d'être étonné de ce qu'il me confiait, quand je saurais quelques particularités desquelles je n'avais probablement pas entendu parler à la cour, les gens qui l'habitent étant trop enfoncés dans leurs spéculations pour s'embarrasser de ce qui se passe au-dessous d'eux.

Voici en somme ce qu'il me conta. Il y avait environ quarante ans que certaines personnes allèrent à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir, et qu'après cinq mois de séjour en cette île, elles redescendirent sur la terre-ferme avec une très-légère teinture de mathématiques, et une forte dose d'esprits volatils humés dans cette région aérienne. Ces personnes, à leur retour, avaient commencé à désapprouver ce qui se passait dans le pays d'en bas, et avaient formé le projet de mettre les arts et les sciences sur un nouveau pied. A cet effet, elles avaient obtenu des

lettres-patentes pour ériger une académie d'ingénieurs à Lagado, et bientôt la manie des académies devint si générale, qu'il n'y eut si petite ville dans le royaume qui n'eût la sienne.

Dans ces académies ou colléges, les professeurs avaient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture et l'architecture, de nouveaux instruments et de nouveaux outils pour tous les métiers et manufactures, par le moyen desquels un homme seul pouvait travailler autant que dix, et un palais pouvait être bâti en une semaine de matières si solides, qu'il durerait éternellement sans avoir besoin de réparation. Tous les fruits de la terre devaient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent; enfin ils mirent au jour une infinité d'autres projets admirables. Mais il n'y avait pour tout cela qu'un seul inconvénient, c'est que pas un de ces projets n'a été perfectionné jusqu'ici; et qu'on a vu en peu de temps toute la campagne misérablement dévastée, les maisons ruinées, et le peuple sans pain et sans habits. Avec tout cela, loin d'être découragés, ils en sont plus animés à la poursuite de leurs systèmes, poussés tour à tour par l'espérance et par le désespoir.

Il ajouta que, quant à lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il s'était contenté d'agir selon l'ancienne méthode, de vivre dans les maisons bâties par ses ancêtres, et de faire ce qu'ils avaient fait, sans rien innover; qu'un très-petit nombre de gens de qualité avaient suivi son exemple, mais qu'ils étaient regardés avec mépris et malveillance, comme des ennemis des

arts, des ignorants, de mauvais citoyens, préférant leurs commodités et leur molle fainéantise à l'amélioration générale du pays.

Son Excellence ajouta qu'il ne voulait pas me priver, par un long détail, du plaisir que j'aurais lorsque j'irais visiter la grande académie; qu'il souhaitait seulement que j'observasse un bâtiment ruiné sur le flanc



de la montagne, à un demi-mille de son château, et il

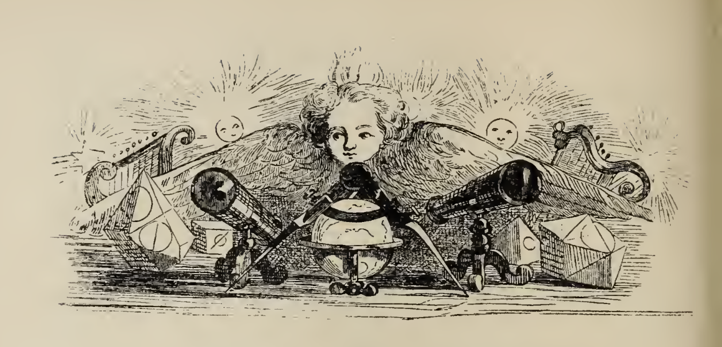
me fit l'histoire de ce bâtiment. Il avait un moulin que le courant d'une grande rivière faisait aller, et qui suffisait pour sa maison et pour un grand nombre de ses vassaux; il y avait environ sept ans qu'une compagnie d'ingénieurs était venue lui proposer d'abattre ce moulin, et d'en bâtir un autre sur le penchant de la montagne, sur le sommet de laquelle serait construit un réservoir d'où l'eau pourrait être conduite aisément par des tuyaux et par des machines. Le vent et l'air sur le haut de la montagne agiteraient l'eau et la rendraient plus fluide, et son poids, en descendant, ferait tourner le moulin avec la moitié du volume d'une rivière qui coule de niveau.

Comme le seigneur Munodi n'était pas très-bien à la cour, parce qu'il n'avait donné jusque-là dans aucun des nouveaux systèmes, et d'ailleurs pressé par plusieurs de ses amis, il avait agréé le projet; mais, après y avoir fait travailler cent ouvriers pendant deux ans, l'ouvrage avait mal réussi, et les entrepreneurs avaient pris la fuite en jetant toute la faute sur lui. Depuis ils n'avaient pas cessé de se railler de lui, et ils avaient induit beaucoup d'autres personnes à tenter la même expérience avec une égale confiance dans leurs succès et un égal désappointement.

Peu de jours après, nous revînmes à la ville; et Son Excellence, considérant qu'il était vu de mauvais œil à l'académie, voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner. Il me prenait peut-être pour un grand admirateur de nouveautés, pour un esprit curieux et crédule, et cela n'était pas tout-à-fait dépourvu

de vérité; car j'avais été une sorte d'homme à projets dans mes jeunes années.





CHAPITRE V.

L'auteur obtient la permission de voir la grande académie de Lagado.
— Description détaillée de cette académie.
— Arts et sciences dans lesquels ses professeurs s'exercent.



CETTE académie n'occupe pas un seul corps de logis, mais une suite de divers bâtiments des deux côtés d'une rue, qui, se trouvant inhabités, furent achetés et appliqués à cet usage.

Je fus reçu très-honnêtement par le concierge, et je retournai plusieurs jours de suite à l'académie. Chaque pièce de ces bâtiments renfermait un homme à projets et quel-

quefois plusieurs, et il y avait environ cinq cents chambres dans l'établissement.

Le premier académicien que je vis était une maigre et piètre figure usée; il avait un visage et des mains



couleur de suie, la barbe et les cheveux longs, un habit et une chemise de même couleur que sa peau. Il

avait pâli huit ans sur un projet consistant à extraire des concombres des rayons du soleil, afin de les enfermer dans des fioles bouchées hermétiquement, et qu'ils pussent servir à échauffer l'air lorsque les étés seraient froids et humides : il me dit que dans huit autres années il pourrait fournir aux jardins du gouverneur des rayons du soleil à un prix raisonnable; mais il se plaignait de la baisse de ses fonds, et il m'engagea à lui donner quelque chose pour l'encourager dans son travail, les concombres ayant été extrêmement chers cette année. Je lui fis un petit présent, mon hôte ayant eu l'attention de me fournir de la monnaie, parce qu'il connaissait la pratique ordinaire de ces savants, qui demandent à tous ceux qui les viennent voir.

Je passai dans une autre chambre, mais je tournai bien vite le dos, presque suffoqué par une horrible odeur. Mon conducteur me pressa cependant d'entrer, et me pria tout bas de prendre garde d'offenser un homme qui s'en souviendrait : ainsi je n'osai pas même me boucher le nez. L'ingénieur qui logeait dans cette chambre était le plus ancien de l'académie : son visage et sa barbe étaient d'un jaune pâle, et ses mains et ses habits étaient couverts de saleté. Lorsque je lui fus présenté, il m'embrassa très-étroitement, politesse dont je me serais bien passé. Son occupation, depuis son entrée à l'académie, avait été de tâcher de faire retourner les excréments humains à la nature primitive des aliments dont ils étaient formés, par la séparation des parties diverses, et par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, et qui cause sa



mauvaise odeur. Il faisait évaporer cette odeur et enlevait l'écume salivaire. On lui donnait toutes les semaines, de la part de la société, un plat rempli de matières, à peu près de la grandeur d'un baril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace, pour en extraire, disait-il, de fort bon salpêtre, et en faire de la poudre à canon : il me montra un traité concernant la malléabilité du feu, qu'il avait intention de publier.

Je vis ensuite un très-ingénieux architecte qui avait trouvé une nouvelle manière de bâtir les maisons en commençant par le faîte et en finissant par les fondations, dont la pratique était justifiée par l'exemple de

deux insectes d'une prudence reconnue, l'abeille et l'araignée.

Il y avait aussi un homme aveugle de naissance, qui avait sous lui plusieurs apprentis aveugles comme lui. Leur occupation était de composer des couleurs pour les peintres. Ce maître leur enseignait à les distinguer par le tact et par l'odorat. Je fus assez malheureux pour les trouver alors très-peu avancés dans leur métier; et le maître lui-même se trompait généralement dans ses compositions de couleurs.

Dans une autre chambre, je vis avec plaisir l'inventeur d'un secret pour labourer la terre avec des cochons, épargnant ainsi les frais des chevaux, des bœufs, de la charrue et du laboureur. Voici sa méthode : dans l'espace d'un acre de terre on enfouissait de six en six pouces une quantité de glands, de dattes, de châtaignes, et autres végétaux dont les cochons sont friands; alors on lâchait dans le champ six cents ou plus de ces animaux, et, par le moyen de leurs pieds et de leur museau, ils mettaient en très-peu de temps la terre en état d'être ensemencée, et ils l'engraissaient en même temps avec leur fumier. Par malheur, on en avait fait l'expérience, et on avait trouvé les procédés dispendieux et d'une pratique difficile; en outre le champ n'avait presque rien produit. On ne doutait pas néanmoins que cette invention ne fût susceptible de grands perfectionnements.

Je passai dans une autre chambre; elle était toute tapissée de toiles d'araignée, qui laissaient à peine un petit espace libre pour donner passage à l'habitant de

ce réduit. Dès qu'il me vit, il cria : « Prenez garde de troubler mes travailleuses. » Il déplorait l'erreur fatale qui depuis si long-temps avait induit les hommes à faire usage des vers à soie, tandis qu'ils avaient à leur disposition tant d'insectes domestiques supérieurs aux premiers en ce qu'ils savaient non-seulement filer, mais tisser. Il se proposait encore d'épargner les frais de teinture en employant les toiles d'araignées, et je com-



pris comment cela pouvait se faire lorsqu'il me montra un grand nombre de mouches de couleurs diverses et brillantes, dont il nourrissait ses araignées. Il me dit que, comme il en avait de toutes les nuances, il espérait pouvoir satisfaire tous les goûts aussitôt qu'il aurait pu trouver l'espèce d'aliments propre à ses mouches, la gomme, les huiles et le gluten nécessaires pour que les fils de l'araignée prennent une consistance suffisante.

Je vis ensuite un célèbre astronome qui avait entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de l'hôtel-de-ville, ajustant les mouvements diurnes et annuels de la terre et du soleil, de manière à ce qu'ils pussent s'accorder avec les mouvements accidentels de la girouette.

Je me sentais depuis quelques moments une légère douleur d'entrailles, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin, célèbre pour avoir trouvé le secret de guérir la colique par l'emploi d'un mécanisme agissant en sens contraire à l'opération des entrailles. Il avait un grand soufflet, dont le tuyau, très-long et très-mince, était d'ivoire; il insinuait plusieurs fois ce tuyau à huit pouces dans l'anus, et il prétendait, par cette espèce de clystère de vent, chasser tous les vents intérieurs, purger, et rendre ainsi les entrailles aussi plates qu'une vessie vide. Mais, quand le mal était violent, il introduisait le tuyau, le soufflet étant plein de vent, et il le déchargeait dans le corps du malade, puis le retirait pour le remplir de nouveau, en appuyant son

pouce sur l'orifice du fondement. Après avoir répété l'opération trois ou quatre fois, le vent introduit sortait avec violence, entraînant avec lui les vapeurs nuisibles, de même que l'eau nettoie les conduits d'une pompe, et le malade était guéri. Je vis faire l'expérience des deux opérations sur un chien; mais je ne pus discerner aucun effet produit par la première.



Après la seconde, l'animal semblait prêt à crever, et fit une décharge si terrible, que nous en fûmes tous très-désagréablement affectés. Le chien mourut sur la place, et nous laissâmes le docteur occupé à le ressusciter par la même opération.

Je visitai encore plusieurs autres chambres, mais je ne fatiguerai point le lecteur du récit des choses curieuses que j'y remarquai, car je me fais un devoir d'être aussi bref, aussi concis que possible.

Je n'avais vu que le côté du bâtiment consacré aux inventions mécaniques; l'autre partie de l'édifice était appropriée à ceux qui cultivent les sciences abstraites, et j'en dirai quelques mots quand j'aurai fait mention d'un illustre personnage appartenant à la première division, et connu sous le nom d'artiste universel. Il



nous dit qu'il avait passé trente ans à réfléchir sur les moyens d'améliorer la vie humaine. Il avait deux grandes pièces remplies de curiosités, et cinquante ouvriers travaillaient sous ses ordres. Les uns condensaient l'air jusqu'à le rendre tangible, en extrayant le nitre et en laissant évaporer les particules fluides et

aqueuses; d'autres amollissaient le marbre pour en faire des oreillers et des pelottes; d'autres pétrifiaient la corne d'un cheval vivant, afin de le préserver d'enclouure. Le maître était occupé de deux grands desseins : le premier était d'ensemencer les terres avec du chaume dans lequel, suivant lui, la véritable vertu séminale était contenue, comme il le prouvait par différentes expériences que je n'eus pas l'intelligence de comprendre; l'autre était d'empêcher, au moyen de certaine composition de gomme, de minéraux et de végétaux, la croissance de la laine sur deux jeunes agneaux. Il espérait, au bout d'un espace de temps raisonnable, propager dans le pays la race des moutons sans toison.

En traversant un jardin, nous nous trouvâmes de l'autre côté de l'académie, ou, comme je l'ai dit, résidaient les savants abstraits.

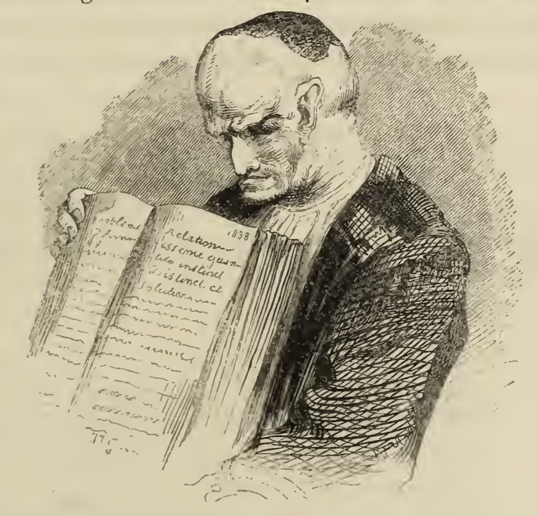
Le premier professeur que je vis était dans une grande pièce, entouré de quarante élèves. Après les premières salutations, comme il s'aperçut que je regardais attentivement une machine qui tenait presque toute la chambre, il me dit que je serais peut-être surpris d'apprendre qu'il nourrissait en ce moment un projet consistant à perfectionner les sciences spéculatives par des opérations mécaniques. Il se flattait que le monde reconnaîtrait bientôt l'utilité de ce système, et il se glorifiait d'avoir eu la plus noble pensée qui fût jamais entrée dans un cerveau humain. Chacun sait, disait-il, combien les méthodes ordinaires employées pour atteindre aux diverses connaissances sont

laborieuses; et, par ces inventions, la personne la plus ignorante pouvait, à un prix modéré et par un léger exercice corporel, écrire des livres philosophiques, de la poésie, des traités sur la politique, la théologie, les mathématiques, sans le secours du génie ou de l'étude. Alors il me fit approcher du métier autour duquel étaient rangés ses disciples.

Ce métier avait vingt pieds carrés, et sa superficie se composait de petits morceaux de bois à peu près de la grosseur d'un dé, mais dont quelques-uns étaient un peu plus gros. Ils étaient liés ensemble par des fils d'archal très-minces. Sur chaque face des dés étaient collés des papiers, et sur ces papiers on avait écrit tous les mots de la langue dans leurs différents modes, temps et déclinaisons, mais sans ordre. Le maître m'invita à regarder, parce qu'il allait mettre la machine en mouvement. A son commandement, les élèves prirent chacun une des manivelles de fer, au nombre de quarante, qui étaient fixées le long du métier, et, faisant tourner ces manivelles, ils firent changer totalement la disposition des mots. Le professeur commanda alors à trente-six de ses élèves de lire tout bas les lignes à mesure qu'elles paraissaient sur le métier, et quand il se trouvait trois ou quatre mots de suite qui pouvaient faire partie d'une phrase, ils la dictaient aux quatre autres jeunes gens qui servaient de secrétaires. Ce travail fut recommencé trois ou quatre fois, et à chaque tour les mots changeaient de place, les petits cubes étant renversés du haut en bas.

Les élèves étaient occupés six heures par jour à

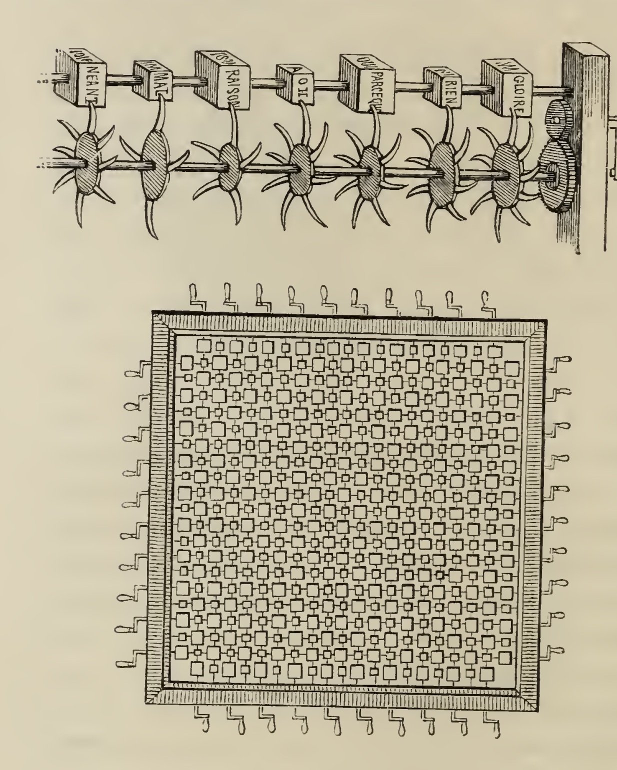
cette besogne, et le professeur me montra plusieurs volumes grand in-folio de phrases décousues qu'il



avait déjà recueillies et qu'il avait l'intention d'assortir, espérant tirer de ces riches matériaux un corps complet d'études sur toutes les sciences et tous les arts. Mais il pensait que cette entreprise serait grandement activée, et arriverait à un très-haut degré de perfection, si le public consentait à fournir les fonds nécessaires pour établir cinq cents machines semblables dans le royaume, et si les directeurs de ces établissements étaient obligés de contribuer en commun aux différentes collections.

Je fis mes très-humbles remerciements à cet illustre personnage pour les communications dont il m'avait gratifié, et je l'assurai que, si j'avais le bonheur de revoir mon pays, je lui rendrais justice en le citant

parmi mes compatriotes comme l'unique auteur de cette merveilleuse machine. Je désirai prendre le dessin de sa forme et de ses divers mouvements. On peut le voir dans les planches ci-jointes. Je dis encore à



l'académicien que, nonobstant l'usage établi chez les savants en Europe de se voler mutuellement les inventions, ce qui laisse toujours quelques doutes sur le véritable inventeur, je prendrais de telles précau-

tions, que l'honneur de sa découverte lui resterait tout entier.

De là nous allâmes à l'école des langues, où trois professeurs conféraient ensemble sur le perfectionnement de celle de leur pays.

Leur premier projet était d'abréger les discours en mettant les polysyllabes en une, et en supprimant les verbes et les particules, toutes les choses imaginables n'étant en réalité que des noms.

L'autre projet consistait à se passer de toute espèce de mots; et l'on trouvait à cela de grands avantages et pour la santé et pour l'économie du temps. Il est évident que chaque mot prononcé diminue à certain degré nos poumons par l'action corrosive de la parole, et conséquemment abrége la vie. On proposait donc comme expédient, les mots n'étant que les noms des choses, de porter avec soi tous les objets que l'on aurait besoin d'exprimer dans les affaires ou les discussions. Ce projet aurait probablement été adopté, au grand bénéfice de la santé et de la commodité des sujets, si les femmes, le bas peuple et les ignorants n'avaient menacé de se révolter, dans le cas où on ne leur permettrait pas de parler avec leur langue, à la manière de leurs aïeux; tant le vulgaire se montre toujours l'ennemi irréconciliable des lumières. Cependant quelques-uns des plus spirituels et des plus doctes font usage de la nouvelle méthode, qui n'était embarrassante pour eux que lorsqu'ils avaient à traiter différents sujets; car ils étaient obligés de porter sur leur dos des fardeaux énormes, quand ils n'avaient pas le

moyen d'entretenir deux valets vigoureux pour s'épargner cette peine. J'ai vu souvent deux de ces savants hommes pliant sous leur charge, qu'ils portaient à la façon de nos colporteurs, s'arrêter dans la rue pour causer ensemble, poser à terre leur paquet, délier leur sac, ensuite, après une heure de conversation, ils s'aidaient réciproquement à se recharger, et prenaient congé l'un de l'autre.

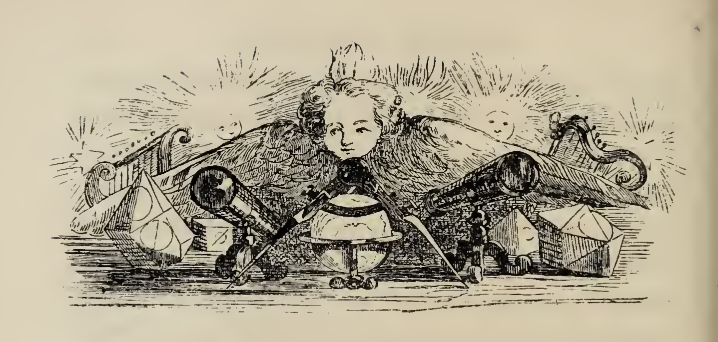
Pour les discours communs, on pouvait porter dans ses poches et sous ses bras tout ce qu'il était nécessaire d'exprimer; et chez soi on avait toujours tout ce qu'il fallait. Mais les pièces dans lesquelles devaient se réunir plusieurs personnes parlant ce langage, étaient pourvues de toutes les choses qui pouvaient servir à la conversation artificielle.

Un autre avantage de cette invention, c'est qu'elle établissait une langue universelle, qui serait entendue de toutes les nations civilisées, les ustensiles et instruments d'un usage commun étant les mêmes chez toutes ces nations : cela aurait épargné la peine d'étudier les langues étrangères.

De là nous entrâmes dans l'école de mathématiques, dont le maître se servait pour instruire ses disciples d'une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer : chaque démonstration était écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'écolier à jeun avalait ce pain à chanter, et, pendant trois jours, il ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. Pendant la digestion du pain à chanter, la teinture céphalique montait au cerveau et y portait la

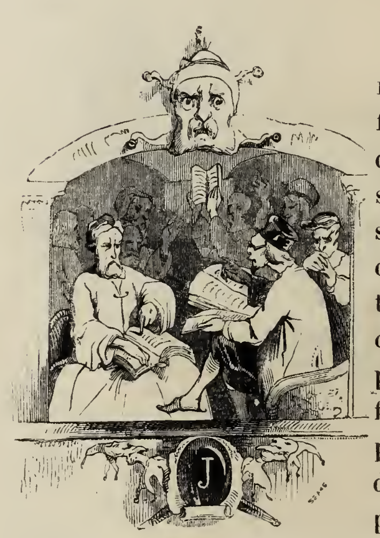
proposition. Cependant cette méthode n'avait pas eu beaucoup de succès jusque-là ; mais c'était, disait-on, parce que l'on s'était trompé quelque peu dans le *quantum satis*, c'est-à-dire dans les doses de la composition ; ou parce que les écoliers, malins et indociles, au lieu d'avaler le bolus, qui leur semblait nauséabond, le jetaient de côté ; ou, s'ils le prenaient, ils le rendaient avant qu'il eût pu faire son effet ; ou bien enfin parce qu'ils ne pouvaient s'astreindre à l'abstinence prescrite.





CHAPITRE VI.

Suite de la description de l'Académie.
— L'auteur propose quelques améliorations
qui sont honorablement accueillies.



JE ne fus pas fort satisfait de l'école de politique, que je visitai ensuite. Tous les professeurs me semblèrent en démence, et cet état m'a toujours inspiré beaucoup de tristesse. Ces pauvres malheureux formaient des plans pour persuader les rois de choisir leurs favoris parmi les plus sages, les plus capables, les plus vertueux; ils voulaient aussi enseigner aux ministres à considérer seulement le bien

public, à récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services éminents rendus à l'état : ils prétendaient montrer encore aux princes que leur intérêt et celui de leur peuple reposaient sur la même base, et qu'ils ne devaient confier les emplois publics qu'à des personnes douées des qualités convenables pour les remplir ; enfin ils rêvaient à beaucoup d'autres chimères impossibles à réaliser, et qui n'étaient jamais venues à l'esprit de personne. Cela me confirma la vérité de ce vieil adage : Il n'y a rien d'absurde ou d'extravagant qui n'ait été soutenu par quelque philosophe.

Mais je dois dire cependant, pour rendre justice à cette section de l'académie, que tous ses membres n'étaient pas aussi visionnaires. Je remarquai un très-



ingénieux médecin qui me parut profondément versé dans la science du gouvernement; cet illustre docteur avait utilement employé ses études à trouver des remèdes efficaces pour les diverses maladies auxquelles sont assujéties les diverses branches de l'administration, soit par les vices et les infirmités des gouvernants, soit par la licence de ceux qui doivent obéir. Par exemple, tous les philosophes s'accordant à reconnaître une ressemblance exacte et universelle entre le corps humain et le corps politique, il semble évident que la santé de l'un et de l'autre peut être préservée ou rétablie par les mêmes remèdes. Il est reconnu que les sénats et les grands conseils sont souvent affligés d'humeurs pléthoriques, ébulliantes, et autres humeurs peccantes, de plusieurs maladies de la tête, et d'un plus grand nombre de maladies du cœur, qui produisent de fortes convulsions, de pénibles contractions dans les nerf des mains, surtout de la main droite; des affections splénétiques, des flatuosités, des vertiges, du délire; des tumeurs scrophuleuses pleines de matière purulente et fétide, des aigreurs, une faim canine, des digestions laborieuses, et d'autres maux inutiles à énumérer.

Ce docteur proposait donc que, lorsque les grands corps de l'état s'assembleraient, des médecins nommés exprès assistassent à leurs trois premières séances, et à la fin des débats vinssent tâter le pouls à chaque sénateur ou législateur. Ces médecins devaient ensuite consulter ensemble sur la nature des maladies et sur le traitement qu'elles exigeaient, et retourner à la qua-

trième séance, suivis d'apothicaires portant les drogues nécessaires, afin d'administrer à chaque membre, avant l'ouverture des débats, des remèdes astringents, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hystériques, apophlegmatiques, acoustiques, etc., selon la nature du mal. L'on devait, suivant l'effet, réitérer, changer ou cesser les remèdes.

Ce projet ne pouvait entraîner de grands frais; et, selon mon humble avis, il serait très-utile pour accélérer les affaires dans les pays où de grandes assemblées ont part à la législation. Cela produirait l'unanimité, et abrégerait en conséquence les discussions; cela ouvrirait quelques bouches maintenant closes, et d'autres, qui sont trop souvent ouvertes, se fermeraient. La pétulance du jeune homme serait contenue, l'obstination du vieillard serait corrigée, le stupide se réveillerait, l'étourdi se calmerait.

De plus, comme l'on se plaint ordinairement de la courte mémoire des favoris des princes, le même docteur voulait que quiconque aurait affaire à un ministre, après avoir exposé le cas en très-peu de mots, eût la liberté de donner au susdit ministre une chiquenaude sur le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles, de marcher sur ses cors, ou de lui ficher une épingle dans sa culotte, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont il lui aurait parlé; et à chaque audience on pourrait réitérer la même opération, jusqu'à ce que la chose fût accordée ou absolument refusée.

Il voulait aussi que chaque sénateur, dans l'assem-

blée générale de la nation, après avoir proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il aurait à dire pour la soutenir, fût obligé de conduire à la proposition contradictoire, parce que, si l'on agissait ainsi, le résultat serait très-certainement favorable au bien public.

Dans le cas où des partis politiques ardents troubleraient la tranquillité, le docteur proposait un singulier moyen de les apaiser. Sa recette était comme il suit : Prenez une centaine de meneurs de chaque parti, rangez-les par couples, en les assortissant d'après la grosseur de leur tête ; alors faites scier, par un habile opérateur, les deux crânes de chaque couple en même temps, de manière que le cerveau puisse être également divisé ; échangez ensemble les occiputs ainsi coupés, en appliquant l'un au crâne de l'autre individu. Les couples se composaient toujours d'hommes de partis différents et de dimensions cérébrales égales. L'opération me semblait délicate ; mais le professeur m'assura que, si elle était faite avec adresse, la guérison était infaillible. Il raisonnait ainsi : les deux demi-cerveaux, ayant à débattre l'un avec l'autre la question en litige dans l'espace d'un seul crâne, devaient nécessairement arriver à s'entendre, et cela produisait cette modération, cette régularité, si désirables dans les têtes de ceux qui se croient nés pour surveiller et gouverner tous les mouvements de ce monde. A l'égard des différences de qualité ou de quantité qui pouvaient se trouver dans les cerveaux de ces directeurs de factions, le docteur assura qu'elles étaient tout-à-fait insignifiantes.



J'entendis deux académiciens discuter avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans grever les peuples. L'un soutenait que la meilleure méthode serait d'imposer une taxe sur les vices et les folies des hommes, et que chacun serait taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien était d'un sentiment entièrement opposé, et prétendait qu'il fallait taxer les belles qualités du corps et de l'esprit dont chacun se piquait, et de les taxer plus ou moins selon leurs degrés; en sorte que chacun serait son propre juge, et ferait lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devait être imposée sur les favoris du beau sexe, à proportion du nombre et de l'importance des faveurs qu'ils auraient reçues, et l'on devait s'en rapporter

encore sur cet article à leur propre déclaration. On devait aussi taxer fortement l'esprit, la valeur et l'élégance des manières, selon l'aveu que chacun ferait de ces qualités; mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptait ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendraient presque rien; car personne ne voudrait ni les reconnaître chez son voisin, ni se vanter soi-même de les posséder.

On devait pareillement taxer les dames en proportion de leur beauté, de leurs grâces et du bon goût de leur toilette, suivant leur propre estimation, comme on faisait à l'égard des hommes; mais pour la fidélité, la sincérité, le bon sens et le bon naturel des femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devait rien payer du tout, parce que tout ce que l'on en pourrait retirer ne suffirait pas pour les frais du recouvrement.

Afin de retenir les sénateurs dans l'intérêt de la couronne, un autre académicien politique était d'avis qu'il fallait que le prince fît jouer tous les grands emplois à la rafle, de façon cependant que chaque sénateur, avant de jouer, fît serment et donnât caution qu'il opinerait ensuite selon les intentions de la cour, soit qu'il gagnât ou non; mais les perdants auraient ensuite le droit de jouer dès qu'il y aurait eu quelque emploi vacant. Ils seraient ainsi toujours pleins d'espérance; ils ne se plaindraient point des fausses promesses qu'on leur aurait données, et ne s'en prendraient qu'à la fortune, dont les épaules sont toujours plus fortes que celles du ministère.



Un autre académicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse pour découvrir les complots et les cabales contre le gouvernement. Il conseillait d'examiner la nourriture des personnes suspectes, les heures de leurs repas, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit, et de quelle main elles se torchent le derrière; de considérer leurs excréments, et de juger, par leur odeur et leur couleur, des pensées et des projets de l'homme, d'autant que, selon lui, les pensées ne sont jamais plus sérieuses et l'esprit n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle; ce qu'il avait éprouvé lui-même. Il ajoutait que lorsque, pour faire

seulement des expériences, il avait songé parfois à la plus sûre manière de tuer le roi, il avait alors trouvé ses excréments verdâtres, et qu'ils étaient tout-à-fait différents lorsqu'il avait pensé simplement à soulever le peuple et à brûler la capitale.

Le projet était écrit avec beaucoup de talent, et contenait des observations également utiles et curieuses pour les hommes d'état; cependant il me parut incomplet. Je m'aventurai à le dire à l'auteur, et j'offris d'y faire quelques additions. Il reçut ma proposition avec plus de complaisance que les écrivains, surtout ceux qui appartiennent à la classe des théoriciens, n'ont coutume de le faire, et il m'assura qu'il serait charmé de profiter de mes lumières.

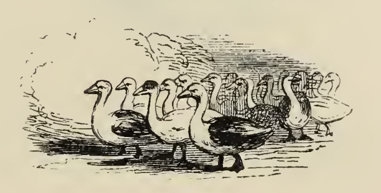
Je lui dis que dans le royaume de Tribnia, nommé Laugden par les naturels, où j'avais résidé pendant quelque temps dans le cours de mes voyages, la masse du peuple se composait en grande partie de dénonciateurs, d'espions, d'accusateurs, de témoins, de jureurs et autres instruments utiles et subalternes, à la solde des ministres, et dévoués à leur volonté. Dans ce royaume, les intrigues et les complots sont en général fabriqués par ces sortes de gens, qui désirent établir leur réputation de profonds politiques, rendre la vigueur à une administration malade, étouffer ou détourner les mécontentements, remplir leurs coffres par les amendes et confiscations, enfin élever ou abaisser le crédit public, selon ce qui convient à leurs intérêts privés. Ils conviennent entre eux d'avance des complots dont certaines personnes suspectes doivent être

accusées. Alors ils saisissent les lettres et les papiers de ces personnes, et les font mettre en prison. On remet les papiers à une société d'artistes très-habile à trouver le sens caché des mots, des syllabes, des lettres.

Par exemple, ils découvriront qu'une chaise percée signifie un conseil privé;



Un troupeau d'oies, un sénat;



Un chien boiteux, un envahissement;



La peste, une armée permanente;

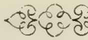


Un hanneton, un premier ministre;



La goutte, un grand-prêtre;

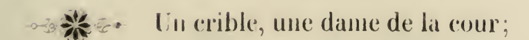


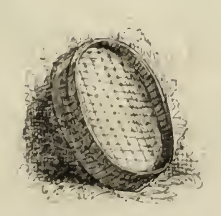
 Un gibet, un secrétaire d'état; 



Un pot-de-chambre, un comité de grands seigneurs;



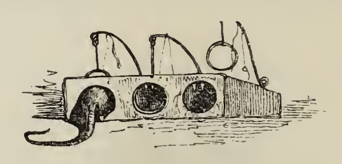

Un crible, une dame de la cour; 



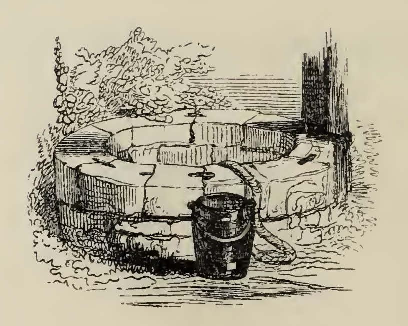
Un balai, une révolution;



Une souricière, un emploi public;



Un puits perdu, le trésor public;



Un égoût, une cour;

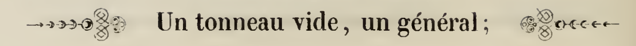


Un bonnet à sonnettes, un favori;

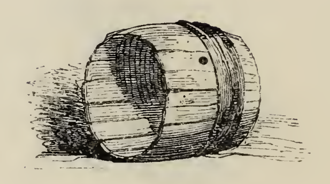


Un roseau brisé, une cour de justice;

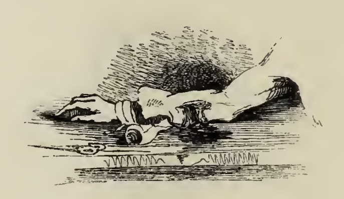




Un tonneau vide, un général;



Une plaie ouverte, les affaires publiques.



Quand ce moyen ne suffit point, ils en ont de plus efficaces, que leurs savants appellent acrostiches et anagrammes. D'abord ils donnent à toutes les lettres initiales un sens politique.



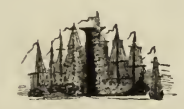
Ainsi, N pourrait signifier un complot;



B, un régiment de cavalerie;



L, une flotte;



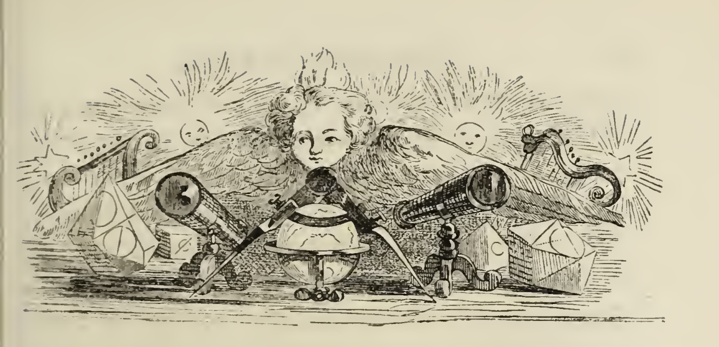
ou bien ils transposent les lettres d'un papier suspect de manière à mettre à découvert les desseins les plus cachés d'un parti mécontent : par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami : *Votre frère Thomas a les hémorroïdes;* l'habile déchiffreur trouvera dans l'assemblage de ces mots indifférents une phrase qui fera entendre que tout est prêt pour une sédition.

L'académicien me fit de grands remerciements de lui avoir communiqué ces petites observations, et me promit de faire de moi une mention honorable dans le traité qu'il allait mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût m'engager à y

faire un plus long séjour ; ainsi je commençai à songer à mon retour en Angleterre.





CHAPITRE VII.

L'auteur quitte Lagado, et arrive à Maldonada ;
Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib.
— Comment il est reçu par le gouverneur.





LE continent dont ce royaume fait partie s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest vers la Californie, et au nord vers la mer Pacifique, qui n'est pas à plus

de cent cinquante milles de Lagado. Ce pays a un port célèbre et un grand commerce avec l'île de Luggnagg, située au nord-ouest, environ à vingt degrés de latitude septentrionale, et à cent quarante de longitude. L'île de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, et en est éloignée d'environ cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon et le roi de Luggnagg ; ce qui fournit de fréquentes occasions d'aller d'une île à l'autre. Je résolus par cette raison de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules avec un guide, pour porter mon bagage et me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur qui m'avait témoigné tant de bonté ; et, à mon départ, je reçus de lui un magnifique présent.



Il ne m'arriva pendant mon voyage aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé à

Maldonada (c'est le nom du port de Lagado), il ne s'y trouvait point de vaisseau prêt à partir pour Luggnagg.

Je fis bientôt quelques connaissances dans la ville, qui était à peu près de la grandeur de Portsmouth, et un gentilhomme de distinction me dit que, puisqu'il ne devait partir aucun navire pour Luggnagg avant un mois, je ferais bien de me divertir à faire un petit voyage à l'île de Glubbdubdrib, qui n'était éloignée que de cinq lieues vers le sud-ouest : il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, et de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, si j'interprète exactement le mot, signifie l'*Ile des sorciers* ou *des magiciens*. Elle a trois fois l'étendue de l'île de Wight, et est très-fertile. Cette île est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu.

Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique, et un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierres de taille de vingt pieds de haut. Ce parc renferme d'autres petits enclos pour les bestiaux, le blé et les jardins.

Le gouverneur et sa famille sont servis par des domestiques d'une espèce assez extraordinaire. Par la connaissance qu'il a de la nécromancie, il possède le pouvoir d'évoquer les morts, et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures ; jamais plus longtemps ; et il ne peut évoquer le même esprit qu'à trois

mois d'intervalle, à moins que ce ne soit pour quelque grande occasion.

Lorsque nous abordâmes à l'île, il était environ onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnaient alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étranger souhaitait d'avoir l'honneur de saluer Son Altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous



entrâmes tous trois dans la cour du palais, et nous passâmes au milieu d'une haie de gardes armés et habillés d'une manière très-ancienne, et dont la physionomie avait quelque chose qui me causait une horreur indicible. Nous traversâmes les appartements, et rencontrâmes une foule de domestiques de la même sorte avant de parvenir jusqu'à la chambre du gouverneur.

Après que nous eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendait la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages; et, pour me marquer qu'il voulait en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer; et, en un instant (ce qui m'étonna beaucoup), ils disparurent comme les visions d'un rêve.

J'eus de la peine à me rassurer; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avais rien à craindre, et voyant mes deux compagnons parfaitement tranquilles, parce qu'ils étaient faits à ce spectacle, je commençai à prendre courage, et racontai à Son Altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans un peu d'hésitation, ni sans regarder plus d'une fois derrière moi la place où j'avais vu les fantômes disparaître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur, qui nous fit servir par une nouvelle troupe de spectres. Je remarquai que ma frayeur était moins grande à cette

seconde apparition. Nous fûmes à table jusqu'au cou-



cher du soleil; je priai Son Altesse de permettre que je ne couchasse pas dans son palais, comme il avait la

bonté de m'y engager, et mes deux amis et moi nous allâmes chercher un lit dans la ville voisine, capitale de la petite île.

Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur, comme il avait bien voulu nous le commander; et nous passâmes de cette manière une dizaine de jours dans cette île, demeurant la plus grande partie de la journée avec le gouverneur, et la nuit à notre auberge. Je parvins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus peur du tout, ou du moins, s'il m'en restait encore un peu, elle cédait à ma curiosité.

Son Altesse me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairait, qu'il me les ferait venir, et les obligerait de répondre à toutes les questions que je leur voudrais faire, à condition toutefois que je ne les interrogerais que sur ce qui s'était passé de leur temps, et que je pourrais être bien assuré qu'ils me diraient toujours vrai, car le mensonge est un talent inutile dans l'autre monde.

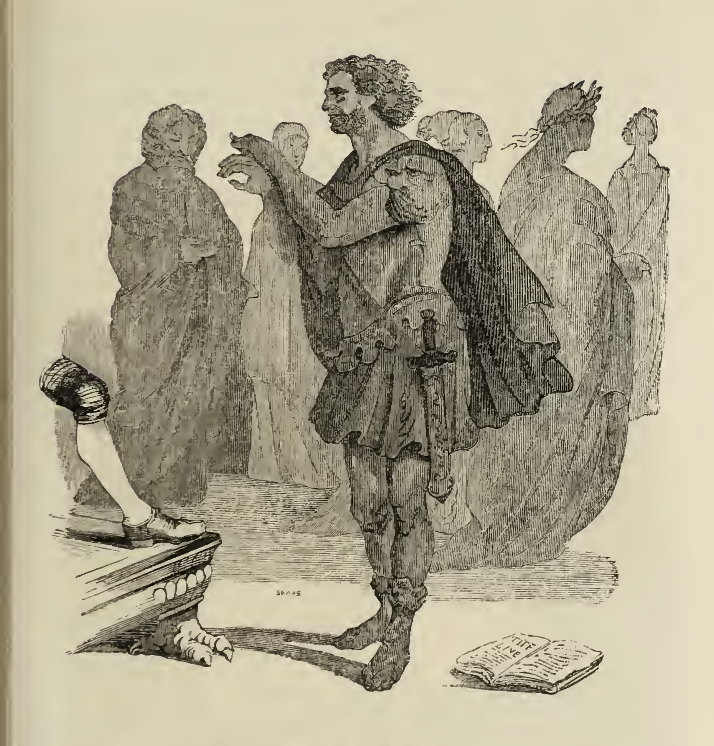
J'acceptai avec de très-humbles actions de grâces l'offre de Son Altesse.

Nous étions dans une pièce d'où l'on avait une très-belle vue sur le parc, et comme mon premier souhait fut de voir des scènes pompeuses et magnifiques, je demandai à voir Alexandre-le-Grand à la tête de son armée, tel qu'il était après la bataille d'Arbelles. Aussitôt, sur un signe du gouverneur, le prince grec parut sur un vaste champ au-dessous de la fenêtre où nous étions.



Alexandre fut invité à monter dans la chambre. J'eus beaucoup de peine à entendre son grec, n'étant pas moi-même très-versé dans cette langue. Il m'assura, sur son honneur, qu'il n'avait pas été empoisonné, mais qu'il était mort d'une fièvre causée par un excès de boisson.

Je vis ensuite Annibal passant les Alpes, et il me dit qu'il n'avait pas une seule goutte de vinaigre dans son camp.



Je vis César et Pompée, à la tête de leurs troupes prêtes à se charger. Je vis le premier dans son grand triomphe. Je voulus voir le sénat romain, dans une grande salle, avec une assemblée législative moderne rangée de l'autre côté. Le sénat me sembla une réunion de héros et de demi-dieux ; l'autre assemblée avait l'air d'un tas de porte-balles, de filoux, de voleurs de grand chemin, et de matamores.

Sur ma demande, le gouverneur fit signe à César et à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration et

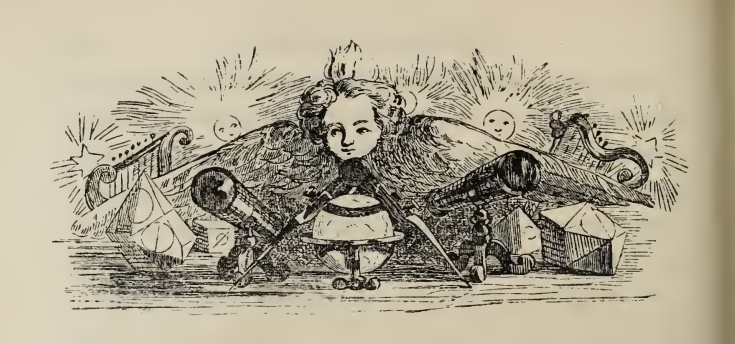
de respect à la vue de Brutus, et je discernai dans chacun de ses traits le courage le plus indomptable, la plus grande fermeté d'ame, le plus sincère amour pour sa patrie, joint à une bienveillance générale. Je remarquai avec beaucoup de plaisir que ces deux personnes étaient en très-bonne intelligence l'une avec l'autre; et César m'avoua que toutes ses belles actions étaient au-dessous de celle de Brutus, lorsqu'il lui avait ôté la vie.



J'eus l'honneur de causer longuement avec Brutus, et il me dit que son aïeul Junius, Socrate, Épaminondas, Caton le Censeur, Thomas Morus et lui, étaient perpétuellement ensemble, et formaient un sextumvirat auquel tous les siècles du monde ne pouvaient ajouter un septième.

Je fatiguerais le lecteur si je citais le grand nombre de personnages illustres qui fut évoqué pour satisfaire au désir insatiable que j'avais de voir toutes les périodes de l'antiquité mises sous mes yeux. Je les réjouis principalement par la contemplation des destructeurs, des tyrans et des usurpateurs, et des libérateurs des nations opprimées. Mais il me serait impossible d'exprimer la satisfaction que j'éprouvai, de manière à la faire partager à ceux qui liront ces pages.





CHAPITRE VIII.

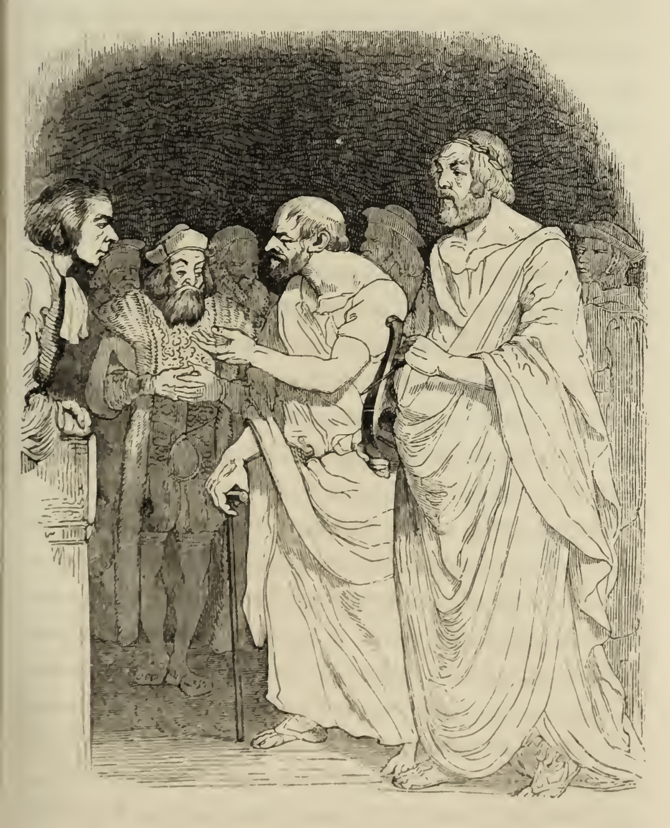
Continuation de la description de Glubbdubdrib.
— Histoire ancienne et moderne corrigée.





ÉSIRANT voir les anciens les plus renommés pour l'esprit et la science, je voulus leur consacrer un jour. Je demandai que l'on fît apparaître Homère et Aristote à la tête de leurs commentateurs; mais ceux-ci étaient tellement nombreux, qu'il y

en eut plusieurs centaines qui furent obligés d'attendre dans les antichambres et dans les cours du palais. Au premier coup d'œil je reconnus ces deux grands hommes, et les distinguai non-seulement de la foule, mais aussi l'un de l'autre. Homère était le plus



grand, et avait meilleure mine qu'Aristote; il se tenait très-droit pour son âge, et ses yeux étaient les plus vifs, les plus perçants que j'eusse jamais vus. Aristote

se courbait beaucoup, et il se servait d'une canne. Son visage était maigre, ses cheveux rares et lisses, sa voix creuse. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient l'un et l'autre parfaitement étrangers au reste de la compagnie, et n'en avaient pas entendu parler auparavant.

Un spectre, que je ne nommerai point, me dit à l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours le plus loin qu'ils pouvaient de leurs auteurs dans le monde souterrain, parce qu'ils étaient honteux d'avoir si indignement représenté à la postérité les pensées de ces grands écrivains. Je présentai à Homère Didyme et Eustathius, et je l'induisis à les traiter mieux qu'ils ne le méritaient peut-être; car il reconnut bientôt qu'ils n'avaient pas le génie nécessaire pour comprendre un poète. Mais Aristote perdit patience lorsque je lui rendis compte des travaux de Scot et de Ramus, en lui présentant ces deux savants; et il leur demanda si tous les individus de leur classe étaient aussi benets qu'ils paraissaient l'être eux-mêmes.

Alors je priai le gouverneur d'évoquer Descartes et Gassendi, et j'engageai ceux-ci à expliquer leurs systèmes à Aristote. Ce grand philosophe reconnut ses erreurs dans la physique, lesquelles provenaient de ce qu'il avait raisonné d'après des conjectures, comme tous les hommes doivent le faire; et il nous fit remarquer que Gassendi, qui avait rendu la doctrine d'Épicure aussi acceptable qu'il l'avait pu, et les tourbillons de Descartes, avaient été à leur tour rejetés. Il prédit le même sort à l'attraction, que les savants de nos jours soutiennent avec tant d'ardeur. Il disait que tout système nouveau sur les choses naturelles n'était qu'une

mode nouvelle, et devait varier à chaque siècle, et que ceux qui prétendaient les appuyer sur des démonstrations mathématiques, auraient de même une vogue momentanée, et tomberaient ensuite dans l'oubli.

Je passai cinq jours à converser avec d'autres savants hommes de l'antiquité. Je vis la plupart des empereurs romains. Le gouverneur eut la complaisance d'évoquer les cuisiniers d'Héliogabale, pour apprêter notre dîner; mais ils ne purent nous montrer toute leur habileté, faute de matériaux. Un ilote d'Agésilas nous fit un plat de brouet noir lacédémonien, et nous ne pûmes avaler la seconde cuillerée de ce mets.

Les deux gentilshommes qui m'avaient conduit dans l'île étant obligés de retourner chez eux trois jours après, j'employai ces jours-là à voir quelques-uns des morts illustres des trois derniers siècles, soit de notre pays, soit des autres contrées de l'Europe; et, comme j'ai toujours été grand admirateur de la noblesse, je priai le gouverneur d'évoquer une ou deux douzaines de rois avec leurs ancêtres par ordre, jusqu'à huit ou neuf générations. Mais je fus autant surpris que contristé; car, au lieu de voir une longue suite de diadèmes, je vis dans une famille deux joueurs de violons, trois courtisans petits-maîtres, et un prélat italien; dans une autre, un barbier, un abbé et deux cardinaux. J'ai trop de vénération pour les têtes couronnées pour m'arrêter long-temps sur un sujet aussi délicat; mais à l'égard des comtes, des marquis, des ducs et autres gens titrés, je ne fus pas si scrupuleux, et je pris plaisir à trouver l'origine des traits distinctifs de certaines maisons.



Je vis clairement pourquoi certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres le visage basané et les traits effroyables, d'autres les yeux beaux et le teint blond et délicat; pourquoi, dans certaines familles, il y a beaucoup de fous et d'étourdis; dans d'autres, beaucoup de fourbes et de fripons. Je compris pourquoi l'on pouvait appliquer à quelques nobles races ce que Polydore Virgile a dit de quelque grande maison de son temps : « Elle ne compte pas un homme courageux, pas une femme vertueuse. »

Je vis comment la cruauté, la perfidie, la couardise, étaient devenues les signes caractéristiques de certaines familles, et les faisaient reconnaître aussi bien que leurs armes et leurs livrées. Je vis quel individu avait

introduit une honteuse maladie dans une lignée où ce mal s'était perpétué de génération en génération sous la forme de tumeurs scrophuleuses. Rien ne me parut surprenant dans tout cela, lorsque je vis des troncs généalogiques coupés par des pages, des laquais, des cochers, des musiciens, des comédiens, des capitaines et des escrocs.



Mes découvertes sur l'histoire moderne furent les plus mortifiantes. Je reconnus que les historiens ont transformé des guerriers imbéciles et lâches en grands capitaines, des insensés et de petits génies en grands politiques, des flatteurs et des courtisans en gens de bien, des athées en hommes pleins de religion, d'in-

fâmes débauchés en gens chastes, et des délateurs de profession en hommes vrais et sincères. Je sus de quelle manière des personnes très-innocentes avaient été condamnées à la mort ou au bannissement par l'intrigue des favoris qui avaient corrompu les juges, et combien de lâches coquins avaient été élevés aux emplois les plus honorables, les plus lucratifs, les plus importants pour l'état. Je vis quelle part immense les prostituées et leurs proxénètes ont eue dans les grands évènements, et combien les cours, les conseils, les sénats, ont été influencés par des femmes galantes, des débauchés, des parasites et des bouffons. Oh! que je conçus alors une basse idée de l'humanité! Que la sagesse et la probité des hommes me parurent peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entreprises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidents imprévus, et les bagatelles qui les avaient fait réussir!

Je découvris l'ignorance et la mauvaise foi de nos historiens, qui prétendent écrire des anecdotes ou mémoires secrets, et ont fait mourir par le poison tant de rois, conté les entretiens secrets de tel ou tel prince avec son ministre, et auraient, si on les en croyait, crocheté les cabinets des souverains, des ministres et des ambassadeurs, et pénétré le fond même de leurs pensées, sur quoi ils ont eu le malheur de se tromper presque constamment.

Ce fut là que j'appris les causes secrètes de quelques évènements qui ont étonné le monde; je vis comment une coquette avait gouverné le boudoir, le boudoir le conseil, le conseil le sénat.



Un général d'armée m'avoua qu'il avait une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et par son imprudence; et un amiral me dit qu'il avait battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avait envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que, sous leur règne, ils n'avaient jamais récompensé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois que leur ministre les trompa, et se trompa lui-même sur cet article; qu'en cela ils étaient persuadés d'avoir eu raison, et ils affirmaient qu'ils agiraient de même s'ils revenaient au monde; car les trônes ne peuvent se soutenir que par la corruption, le caractère positif, confiant, inflexible, que la vertu donne à un homme, étant la chose la plus incommode dans les affaires publiques.

J'eus la curiosité de m'informer par quel moyen un grand nombre de personnes étaient parvenues à une très-haute fortune. Je me bornai à ces derniers temps, sans néanmoins toucher au temps présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). Un grand nombre de personnes furent appelées, et le plus léger examen me fit découvrir tant d'infamie, que je ne puis y penser sans tristesse. Le parjure, l'oppression, la subornation, la séduction, la fraude, les viles complaisances, et d'autres turpitudes, étaient les moyens les plus excusables qui avaient amené leur élévation. Mais plusieurs confessèrent qu'ils devaient leur grandeur aux plus horribles débauches, à l'inceste, à la prostitution de leurs femmes et de leurs filles, que d'autres avaient trahi leur patrie et leur souverain, que d'autres avaient employé le poison, enfin que le plus grand nombre avaient perverti les lois pour perdre l'innocence. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désormais un peu moins d'estime et de vénération pour la grandeur, que j'honore et respecte naturellement, comme tous les inférieurs sont tenus d'honorer et de respecter ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avais lu dans quelques livres que des sujets avaient rendu de grands services à leur prince et à leur patrie: j'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avait oublié leurs noms, et qu'on se souvenait seulement de quelques-uns, dont les historiens avaient fait mention en les faisant passer pour des traîtres et des fripons.

Ces gens de bien dont on avait oublié les noms parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié et en mauvais équipage; ils me dirent qu'ils étaient tous morts dans la pauvreté et dans la disgrâce, et quelques-uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci je vis un homme dont le cas me parut extraordinaire. Il avait à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avait été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années, et que, dans le combat naval d'Actium, il avait enfoncé la première ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, et en avait pris un de la même grandeur, ce qui avait été la seule cause de la fuite d'Antoine et de l'entière défaite de sa flotte; que le jeune homme qui était auprès de lui était son fils unique, qui avait été tué dans le combat; il ajouta que, la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, et demander le commandement d'un plus gros vaisseau dont le capitaine avait péri dans le combat, mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avait été donnée à un jeune homme qui n'avait encore jamais vu la mer, au fils de Libertina, suivante d'une des maîtresses de l'empereur. Ce brave homme étant retourné à son service, on l'avait accusé d'avoir manqué à son devoir, et le commandement de son vaisseau avait été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola; il fut alors obligé de se retirer chez lui, dans une pauvre ferme loin de Rome, et il y avait fini ses jours. Désirant savoir si cette histoire était véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avait été l'amiral de la

flotte victorieuse : il parut, et me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances que la modestie du capitaine avait omises.

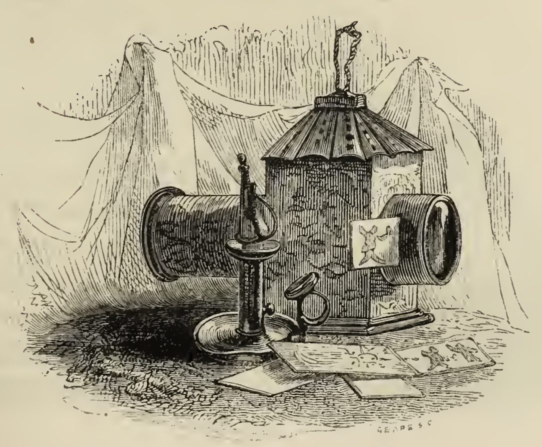


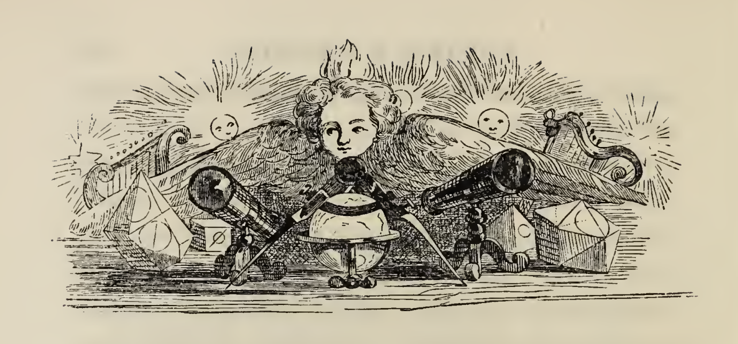
Je fus surpris de voir combien la corruption s'était étendue rapidement dans cet empire, et cela diminua mon étonnement à l'égard des exemples analogues offerts en d'autres pays où les vices de toutes sortes ont régné si long-temps, où les louanges et le pillage sont monopolisés par les généraux, bien qu'ils aient

souvent moins de titres que le dernier de leurs soldats aux unes et à l'autre.

Comme chacun des personnages qu'on évoquait paraissait tel qu'il avait été dans le monde, je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avait dégénéré; combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avait altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs, et corrompu la chair des Anglais.

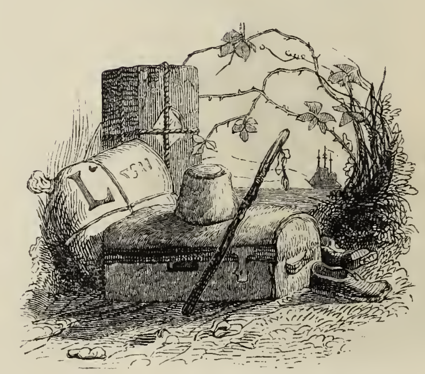
Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens paysans, dont on vante la simplicité, la sobriété, la justice, le véritable esprit de liberté, le courage, le patriotisme. Je les vis, et ne pus m'empêcher d'être péniblement ému en les comparant avec ceux d'aujourd'hui, qui se sont si tristement éloignés des vertus natives, qui vendent à prix d'argent leurs suffrages dans l'élection des députés au parlement, et ont acquis sur ce point toute la finesse et tout le manége des gens de cour.





CHAPITRE IX.

Retour de l'auteur à Maldonada.
— Il fait voile pour le royaume de Luggnagg.
— A son arrivée il est arrêté, ensuite conduit à la cour.
— Grande indulgence du roi envers ses sujets.



Le jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de Son Altesse le gouverneur de Glubbdubdrib, et retournai avec mes deux compagnons à Maldo-

nada, où, après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partait pour Luggnagg. Les deux gentilshommes et quelques autres personnes encore eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, et de me conduire jusqu'à bord.

Je fus un mois en route. Nous essuyâmes une violente tempête, et fûmes contraints de gouverner au nord, pour prendre avantage du vent du commerce qui règne dans un espace de soixante lieues. Le 21 avril 1708, nous entrâmes dans la rivière de Clumegnig, qui est une ville port de mer au sud-est de Luggnagg. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de la ville, et donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure il en vint deux à bord; ils nous guidèrent au milieu des écueils et des rochers, très-dangereux dans cette rade et dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, et qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un câble.

Quelques-uns de nos matelots, soit par trahison, soit par imprudence, dirent aux pilotes que j'étais un étranger et un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent un commis de la douane, qui m'interrogea strictement aussitôt que j'eus pris terre. Cet employé me parla dans la langue balnibarbienne, qui est entendue en cette ville à cause du commerce, et surtout par les gens de mer et les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, et lui fis une histoire aussi vraisemblable et aussi suivie qu'il me fut possible; mais je crus qu'il était nécessaire de déguiser mon pays, et de me dire Hollandais, ayant dessein d'aller au Japon, où je savais

que les Hollandais seuls étaient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant fait naufrage sur la côte des Balnibarbes, et ayant échoué sur un rocher, j'avais été dans l'île volante de Laputa, dont j'avais souvent ouï parler, et que maintenant je songeais à me rendre au Japon, afin de pouvoir retourner de là dans mon pays. Le commis me dit qu'il était obligé de m'arrèter jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour, où il allait écrire immédiatement, et d'où il espérait recevoir réponse dans quinze jours. On me donna un logement convenable, et on mit une sentinelle à ma porte. J'avais un



grand jardin pour me promener, et je fus traité avec

assez d'humanité, ma dépense étant à la charge du roi. Plusieurs personnes me rendirent visite, excitées par la curiosité de voir un homme qui venait d'un pays très-éloigné dont ils n'avaient jamais entendu parler.

J'engageai un jeune homme de notre vaisseau pour me servir d'interprète. Il était natif de Luggnagg; mais, ayant passé plusieurs années à Maldonada, il savait parfaitement les deux langues. Avec son secours, je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisaient l'honneur de me venir voir, c'est-à-dire d'entendre leurs questions et de leur faire entendre mes réponses.

Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendait; elle portait un ordre de me faire conduire avec ma suite par un détachement de dix chevaux à Traldragdubh ou Trildrogdrib; car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manières. Toute ma suite se composait de ce pauvre garçon qui me servait d'interprète, et que j'avais pris à mon service. On fit partir un courrier qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée prochaine, et pour demander à Sa Majesté le jour et l'heure où je pourrais avoir l'honneur et le plaisir de *lécher la poussière devant les marches de son trône*. Tel est le style de cette cour, et je trouvai que ce n'était pas une simple forme de discours; car lorsque je fus présenté deux jours après mon arrivée, on me fit coucher et ramper sur le ventre, et balayer le plancher avec ma langue à mesure que j'avançais vers le trône du roi; mais parce que j'étais étranger, on avait eu l'honnêteté de nettoyer le plancher de manière que la



poussière ne pût m'incommoder. C'était une grâce particulière qui ne s'accordait pas même aux personnes du premier rang lorsqu'elles avaient l'honneur d'être reçues à l'audience de Sa Majesté ; quelquefois même on laissait exprès le plancher très-sale et très-couvert de poussière lorsque ceux qui venaient à l'audience avaient des ennemis à la cour. Je vis une fois un seigneur avoir la bouche tellement remplie de poussière, qu'en arrivant près du trône il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remède; car il est défendu, sous des peines très-

graves, de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi.

Il y a même en cette cour un autre usage que je ne puis approuver. Lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une manière qui ne le déshonore point, il fait jeter sur le plancher une certaine poudre brune empoisonnée, qui ne manque point de le dépêcher au bout de vingt-quatre heures; mais, pour rendre justice à la grande bonté de ce prince, et au soin qu'il a de ménager la vie de ses sujets, étant sous ce rapport un modèle à présenter aux souverains de l'Europe, il faut dire qu'après de semblables exécutions il a coutume d'ordonner très-expressément de bien balayer le plancher; en sorte que



si ses domestiques l'oubliaient, ils courraient risque de tomber dans sa disgrâce. Je le vis un jour condamner

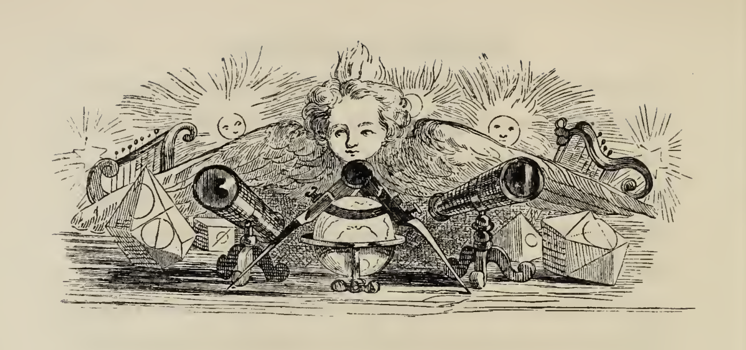
un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit ; ce qui avait été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avait été empoisonné, bien que le roi n'eût aucun dessein en ce moment contre sa vie. Cependant ce bon prince fut assez miséricordieux pour pardonner au petit page, qui promit de ne plus commettre la même faute, à moins d'en avoir reçu l'ordre précis, et pour lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorsque je fus à quatre pas du trône de Sa Majesté, je me levai sur mes genoux ; et, après avoir frappé sept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles suivantes, que la veille on m'avait fait apprendre par cœur : *Ickpling glofftrobb squutserumm blhiop mlashnalt, zwin tnodbalkkuff hslhiophad gurdlubh asht!* Tel est le compliment que doivent prononcer, suivant les lois de ce royaume, tous ceux qui sont admis à l'audience royale, et qu'on peut traduire ainsi : *Puisse Votre céleste Majesté survivre au soleil pendant onze lunes et demie!* Le roi me fit une réponse que je ne compris point, et à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avait apprise : *Flust drin yalerick dwuldom prastrod mirpush*, c'est-à-dire, *Ma langue est dans la bouche de mon ami*. Par cette phrase je donnais à entendre que je désirais me servir de mon interprète : alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé; et, avec son secours, je répondis à toutes les questions que Sa Majesté me fit pendant une demi-heure. Je parlais balnibarbien, et mon interprète rendait mes paroles en luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaisir à mon entretien, et ordonna à son *bilffmarklub* ou chambellan de faire préparer un logement dans son palais pour moi et mon interprète, et de me donner une somme par jour pour ma table, avec une bourse pleine d'or pour mes menus plaisirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à Sa Majesté, qui me combla de ses bontés, et me fit des offres très-gracieuses pour m'engager à m'établir dans ses états; mais je crus et plus sage et plus juste de retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma femme et de ma famille.





CHAPITRE X.

Éloge des Luggnaggiens. —
Description des *Struldbruggs* ou immortels. —
Conversation entre l'auteur et quelques personnages de marque
sur ce sujet.



LES Luggnaggiens sont un peuple très-poli et très-brave; et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui caractérise toutes les nations de l'Orient, ils sont

néanmoins honnètes et civils à l'égard des étrangers, et surtout de ceux qui ont été bien reçus à la cour. Je fis connaissance et je me liai avec des personnes du grand monde; et, par le moyen de mon interprète, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instructifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avais vu quelques-uns de leurs *struldbruggs* ou immortels. Je lui répondis que non, et que j'étais fort curieux de savoir comment on avait pu donner ce nom à des humains; il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissait dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde placée directement sur le sourcil gauche, et



que l'on reconnaissait à cette marque qu'il ne devait jamais mourir. Cette tache était, suivant sa description, d'abord de la largeur d'une petite pièce d'argent (que nous appelons en Angleterre un *three pence*), et qu'ensuite elle croissait et changeait de couleur; qu'à l'âge de douze ans elle était verte, à vingt ans bleue; à quarante ans elle devenait tout-à-fait noire, et aussi grande qu'un shilling, ensuite elle ne changeait plus : il ajouta qu'il naissait si peu de ces enfants marqués au front, que l'on comptait à peine onze cents immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume; qu'il y en avait environ cinquante dans la capitale, parmi lesquels se trouvait une petite fille de trois ans. Ces naissances n'étaient point particulières à certaines familles, c'était un pur effet du hasard, et les enfants mêmes des struldbruggs naissaient mortels comme les enfants des autres hommes.

J'avoue que ce récit me causa un délice inexprimable; et la personne qui me le faisait, entendant la langue des Balnibarbes, que je parlais fort bien, je lui témoignai mon admiration et ma joie en des termes peut-être un peu trop exagérés. Je m'écriai dans une espèce de ravissement : « Heureuse nation, dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore et vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendants! Heureux au-delà de toute comparaison ces excellents struldbruggs, exempts

par leur nature de la grande calamité humaine, et dont l'esprit est dégagé du poids décourageant produit par la crainte continuelle de la mort! »



Je témoignai ensuite que j'étais surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour. S'il y en avait, la marque glorieuse empreinte sur leur front aurait sans doute attiré mes regards. « Comment, ajoutai-je, le roi, qui est un prince si judicieux, ne les emploie-t-il point dans le ministère ou dans ses conseils? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards vénérables s'accorderait mal avec les mœurs libres et corrompues des courtisans. Quoi qu'il en soit, je suis résolu d'en parler à Sa Majesté à la première occasion qui s'offrira; et, soit qu'il défère à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établissement qu'il a eu la bonté de m'offrir dans ses états, afin de

pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent souffrir la mienne. »

Celui à qui j'adressais la parole (parce que, comme je l'ai déjà dit, il parlait la langue de Balnibarbi) me regardant alors avec un sourire qui marquait que mon ignorance lui faisait pitié, me répondit qu'il était ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission d'expliquer à la compagnie ce que je venais de lui dire : il le fit; et pendant quelque temps ils s'entretinrent ensemble dans leur langage, que je n'entendais point; je ne pus même lire dans leurs gestes ni dans leurs yeux l'impression que mon discours avait faite sur leur esprit. Enfin, la même personne qui m'avait parlé jusque-là me dit poliment que ses amis étaient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages de l'immortalité; mais qu'ils souhaitaient savoir quel système de vie je me ferais, et quelles seraient mes occupations et mes vues si la nature m'avait fait naître struldbrugg.

Je répondis qu'il était facile d'être éloquent sur un sujet aussi riche, aussi entraînant, surtout pour un esprit comme le mien, qui me portait à imaginer ce que j'aurais fait si j'eusse été roi, général d'armée ou ministre d'état; que, par rapport à l'immortalité, j'avais aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrais si je devais vivre éternellement; et que, puisqu'on le voulait, j'allais sur cela donner l'essor à mon imagination.

Je dis donc que si j'avais eu l'avantage de naître

struldbrugg, aussitôt que j'aurais pu connaître mon bonheur et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurais d'abord mis tout en œuvre pour devenir riche; et qu'à force d'économie et de bonne conduite, j'aurais pu espérer de me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans; qu'en second lieu, je me serais appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premières années, que j'aurais pu me flatter de devenir



un jour le plus savant homme de l'univers, que j'aurais remarqué avec soin tous les grands évènements; que j'aurais observé avec attention tous les princes et tous les ministres d'état qui se succèdent les uns aux autres, et aurais eu le plaisir de comparer tous leurs caractères, et de faire sur ce sujet mes réflexions; que

j'aurais tracé un mémorial fidèle et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même; que par cette étude et ces observations je serais devenu à la fin un magasin vivant de connaissance et de sagesse, et très-certainement l'oracle de la nation.

Passé soixante ans, je ne songerais pas à me marier, je vivrais honorablement, mais avec économie. Je m'occuperais à former l'esprit de quelques jeunes gens en leur faisant part de mes lumières et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidents, seraient mes illustres confrères les struldbruggs, dont je choisirais une douzaine parmi ceux de tous les siècles jusqu'au mien inclusivement. Si quelques-uns d'eux manquaient de fortune, je leur offrirais un logement chez moi, et j'en aurais toujours plusieurs à ma table, auxquels je mêlerais quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerais à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort : ce pourrait même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir et renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement entre nous autres struldbruggs toutes les observations que nous aurions faites dans le cours des siècles; nos remarques et nos souvenirs nous donneraient le moyen de suivre les progrès de la corruption du genre humain, et nous pourrions la combattre pied à pied par

nos enseignements et nos conseils, ce qui, joint à l'influence prolongée de notre exemple, empêcherait notre espèce de dégénérer comme elle le fait de jour en jour, et comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Et j'ajouterais à tout cela le plaisir de voir les décadences et les révolutions des empires, les changements dans les classes supérieures et parmi le peuple, les villes superbes ensevelies sous leurs ruines, les villages obscurs devenus le séjour des rois, les fleuves célèbres changés en petits ruisseaux, l'Océan abandonnant une



côte pour aller baigner d'autres rivages, de nouvelles contrées découvertes, la barbarie et l'ignorance répandues sur les nations les plus polies, et les nations les plus barbares éclairées et civilisées à leur tour. Je pourrais voir découvrir la longitude, le mouvement perpétuel, la médecine universelle, et ces divers problèmes parfaitement résolus.

Quelles merveilleuses découvertes ne pourrions-nous pas faire en astronomie, ayant l'avantage de survivre aux époques des évènements que nous aurions prédits, et de voir confirmer la vérité de nos prédictions! Nous pourrions observer la marche et le retour des comètes, et tous les changements dans les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles.

Je m'étendis sur beaucoup d'autres sujets qui m'étaient fournis par le désir naturel d'une vie sans fin et d'une félicité sublunaire.

Lorsque j'eus fini mon discours, et que sa substance eut été interprétée, les Luggnaggiens raisonnèrent ensemble pendant quelques moments, non sans rire un peu à mes dépens. A la fin, cette même personne, qui avait résumé mon discours, fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me dessiller les yeux et de me découvrir mes erreurs, qu'ils trouvaient excusables, d'abord parce qu'elles sont inhérentes à notre faible nature, ensuite parce que cette race de struldbruggs, étant particulière à leur pays, devait être mal jugée par un étranger. On ne trouvait cette espèce d'hommes ni chez les Balnibarbes ni chez les Japonais. Il avait eu, me dit-il, l'honneur de représenter son souverain dans

ces royaumes, et le récit qu'il y avait fait de ce phénomène singulier avait été écouté presque avec incrédulité. Il ajouta que mon étonnement, lorsqu'il me parla pour la première fois de ces sortes de gens, montrait que c'était pour moi une chose entièrement nouvelle et qui me semblait peu croyable. Il avait eu l'occasion, pendant son séjour à Balnibarbi et au Japon, de remarquer que le désir de vivre long-temps était général parmi les hommes, et que celui dont l'un des pieds est



déjà dans la tombe affermit l'autre sur la terre aussi fortement qu'il le peut. Mais dans l'île de Luggnagg on

pensait bien autrement, et l'exemple familier et la vue continuelle des struldbruggs avaient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie.

« Le système de conduite, continua-t-il, que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, et que vous nous avez tracé tout à l'heure, est ridicule et tout-à-fait contraire à la raison, parce qu'il implique une jeunesse perpétuelle, une vigueur et une santé inaltérables; mais il ne s'agissait pas de savoir si vous vous estimeriez heureux de conserver éternellement la fraîcheur de la jeunesse accompagnée de la santé, nous vous demandions comment vous passeriez une vie immortelle, sujette à tous les inconvénients de la vieillesse; car si l'on n'avoue pas toujours le désir d'être immortel, même en de dures conditions, j'ai constamment observé, dans les deux royaumes dont je viens de parler, que chacun souhaitait de reculer encore le moment de la mort, même quand il arriverait très-tardivement, et que personne ne mourrait de son plein gré, à moins d'y être forcé par des tortures ou des douleurs excessives. Il en appela à l'expérience que j'avais acquise dans mon pays et dans ceux où j'avais voyagé, pour confirmer la vérité de cette remarque.

Après ce préambule il me fit le portrait des struldbruggs, et me dit qu'ils ressemblaient aux mortels, et vivaient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge ils tombaient peu à peu dans une mélancolie noire qui augmentait toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans; qu'alors ils

n'étaient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et à toutes les faiblesses des vieillards de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur misérable caducité les tourmentait à tel point que rien ne pouvait les consoler; qu'ils n'étaient pas seulement entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais qu'ils étaient de plus incapables d'amitié, morts aux plus tendres affections naturelles, qu'ils ne conservaient jamais au-delà de la seconde génération. L'envie et les désirs impuissants les dévoraient sans cesse; et les principaux objets de ces sentiments étaient les vices des jeunes mortels et la mort des vieillards. Ils s'affligeaient, en voyant les premiers, d'être privés de toute possibilité de jouissances; et quand ils assistaient à des funérailles, ils maudissaient leur sort, et se plaignaient amèrement de la nature, qui leur avait refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse, et d'entrer dans un repos éternel. Ils perdaient le souvenir de toutes choses, et se rappelaient tout au plus ce qu'ils avaient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur âge moyen ; encore était-ce très-imparfaitement. A l'égard de la vérité ou des particularités d'un fait, il est toujours plus sûr de s'en rapporter à la tradition commune qu'à leur mémoire. Les moins misérables étaient ceux qui radotaient, qui avaient tout-à-fait perdu la mémoire, parce qu'ils excitaient la commisération en même temps qu'ils étaient exempts des mauvaises qualités qui abondaient chez les autres immortels.

« Lorsqu'un struldbrugg, ajouta-t-il, s'est marié à

une struldbrugge, le mariage, selon les lois de l'État, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste, en effet, que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrâce, obligés de vivre avec une femme éternelle. Aussitôt qu'ils atteignent cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement. Leurs héritiers s'emparent de leurs biens; et ils sont réduits à une simple pension alimentaire. Les pauvres sont entretenus aux dépens du public. Passé cette période, ils sont incapables d'occuper aucun emploi de confiance, d'exercer aucun métier lucratif; ils ne peuvent acheter, ni vendre, ni passer des baux, et leur témoignage n'est point reçu en justice.

« Parvenus à quatre-vingt-dix ans, leurs dents et leurs cheveux tombent; ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir. Les maladies et infirmités auxquelles ils étaient sujets continuent sans augmenter ni diminuer. En parlant ils oublient le nom des choses les plus communes et ceux de leurs amis les plus intimes. Il leur est pour cette raison impossible de s'amuser à lire, puisque leur mémoire ne leur permet pas de retenir les premiers mots d'une phrase jusqu'à ce qu'ils arrivent aux derniers; et cette infirmité les prive de la seule distraction qu'ils pourraient avoir. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les struldbruggs nés dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre

siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie. »

Telle fut la description que l'on me fit des immortels de ce pays, et je crois l'avoir fidèlement rendue. On m'en montra dans la suite cinq ou six de différents



siècles, dont les plus jeunes n'avaient pas plus de deux cents ans; mais on eut beau leur dire que j'étais un grand voyageur, ils ne semblèrent pas tentés de me faire la moindre question; ils me demandèrent seule-

ment un *slumskudask* ou souvenir. C'est une manière modeste de demander l'aumône et d'éluder la loi qui leur défend de mendier, l'état pourvoyant à leurs besoins, quoique, à vrai dire, fort mesquinement.

Ils sont généralement haïs et méprisés, et la naissance de l'un d'eux est regardée comme un mauvais présage et consignée avec soin, en sorte que l'on peut savoir leur âge en consultant les registres publics, lesquels toutefois ne remontent pas à plus de mille ans, ou du moins ont été détruits avant cette époque, soit par l'effet du temps, soit par des révolutions politiques. Mais, pour reconnaître combien de temps ils ont vécu, on leur demande de quels souverains ou de quels personnages célèbres ils peuvent se ressouvenir, et l'on est sûr que le dernier dont ils ont conservé la mémoire a dû fleurir avant la quatre-vingtième année de l'immortel.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout-à-fait l'envie de devenir immortel. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étais abandonné sur le système d'une vie éternelle en ce bas monde, et je pensai que le tyran le plus cruel ne pourrait inventer une mort qui ne fût préférable à une telle vie.



Leur vue était révoltante. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes. Tous joignaient aux difformités ordinaires à l'extrême vieillesse un certain air de spectre plus marqué suivant le nombre de leurs



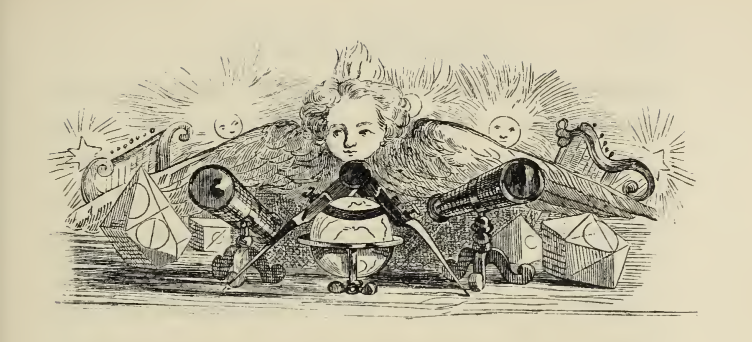
années, et dont l'effet ne peut se décrire. Parmi cinq ou six de ces personnes je distinguai sans peine les plus âgées, bien qu'il n'y eût guère plus d'un siècle de distance de l'une à l'autre.

Le roi, ayant appris ce qui s'était passé dans l'entre-

tien que j'avais eu avec ceux dont j'ai parlé, railla très-agréablement à ce sujet, et m'invita ensuite à envoyer dans mon pays un ou deux struldbruggs, afin de guérir mes compatriotes de la crainte de la mort. Cela ne pouvait avoir lieu, une loi fondamentale défendant de faire sortir les immortels du royaume de Luggnagg; autrement j'aurais volontiers encouru la peine et les frais de leur déplacement.

Les lois de ce pays, relatives aux struldbruggs, me semblèrent parfaitement raisonnables et tout-à-fait nécessaires en pareil cas. Si l'on n'avait pas pris ces précautions, l'avarice augmentant toujours avec l'âge, ces immortels auraient fini par accaparer les propriétés de toute la nation, et se seraient emparés de toute la puissance civile, laquelle, se trouvant en des mains inhabiles, aurait amené la ruine de l'état.





CHAPITRE XI.

L'auteur part de l'île de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandais : il arrive à Amsterdam, et de là passe en Angleterre.



Je m'imagine que tout ce que je viens de raconter des struldbruggs n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point là, je crois, des choses communes; au moins je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans aucun livre de voyage. En tout cas, si ce sont des redites et des choses déjà connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien

raconter les mêmes choses lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très-grand commerce entre le royaume de Luggnagg et l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs japonais n'ont pas oublié dans leurs livres de faire mention de ces struldbruggs. Mais le séjour que j'ai fait au Japon ayant été très-court, et comme je n'ai d'ailleurs aucune teinture de la langue japonaise, je n'ai pu savoir si cette matière a été traitée dans leurs livres. Mais j'espère que les Hollandais, informés de ce fait, seront assez curieux et assez persévérants dans leurs recherches pour suppléer à ce que je n'ai pu faire à cet égard.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de prendre une charge à sa cour, et me voyant déterminé à retourner dans mon pays, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, et me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation, écrite de sa propre main, pour Sa Majesté l'empereur du Japon. En même temps il me fit présent de quatre cent quarante-quatre pièces d'or (cette nation affectionne spécialement les nombres pairs), et d'un gros diamant rouge que je vendis en Angleterre onze cents guinées.

Le 6 mai 1709, je pris congé en cérémonie de Sa Majesté, et dis adieu à tous les amis que j'avais à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port du Glanguenstala, situé au sud-ouest de l'île. Au bout de six jours, je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon : je montai sur

ce vaisseau, et notre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes à un petit port nommé Xamoschi, au sud-ouest du Japon.

La ville est située à l'extrémité occidentale de l'île, sur un détroit qui conduit du côté du nord dans un bras de mer, au nord-ouest duquel on trouve Yedo, capitale de l'empire. En débarquant, je fis voir aux officiers de la douane la lettre dont j'avais l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour Sa Majesté japonaise : ils reconnurent tout d'un coup le sceau de Sa Majesté luggnaggienne, dont l'empreinte représentait un roi relevant de terre un pauvre mendiant boiteux.

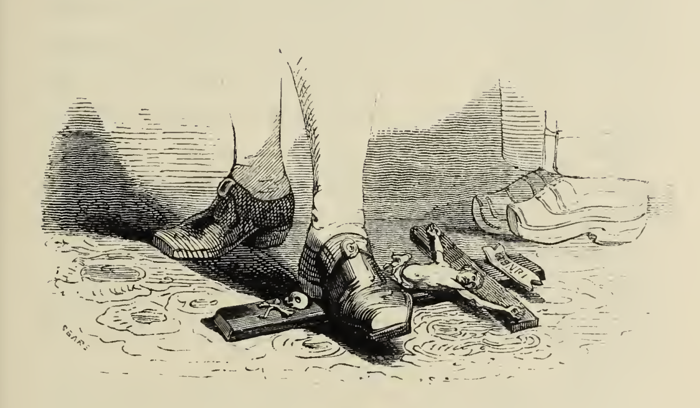


Les magistrats de la ville, ayant eu connaissance de cette lettre, me traitèrent en ministre, et me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, et se chargèrent des dépenses de mon voyage. Là, j'eus audience de Sa Majesté Impériale, et l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ouvrit publiquement avec de grandes cérémonies, et que l'empereur se fit aussitôt expliquer par son interprète. Alors Sa Majesté me fit dire par ce même interprète que j'eusse à lui demander quelque grâce, et qu'en considération de son très-cher frère le roi de Luggnagg, il me l'accorderait aussitôt.

Cet interprète, qui était ordinairement employé dans les affaires du commerce avec les Hollandais, connut aisément à mon air que j'étais Européen, et, pour cette raison, me rendit en langue hollandaise les paroles de Sa Majesté.

Je répondis que j'étais un marchand de Hollande qui avait fait naufrage dans une mer éloignée; que depuis j'avais fait beaucoup de chemin par terre et par mer pour me rendre à Luggnagg, et de là dans l'empire du Japon, où je savais que mes compatriotes les Hollandais faisaient commerce, ce qui me pourrait procurer l'occasion de retourner en Europe; que je suppliais donc Sa Majesté de me faire conduire en sûreté à Nangasak. Je pris en même temps la liberté de lui demander encore une autre grâce : ce fut qu'en considération du roi de Luggnagg, qui me faisait l'honneur de me protéger, on voulût bien me dispenser de la cérémonie qu'on faisait pratiquer à ceux de mon pays, et ne point me contraindre à *fouler aux pieds le*

crucifix, n'étant venu au Japon que pour passer en Europe, et non pour y trafiquer.



Lorsque l'interprète eut exposé à Sa Majesté japonaise cette dernière grâce que je demandais, elle parut surprise de ma proposition, et répondit que j'étais le premier homme de mon pays à qui un pareil scrupule fût venu à l'esprit ; ce qui le faisait un peu douter que je fusse véritablement Hollandais, comme je l'avais assuré, et le faisait plutôt soupçonner que j'étais chrétien. Cependant l'empereur, ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien, par bonté, compatir à ma faiblesse et à ma singularité, pourvu que je gardasse des mesures pour sauver les apparences : il me dit qu'il donnerait ordre

aux officiers préposés pour faire observer cet usage, de me laisser passer, et de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il était de mon intérêt de tenir la chose secrète, parce qu'infailliblement les Hollandais mes compatriotes me poignarderaient dans le voyage, s'ils venaient à savoir la dispense que j'avais obtenue, et le scrupule injurieux que j'avais eu de les imiter.

Je rendis de très-humbles actions de grâces à Sa Majesté de cette faveur singulière, et quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à Nangasak, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une instruction secrète sur l'affaire du crucifix.

Le neuvième jour de juin 1709, après un voyage long et pénible, j'arrivai à Nangasak, où je rencontrai une compagnie de Hollandais qui étaient partis d'Amsterdam sur *l'Amboine*, vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux, et qui étaient prêts à s'embarquer pour leur retour. J'avais passé un temps considérable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, et je parlais fort bien la langue de ce pays. Les gens du navire reconnurent bientôt d'où je venais, et ils me firent des questions sur mes voyages et mes aventures. Je leur fis une histoire aussi brève et aussi probable que je le pus; mais je leur cachai la plus grande partie des choses qui m'étaient arrivées. Je connaissais plusieurs personnes en Hollande, et je pus inventer des noms pour mes parents, que je prétendis être des gens obscurs de la province de Gueldre.

J'étais disposé à donner au capitaine du vaisseau, un certain Théodore Vangrult, tout ce qu'il lui aurait plu de me demander pour mon passage; mais ayant su que j'étais chirurgien, il se contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerais ma profession dans le vaisseau.

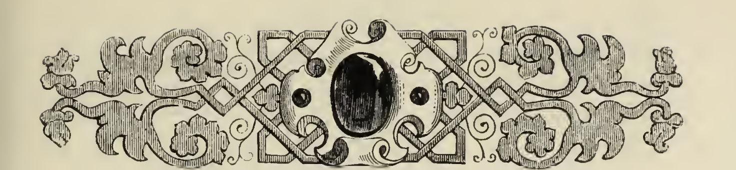
Avant de nous embarquer, quelques-uns de la troupe m'avaient souvent demandé si j'avais pratiqué la cérémonie, et j'avais toujours répondu en général que j'avais fait tout ce qui était nécessaire. Cependant un malicieux coquin de l'équipage s'avisa de me montrer à l'officier japonais, et de dire : Il n'a point foulé aux pieds le crucifix. Mais l'officier, qui avait un ordre secret de ne point exiger de moi cette formalité, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea sur ses épaules; en sorte que personne ne fut d'humeur après cela de me faire des questions sur la cérémonie.

Il ne se passa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable, et mouillâmes au cap de Bonne-Espérance pour y faire de l'eau. Le 10 avril 1710, nous débarquâmes à Amsterdam, ayant perdu seulement trois hommes dans la traversée par des maladies, et un quatrième qui tomba du grand mât près des côtes de Guinée. D'Amsterdam je fis bientôt voile pour l'Angleterre, sur un petit bâtiment appartenant à la ville.

Le 16 avril, nous arrivâmes aux Dunes. Je débarquai le lendemain, et je revis encore une fois ma patrie après cinq ans et demi d'absence. Je me rendis direc-

tement à Redriff, où j'arrivai le même jour à deux heures après midi, et où je trouvai ma femme et mes enfants en bonne santé.





APPENDICE.



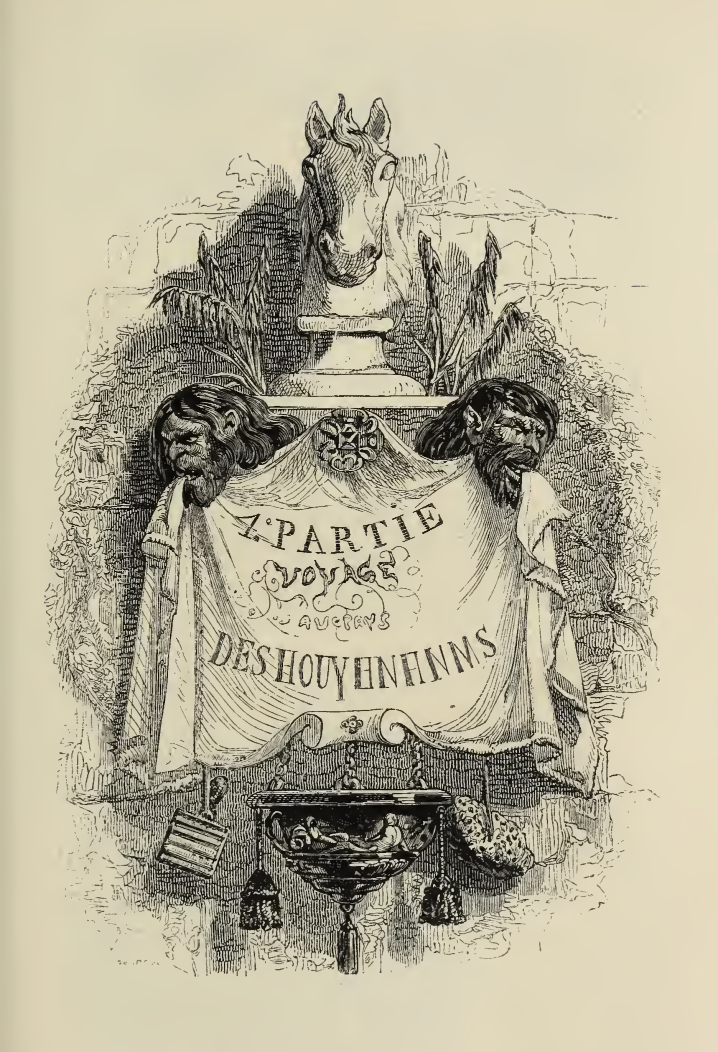
Dans le nombre des merveilleuses inventions dues aux académiciens de Lagado, Gulliver parle d'un « très-ingénieux « architecte qui avait trouvé une nouvelle manière de bâtir les « maisons en commençant par le faîte et en finissant par les « fondations. » (Chapitre V, page 55.)

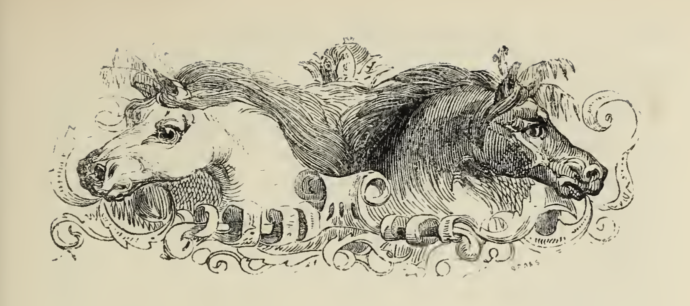
Gulliver s'étant borné à indiquer, sans le décrire, ce moyen très-ingénieux en effet, nous ne pouvions en donner la représentation fidèle, comme nous l'avons fait pour les autres travaux de l'illustre académie. Force nous est donc de recourir.

pour la découverte de ce procédé, aux hypothèses les plus vraisemblables, et de supposer que les ballons étaient en usage dans l'empire de Balnibarbi.

(*Note des Éditeurs.*)




4.e PARTIE
VOYAGE
AU PAYS
DES HOUYHNHNMS



CHAPITRE I.

L'auteur entreprend un voyage en qualité de capitaine de vaisseau. — Son équipage se révolte, l'enferme, l'enchaîne, puis le met à terre sur un rivage inconnu. — Il parcourt le pays. — Description d'une singulière espèce d'animal nommé le Yahou. — Il rencontre deux Houyhnhnms.



E passai cinq mois avec ma femme et mes enfants, et je puis dire qu'alors j'aurais été heureux, si j'avais su apprécier la douce vie

que je pouvais mener chez moi. Je laissai ma pauvre femme enceinte, et j'acceptai l'offre que l'on me fit de commander *l'Aventure*, bon navire marchand de trois cent cinquante tonneaux. J'entendais parfaitement la navigation, et d'ailleurs j'étais las de l'emploi de chirurgien de vaisseau, que je pouvais cependant exercer dans l'occasion; et je pris avec moi un jeune homme très-habile dans cette profession, nommé Robert Purefoy. Nous fîmes voile de Portsmouth, le 7 septembre 1710, et le 14 nous rencontrâmes à Ténériffe le capitaine Pocock de Bristol, qui se rendait dans la baie de Campêche pour couper du bois. Le 16, nous fûmes séparés par une tempête, et j'ai entendu dire depuis mon retour que son bâtiment avait sombré, et que tous les hommes avaient péri, à l'exception d'un mousse. Ce capitaine était un galant homme et un bon marin, mais un peu trop entêté lorsqu'il avait adopté une opinion, et ce défaut causa sa perte, comme il a causé celle de beaucoup d'autres. S'il avait suivi mes conseils, il aurait pu, ainsi que moi et dans le même temps, se trouver sain et sauf dans son pays et au milieu des siens.

Les maladies m'enlevèrent pendant la route une partie de mon équipage, en sorte que je fus obligé de faire une recrue aux Barbades et aux îles de Leeward, où mes armateurs m'avaient donné ordre de mouiller; mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recrue, dont la plus grande partie était composée d'anciens boucaniers. J'avais cinquante hommes à bord, et j'avais ordre de commercer avec les sauvages

de la mer du Sud, et de faire toutes les découvertes que je pourrais. Ces coquins débauchèrent le reste de mon équipage, et tous ensemble complotèrent de se saisir de ma personne et de mon vaisseau. Un matin donc ils entrèrent dans ma chambre, fondirent sur moi, me lièrent, et me menacèrent de me jeter dans la mer si j'osais faire la moindre résistance. Je leur dis que j'étais leur prisonnier, et que je me soumettais à mon sort. Ils m'obligèrent d'en faire serment, et puis me délièrent, se contentant de m'enchaîner un pied au bois de mon lit, et de poster à la porte de ma chambre



une sentinelle qui avait ordre de me casser la tête si j'eusse fait quelque tentative pour me mettre en liberté. Ils m'envoyèrent de la nourriture et du vin, et prirent la conduite du bâtiment. Leur projet était d'exercer la piraterie avec mon vaisseau, et de piller les Espagnols; mais pour cela ils n'étaient pas assez nombreux : ils résolurent donc de vendre d'abord la cargaison du vaisseau, et d'aller à Madagascar pour augmenter leur troupe, plusieurs d'entre eux étant morts depuis ma captivité. Ils naviguèrent pendant plusieurs semaines, et firent le commerce avec les Indiens; mais je ne puis dire quelle direction ils suivirent, car j'étais étroitement renfermé dans ma cabine, et je m'attendais à tous moments à être assassiné, comme ils m'en avaient souvent menacé.

Le 9 mai 1711, un certain Jacques Welch descendit à ma cabine, et me dit qu'il avait reçu ordre du capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, lui faire des remontrances, obtenir de lui des explications : il me refusa même de me dire le nom de leur nouveau capitaine. On me fit descendre dans la chaloupe, après m'avoir permis de mettre mes meilleurs habits, qui étaient neufs et bons, et de prendre un petit paquet de linge; mais point d'armes, excepté mon sabre; et ils eurent la politesse de ne point visiter mes poches où il y avait quelque argent et divers petits objets usuels. Après avoir fait environ une lieue dans la chaloupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnaient quel pays c'était. Ils jurèrent tous qu'ils ne le savaient pas plus que moi, et que

le capitaine (comme il leur plaisait de l'appeler) avait résolu, dès que ma cargaison avait été vendue, de se débarrasser de moi aussitôt qu'il verrait terre. Ils s'éloignèrent à l'instant, me conseillèrent de ne pas me laisser surprendre par la marée, et de me hâter de quitter le rivage, et me dirent adieu.

Dans cette position désolante, je m'avançai et me trouvai bientôt hors des sables. Je m'assis sur un tertre pour me reposer et délibérer sur le parti que j'avais à prendre. Quand je me sentis un peu rafraîchi, j'avançai dans les terres, résolu de me livrer au premier sauvage que je rencontrerais, et de racheter ma vie, si je pouvais, par quelques petites bagues, par quelques bracelets, et autres bagatelles dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, et dont j'avais une certaine quantité dans mes poches.

De longues rangées d'arbres, irrégulièrement plantés, et tels que la nature les avait fait croître, divisaient la contrée. Il y avait de vastes pâturages, et des champs d'avoine. Je marchais avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de flèche par derrière ou de côté. Je me trouvai bientôt sur un chemin battu, où je remarquai plusieurs pas d'hommes, quelques-uns de vaches, et un bien plus grand nombre de pas de chevaux; enfin j'aperçus quelques animaux dans un champ, et un ou deux de la même espèce perchés sur un arbre. Leur figure me parut singulière, difforme, et me causa une certaine crainte; en sorte que je me cachai derrière un fourré, afin de les observer plus à mon aise. Quelques-uns s'étant un peu

approchés de la place où j'étais, je pus les examiner à loisir.



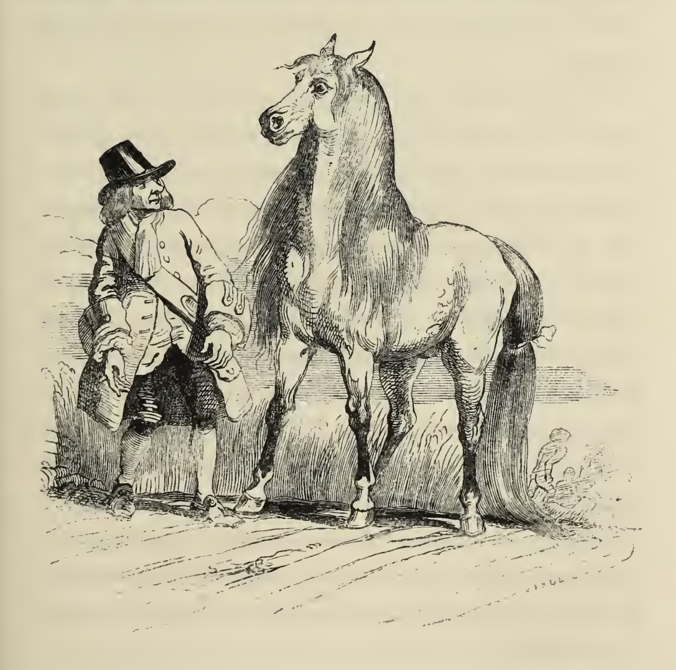
De longs cheveux leur tombaient sur le visage et sur le cou ; ces cheveux étaient chez les uns frisés, et plats chez les autres ; leur poitrine, leur dos et leurs pattes de devant, étaient couverts d'un poil épais : ils avaient de la barbe au menton comme des boucs ; mais le reste de leur corps était sans poil, et laiss ait voir une peau

d'un brun fauve, et une longue raie de poil descendait sur leur dos. Ils n'avaient point de queue, et point de poil sur le derrière, excepté autour de l'anus, apparemment pour garantir cette partie lorsqu'ils s'asseyaient ; car ils faisaient usage de cette posture, ou bien ils se couchaient ou se tenaient debout sur leurs pattes de derrière : ils sautaient, bondissaient et grimpaient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes très-longues et crochues aux pattes de devant et de derrière. Les femelles étaient un peu plus petites que les mâles ; elles avaient de fort longs cheveux lisses, le visage sans poil, et seulement un peu de duvet en plusieurs endroits de leur corps. Leurs mamelles pendaient entre leurs deux pattes de devant, et quelquefois touchaient la terre lorsqu'elles marchaient. Le poil des uns et des autres était de diverses couleurs, brun, rouge, noir et blond. En somme, ces animaux me semblèrent les plus laids et les plus dégoûtants que j'eusse jamais vus, et aucune autre espèce ne m'avait fait éprouver une antipathie aussi prononcée. Je pensai donc que j'en avais assez de leur vue ; je me levai plein de dégoût et d'aversion pour eux, et je suivis le grand chemin, dans l'espérance qu'il me conduirait à quelque hutte d'Indien. Je n'étais pas allé loin, quand je me trouvai face à face d'une de ces créatures : le monstre, à mon aspect, s'arrêta, décomposa ses traits par une infinité de grimaces, et parut me regarder avec étonnement comme une espèce d'animal qui lui était inconnue ; ensuite il s'approcha et leva sur moi sa patte de devant, soit par curiosité, soit par malice.



Je tirai mon sabre et le frappai du plat, ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvaient appartenir. La bête, se sentant frappée, se mit à fuir et à crier si haut, qu'elle attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, lesquels accoururent vers moi en hurlant et en me faisant des grimaces horribles. Je courus m'appuyer contre un arbre, et je les écartai avec mon sabre. Plusieurs de ces maudites bêtes sautèrent aux branches de l'arbre, et commencèrent à me couvrir de leurs ordures; cependant je m'en garantis assez bien en me tenant très-serré contre l'arbre, mais je fus presque suffoqué par l'odeur de ce fumier qui tombait tout autour de moi.

Dans cet instant de détresse, je les vis tout à coup s'enfuir le plus vite qu'ils pouvaient; et je m'aventurai à quitter l'arbre, et poursuivis mon chemin, ne pouvant deviner quelle terreur soudaine leur avait ainsi fait prendre la fuite; mais, regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ : c'était la vue de ce cheval qui avait fait décamper si vite la troupe qui m'assiégeait. Le cheval, s'étant approché de moi, s'arrêta, recula, et ensuite me regarda fixement, paraissant un peu étonné : il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi. Je voulus avancer; mais il se mit vis-à-vis de moi sur le



chemin, me regardant d'un œil doux, et sans essayer la moindre violence. Nous nous regardâmes l'un l'autre pendant un peu de temps ; enfin j'eus la hardiesse de lui mettre la main sur le cou pour le flatter, sifflant et parlant à la façon des palefreniers lorsqu'ils veulent amadouer un cheval étranger ; mais cet animal sembla recevoir mes civilités avec dédain ; il secoua la tête, fronça les sourcils, et leva fièrement un de ses pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main. En même temps, il se mit à hennir trois ou quatre fois, mais avec des accents si variés, que je commençai à croire qu'il parlait un langage qui lui était propre, et qu'il y avait une espèce de sens attaché à ses divers hennissements.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval qui se présenta d'un air de grave politesse, ensuite tous deux se touchèrent doucement le sabot droit de devant, et se mirent à hennir tour à tour en cent façons différentes, qui semblaient former des sons articulés : ils firent ensuite quelques pas ensemble, comme s'ils eussent voulu conférer sur quelque chose ; ils allaient et venaient en marchant gravement côte à côte, semblables à des personnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes ; mais ils avaient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que je ne leur échappasse.

Surpris de voir des bêtes se comporter ainsi, je me dis à moi-même : Puisqu'en ce pays les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes soient les plus sages de la terre.

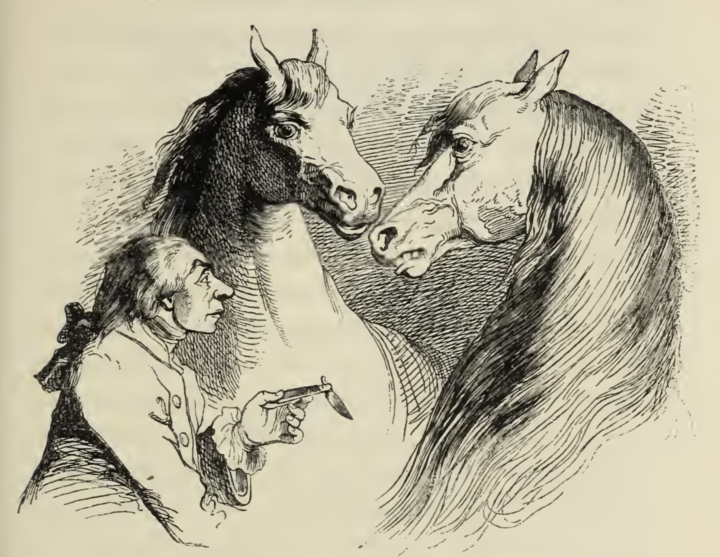
Cette réflexion me donna tant de courage, que je résolus d'avancer dans le pays jusqu'à ce que j'eusse découvert quelque village ou quelque maison, et que j'eusse rencontré quelque habitant, et de laisser là les deux chevaux discourir ensemble tant qu'il leur plairait; mais l'un des deux, qui était gris-pommelé, voyant que je m'en allais, se mit à hennir après moi d'une façon si expressive, que je crus entendre ce qu'il voulait : je me retournai et m'approchai de lui, dissimulant mon embarras et mon trouble autant qu'il m'était possible; car, dans le fond, je ne savais ce que tout cela deviendrait; et le lecteur peut aisément imaginer que ma situation n'était pas très-agréable.

Les deux chevaux me serrèrent de près, et se mirent à considérer très-attentivement mon visage et mes mains. Le gris-pommelé passa son pied de devant tout autour de mon chapeau, et le dérangea si fort, que je fus obligé de l'ôter pour le remettre en ordre. Cette action parut surprendre à l'excès le cheval et son compagnon, qui était un bai-brun : celui-ci toucha le pan de mon habit, et, voyant qu'il ne tenait pas à mon corps, ils se regardèrent avec de nouvelles marques de surprise. Il passa son pied sur ma main droite, de laquelle il parut admirer la douceur et la couleur; mais il la serra si fort entre son sabot et son paturon, que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force; ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers et mes bas leur donnaient de grandes inquiétudes; ils les flairèrent et les tâtèrent plusieurs fois, et firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux

d'un philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomène.

Enfin, la contenance et les manières de ces deux animaux me parurent si raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il fallait que ce fussent des enchanteurs qui s'étaient ainsi transformés en chevaux, pour accomplir quelque dessein, et qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avaient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avaient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits et de ses manières, qui pouvaient différer de ce qu'on voyait dans le pays. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes : « Messieurs, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendez toutes les langues : ainsi j'ai l'honneur de vous dire en la mienne que je suis un pauvre Anglais, échoué pour son malheur sur ces côtes, et qui vous prie l'un ou l'autre de vouloir souffrir que je monte sur vous, comme si vous étiez de véritables chevaux, pour chercher quelque village ou quelque maison où je puisse me retirer. En reconnaissance je vous offre ce petit couteau et ce bracelet. » Et je tirai en même temps ces objets de ma poche.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention; et, quand j'eus fini, ils se mirent à hennir tour à tour, tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissements étaient significatifs, et renfermaient des mots dont on pourrait peut-être former un alphabet plus facilement que des mots chinois.

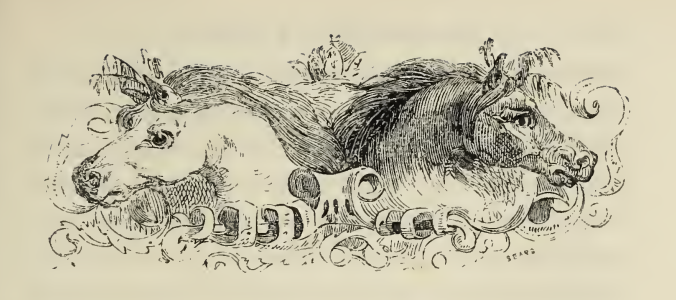


Je les entendis souvent répéter le mot *yahou*, dont je distinguai le son sans en distinguer le sens, quoique, tandis que les deux chevaux s'entretenaient, j'eusse cherché plusieurs fois à en trouver la signification; mais j'avais essayé de le prononcer, et, lorsqu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force, *yahou*, *yahou*, en imitant de mon mieux le hennissement d'un cheval. Cela parut les surprendre extrêmement; et alors le gris-pommelé, répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le fallait prononcer. Je répétai après lui le mieux qu'il me fut possible, et il me parut que, quoique je fusse très-éloigné de la perfection de l'accent et de la prononciation, j'avais pourtant fait quelques progrès. Le cheval bai tâcha de m'apprendre un autre mot

beaucoup plus difficile à prononcer, et qui, étant réduit à l'orthographe anglaise, peut ainsi s'écrire, *Houyhnhnm*. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot que dans celle du premier; mais, après quelques essais, cela alla mieux, et les deux chevaux semblèrent étonnés de mon intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu entretenus (sans doute à mon sujet), les deux amis prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie de se toucher mutuellement le sabot, que je leur avais vu exécuter en s'abordant; et le gris me fit signe de marcher devant lui. Je jugeai que je n'avais rien de mieux à faire que d'obéir à cette invitation jusqu'à ce que j'eusse trouvé un meilleur guide. Quand il m'arrivait de rallentir mon pas, il criait *hhuun, hhuun*. Je compris sa pensée, et lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étais bien las et ne pouvais aller plus loin, sur quoi il s'arrêta charitablement pour me laisser reposer.





CHAPITRE II.

L'auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm.
— Description de ce logis : comment il y est reçu. —
Quelle était la nourriture des Houyhnhnms.
— L'auteur ne sait d'abord comment il pourra se nourrir ;
il est enfin tiré de cette inquiétude — Il rend compte de sa manière
de vivre en ce pays.

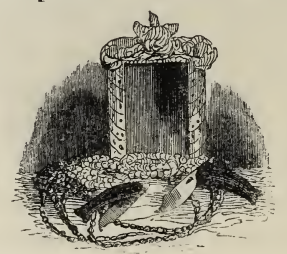




APRÈS avoir marché environ trois milles, nous arrivâmes à une grande maison basse construite en bois et couverte de paille. Je commençai à me sentir plus à mon aise, et je tirai de ma poche quelques-unes de ces

babioles que les voyageurs ont coutume d'offrir aux sauvages, espérant par ce moyen être favorablement accueilli des gens de cette maison. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle, dont le sol était de la terre bien unie, et dans laquelle s'étendaient tout le long de l'un des côtés un râtelier et une auge. J'y vis trois chevaux entiers avec deux cavales : ils ne mangeaient point; les uns étaient assis sur leurs jarrets, ce qui m'étonna beaucoup; et je fus encore plus surpris de voir les autres occupés de soins domestiques. Ils me paraissaient de véritables chevaux, et leurs manières me confirmèrent dans la pensée que le peuple qui avait pu civiliser des brutes à ce degré devait être le peuple le plus sage de la terre. Le cheval gris entra tout de suite après moi, et empêcha que je ne fusse maltraité par les autres. Il hennit plusieurs fois d'un ton de maître, et on lui répondit.

Je traversai avec lui deux autres salles de plain-pied; et, dans la dernière, mon conducteur me fit signe d'attendre, et passa dans une troisième pièce. Je préparai mes présents pour le maître et la maîtresse de la maison : c'étaient deux couteaux, trois bracelets de perles fausses, un petit miroir et un collier de verro-



teries. Le cheval hennit trois ou quatre fois, et je prêtai l'oreille pour entendre quelques réponses d'une voix humaine; mais celles que j'entendis étaient dans le même dialecte, seulement une ou deux furent prononcées par des voix un peu plus claires que celle de mon guide. Je m'imaginai alors qu'il fallait que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisait ainsi attendre en cérémonie dans l'antichambre; mais en même temps je ne pouvais concevoir qu'un homme de qualité fût servi par des chevaux.

Je craignis alors que mes malheurs ne m'eussent fait entièrement perdre l'esprit. Je regardai attentivement autour de moi, et me mis à considérer la chambre où j'étais, qui était à peu près meublée comme la première salle, mais avec un peu plus d'élégance. Je me frottai les yeux, mais je voyais toujours les mêmes objets. Je me pinçai les bras et les côtes pour m'éveiller, espérant que je rêvais. Enfin, je conclus qu'il y avait là de la diablerie et de la haute magie.

Mais je n'eus pas le temps de suivre ces réflexions; le gris-pommelé parut, et me fit signe d'entrer avec lui dans la troisième chambre, où je vis sur une natte très-propre et très-fine une belle cavale avec un beau poulain et une belle petite pouliche, tous assis sur leurs jambes de derrière repliées. La cavale se leva à mon arrivée, et s'approcha de moi, et, après avoir considéré attentivement mon visage et mes mains, me jeta des regards méprisants, et, se tournant vers le cheval, se



mit à hennir. Ils prononcèrent souvent le mot *yahou*, dont je ne comprenais pas encore le sens, bien que ce fût le premier que j'eusse appris à prononcer; mais je connus bientôt à ma grande mortification le sens funeste de ce mot; car le cheval qui m'avait introduit me faisant signe de la tête, et me répétant souvent le mot *hhuun, hhuun,* comme il avait fait sur le chemin, je compris que je devais le suivre, et il me conduisit dans une espèce de basse-cour, où il y avait un autre bâtiment à quelque distance de la maison. Là nous entrâmes, et je vis trois de ces détestables créatures que j'avais vues d'abord dans un champ, et dont j'ai

fait plus haut la description : elles étaient attachées par le cou, et mangeaient des racines, et de la chair d'âne, de chien et de vache (comme je l'ai appris depuis), qu'elles tenaient entre leurs griffes, et qu'elles déchiraient avec leurs dents.

Le maître cheval commanda alors à un petit bidet alezan, qui était un de ses laquais, de délier le plus grand de ces animaux et de l'amener. On nous mit tous deux côte à côte; le maître et le valet examinèrent



très-attentivement nos deux visages, ensuite ils répétè-

rent le mot *yahou* plusieurs fois. Il est impossible de décrire l'horreur et l'étonnement dont je fus saisi quand je remarquai dans cette abominable bête toutes les formes humaines : elle avait, il est vrai, le visage large et plat, le nez écrasé, les lèvres épaisses, et la bouche très-grande; mais ces différences se trouvent chez toutes les nations sauvages, parce que les mères couchent leurs enfants le visage tourné contre terre, les portent sur le dos, et leur écrasent le nez avec leurs épaules. Ce yahou avait les pattes de devant semblables à mes mains, si ce n'est qu'elles étaient armées d'ongles fort grands, et que la peau en était brune, rude et couverte de poil. Ses jambes ressemblaient aussi aux miennes, avec les mêmes différences, ce que je savais fort bien; mais les chevaux ne s'en étaient pas aperçus à cause de mes bas et de mes souliers. Quant au reste du corps, c'était en vérité la même chose, à l'exception de la couleur et du poil.

Ce qui paraissait embarrasser les deux chevaux, c'était de voir la grande différence qui existait entre certaines parties de mon corps et les mêmes parties chez le yahou; et je devais cela à mes habits, dont ils n'avaient pas la moindre idée. Le bidet m'offrit une racine, qu'il tenait à sa manière entre son sabot et son paturon. Je la pris, et l'ayant flairée, je la lui rendis sur-le-champ avec le plus de politesse qu'il me fut possible. Aussitôt il alla chercher dans la loge des yahous un morceau de chair d'âne, et me le présenta; mais son odeur me fit détourner la tête avec dégoût. Alors le bidet jeta le morceau au yahou, qui sur-le-champ le

dévora avec avidité. Il me montra ensuite un tas de foin et une mesure pleine d'avoine; mais je secouai la tête, et lui fis entendre que je ne pouvais manger ni de l'un ni de l'autre. Je commençais à craindre en effet de mourir bientôt de faim, si je ne trouvais aucun individu de mon espèce; car, pour ces vilains yahous, bien que je fusse en ce temps-là un des plus grands amis des hommes, ils me semblaient les êtres animés les plus détestables sous tous les rapports, et plus je les vis de près, plus je les trouvai haïssables, pendant mon séjour dans ce pays. Le maître cheval s'aperçut de mon aversion, et fit remmener le yahou à son toit. Alors, portant un de ses pieds de devant à sa bouche d'une façon qui me surprit, bien que son mouvement fût exécuté avec aisance et parfaitement naturel, il me demanda ce que je voulais manger; mais je ne pus le lui faire entendre par signes; et, quand je l'aurais pu, je ne voyais pas qu'il fût en état de me satisfaire.

Sur ces entrefaites, une vache passa : je la montrai du doigt, et fis entendre, par un signe expressif, que j'avais envie de l'aller traire. On me comprit, et aussitôt on me fit entrer dans la maison, où l'on ordonna à une servante, c'est-à-dire à une jument, de m'ouvrir une salle, où je trouvai une grande quantité de terrines et de vases de bois remplis de lait, rangés très-proprement. Elle me donna un grand bol tout plein; je bus avec délice, et je me sentis restauré.

Vers midi, je vis arriver vers la maison une espèce de charriot ou de carrosse tiré par quatre yahous. Il y avait dans ce carrosse un vieux cheval qui paraissait

un personnage de distinction; il descendit par ses pieds de derrière, parce qu'il s'était blessé au pied gauche de devant. Il venait dîner avec mon hôte, qui



le reçut avec beaucoup de civilité. Ils mangèrent dans la plus belle salle; et ils eurent pour le second service de l'avoine bouillie dans du lait, que le vieux cheval mangea chaude, et les autres froide. Leur auge, placée au milieu de la salle, était disposée circulairement, et divisée en plusieurs compartiments, autour desquels ils étaient rangés, assis sur des bottes de paille. Un grand râtelier était au milieu, et une division du râtelier répondait à chaque division de l'auge; en sorte que chaque cheval et chaque cavale mangeait séparément sa portion de foin et d'avoine au lait, avec beaucoup de décence et de régularité. La conduite des poulains me parut très-convenable à leur âge, et celle des maîtres du logis tout-à-fait gracieuse et prévenante pour leur

hôte. Le gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, et il me sembla s'entretenir long-temps à mon sujet avec son ami, qui me regardait de temps en temps, et je leur entendis répéter souvent le mot yahou.

Depuis quelques moments j'avais mis mes gants : le maître gris-pommelé s'en étant aperçu, et ne voyant plus mes mains telles qu'il les avait vues d'abord, fit plusieurs signes qui marquaient son étonnement : il me les toucha deux ou trois fois avec son pied, et me fit entendre qu'il souhaitait qu'elles reprissent leur première figure. Je fis ce qu'il demandait, en ôtant mes gants et les remettant dans ma poche. Cette action fit beaucoup parler toute la compagnie, et je vis qu'elle l'avait bien disposée en ma faveur; car on m'ordonna de prononcer les mots que j'entendais, et pendant le dîner le maître du logis m'apprit les noms de l'avoine, du lait, du feu, de l'eau, et de plusieurs autres choses. Je redisais ces noms après lui tout de suite, grâce à la singulière facilité que j'ai toujours eue pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fut fini, le maître cheval me prit en particulier, et, par des signes joints à quelques mots, me fit entendre la peine qu'il ressentait de voir que je n'avais rien à manger. *Hlunnh*, dans leur langue, signifie de l'avoine. Je prononçai ce mot deux ou trois fois; car, quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avait été offerte, cependant, après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvais m'en faire une sorte de nourriture en la mêlant avec du lait, et que cela me soutiendrait jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'é-

chapper, et de me retrouver avec des créatures de mon espèce. Aussitôt le cheval donna ordre à une servante de la maison, une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois. Je fis rôtir cette avoine au foyer comme je pus; ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce, que je séparai; après cela j'écrasai le grain entre deux pierres; je pris de l'eau, et fis avec ma farine une espèce de gâteau que je fis cuire et que je mangeai tout chaud en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très-insipide (quoique ce soit la nourriture ordinaire de plusieurs pays de l'Europe); mais je m'y accoutumai avec le temps; et m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux, ce n'était pas la première fois que j'avais éprouvé qu'il faut peu de chose pour satisfaire les besoins de la nature. Je remarquai même que, tant que je fus dans cette île, je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois, il est vrai, j'attrapais soit un lapin, soit un oiseau, que je prenais avec des piéges faits de cheveux d'yahou; quelquefois je cueillais des herbes, que je faisais bouillir ou que je mangeais en salade, et de temps en temps je me régalais en faisant un peu de beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord fut de manquer de sel; mais je m'accoutumai à m'en passer : d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance, et n'a été introduit que pour exciter à boire; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle cet ingrédient à ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce

pays, j'eus beaucoup de peine à en reprendre le goût.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture, bien que les autres voyageurs remplissent volontiers leurs livres de ce sujet, comme s'il était fort intéressant pour le lecteur de savoir s'ils ont fait bonne chère ou non. Toutefois, ce détail succinct était nécessaire pour empêcher le monde de s'imaginer qu'il m'avait été impossible de subsister pendant trois ans dans un tel pays, et parmi de tels habitants.

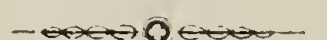
Sur le soir, le maître cheval me fit donner une chambre à six pas de la maison, et séparée du quartier des yahous. J'y étendis quelques bottes de paille, je me couvris de mes habits, et je dormis fort tranquillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le lecteur le verra ci-après, lorsque je parlerai de ma manière de vivre en ce pays-là.

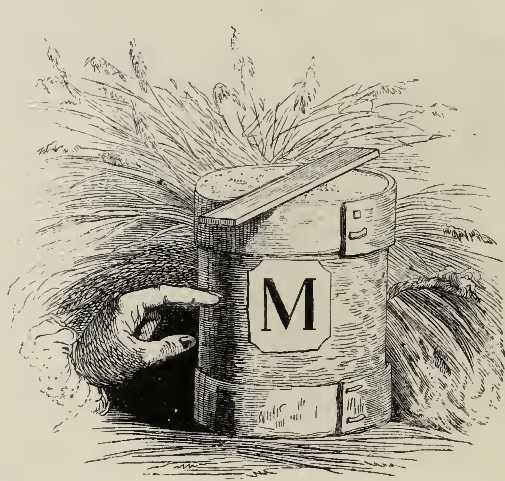




CHAPITRE III.

L'auteur étudie la langue du pays ;
le Houyhnhnm, son maître, s'applique à la lui enseigner.
— Description de cette langue.
— Plusieurs Houyhnhnms de qualité viennent voir l'auteur par curiosité.
— Il fait à son maître un récit succinct de ses voyages.





A principale affaire était d'étudier la langue que le Houyhnhnm mon maître (c'est ainsi que je l'appellerai

désormais), ses enfants et tous ses domestiques étaient très-empressés de m'enseigner; car ils regardaient comme un prodige qu'une brute donnât tant de signes de raison. Je montrais du doigt chaque chose, et en demandais le nom, que je retenais dans ma mémoire, et que j'écrivais quand j'étais seul sur mon journal de voyage; et je tâchais de prendre l'accent, en priant quelqu'un de la maison de prononcer les mots plusieurs fois devant moi : pour ce service, un bidet alezan, l'un des domestiques inférieurs du logis, était toujours prêt à m'aider.

Les Houyhnhnms parlent en même temps du nez et de la gorge; et leur langue ressemble plus au hollandais ou à l'allemand qu'à aucun autre dialecte de l'Europe; mais elle est beaucoup plus gracieuse et plus expressive. L'empereur Charles-Quint avait fait la



même observation, lorsqu'il dit que s'il avait à parler à son cheval, il lui parlerait allemand.

Mon maître avait tant d'impatience de me voir parler sa langue pour pouvoir s'entretenir avec moi et satisfaire sa curiosité, qu'il employait toutes ses heures de loisir à m'instruire. Il était convaincu, comme il me l'a avoué depuis, que j'étais un yahou; mais ma propreté, ma politesse, ma docilité, ma disposition à apprendre, l'étonnaient : ces qualités étaient tout-à-fait opposées à la nature connue de ces animaux. Mes habits lui causaient aussi beaucoup d'embarras, et il se demandait à lui-même s'ils faisaient ou non partie de mon corps; car je ne me déshabillais le soir, pour me coucher, que lorsque toute la maison était endormie, et je me levais le matin et m'habillais avant qu'aucun fût éveillé. Mon maître avait grande envie de savoir de quel pays je venais, où et comment j'avais acquis ces apparences de raison qui perçaient dans toutes mes actions; il désirait connaître enfin toute mon histoire de ma propre bouche, et il se flattait que ce serait bientôt, vu les progrès que je faisais de jour en jour dans l'intelligence et dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma mémoire, je formai un alphabet de tous les mots que j'avais appris, et j'écrivis tous ces termes avec l'anglais au-dessous. Dans la suite, je m'aventurai à écrire en présence de mon maître; cela me causa beaucoup d'ennui, car il fallait que j'expliquasse ce que je faisais, parce que les Houyhnhnms n'ont aucune idée de tout ce qui concerne les livres et la littérature.

Enfin, au bout de dix semaines, je me vis en état d'entendre la plupart des questions de mon maître, et trois mois après je fus assez habile pour lui répondre passablement. Il était extrêmement curieux d'apprendre de quel pays je venais, et comment j'avais appris à contrefaire l'animal raisonnable, n'étant qu'un yahou. Car ces yahous, auxquels il trouvait que je ressemblais par le visage et par les pattes de devant (les seules parties de ma personne visibles pour lui), avaient bien, disait-il, une espèce de ruse et une grande disposition à la malice; mais c'étaient les plus indociles de toutes les brutes. Je lui répondis que je venais de fort loin, et que j'avais traversé les mers avec plusieurs autres de mon espèce, porté dans un grand bâtiment de bois fait avec des troncs d'arbre; que mes compagnons m'avaient mis à terre sur cette côte et m'avaient abandonné. Ce fut avec de grandes difficultés et en recourant à plusieurs signes, que je parvins à me faire entendre. Mon maître me répliqua qu'il fallait que je me trompasse, sinon que j'avais dit la chose qui n'était pas, c'est-à-dire que je mentais. Les Houyhnhnms dans leur langue n'ont point de mot pour exprimer le mensonge ou la fausseté. Il regardait comme impossible qu'il y eût des terres au-delà des eaux de la mer, et qu'un vil troupeau de brutes pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois, et le conduire à son gré. A peine, disait-il, un Houyhnhnm en pourrait-il faire autant, et sûrement il n'en confierait pas la conduite à des yahous.

Ce mot Houyhnhnm, dans leur langue, signifie che-

val, et veut dire, selon son étymologie, la perfection de la nature. Je répondis à mon maître que les expressions me manquaient, mais que dans quelque temps je serais en état de lui dire des choses qui le surprendraient beaucoup. Il voulut bien enjoindre à sa cavale, à son poulin, à sa pouliche et à tous ses domestiques, de ne laisser échapper aucune occasion de me perfectionner dans la langue, et tous les jours il consacrait lui-même deux ou trois heures à mon instruction.

Quelques chevaux et cavales de distinction vinrent souvent à la maison, attirés par le rapport qu'on leur avait fait du yahou merveilleux qui parlait comme un Houyhnhnm, et montrait dans ses paroles et ses actions certaines lueurs de raison. Ils prenaient plaisir à causer avec moi, et me faisaient des questions auxquelles je répondais de mon mieux. Tout cela contribuait à me fortifier dans l'usage de la langue; en sorte qu'au bout de cinq mois j'entendais tout ce qu'on me disait, et m'exprimais assez bien sur la plupart des choses.

Les Houyhnhnms, qui venaient rendre visite à mon maître dans l'intention de me voir et de me parler, avaient de la peine à croire que je fusse un véritable yahou, parce que, disaient-ils, j'avais une peau fort différente de ces animaux, excepté sur le visage et sur les pattes de devant. Mais je découvris mon secret à mon maître, forcé à cet aveu par un accident qui m'arriva.

J'ai déjà dit au lecteur que chaque soir, quand toute la maison était couchée, ma coutume était de me dés-

habiller et de me couvrir de mes habits. Un jour mon maître m'envoya de grand matin son laquais le bidet alezan. Lorsqu'il entra dans ma chambre, je dormais



profondément; mes habits étaient tombés, et ma chemise était retroussée : je me réveillai au bruit qu'il fit, et je remarquai qu'il s'acquittait de sa commission d'un air inquiet et embarrassé. Il s'en retourna aussitôt vers son maître, et lui raconta confusément ce qu'il avait vu. Je devinai bientôt l'aventure; car, lorsque j'allai rendre mes devoirs à Son Honneur, il me demanda d'abord ce que voulait dire le conte que son laquais avait fait le matin; qu'il lui avait dit que je

n'étais pas en dormant le même qu'en veillant, et qu'il avait vu des parties de ma peau blanches, d'autres jaunes ou moins blanches, et quelques-unes très-brunes.

J'avais jusque-là caché ce secret, afin de n'être point confondu avec la maudite et infâme race des yahous; mais, hélas! il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs, mes habits et mes souliers commençaient à s'user; et comme il m'aurait fallu bientôt les remplacer par la peau d'un yahou ou de quelque autre animal, je prévoyais que mon secret ne serait pas long-temps caché. Je dis donc à mon maître que dans le pays d'où je venais, ceux de mon espèce avaient coutume de se couvrir le corps du poil de certains animaux, préparé avec art, soit pour l'honnêteté et la bienséance, soit pour se défendre contre la rigueur des saisons; et que j'étais prêt à lui faire voir clairement la preuve de ce que je venais de lui dire, s'il lui plaisait de me le commander; et ne lui cacherais seulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon discours parut l'étonner; il ne pouvait surtout concevoir que la nature nous obligeât à cacher ce qu'elle nous avait donné. « Pour nous, ajouta-t-il, nous ne rougissons d'aucune partie de notre corps. Cependant vous ferez à cet égard ce qu'il vous plaira. »

Alors je déboutonnai d'abord mon habit, et je le quittai; j'ôtai de même ma veste, mes souliers, mes bas et mes culottes; puis je laissai tomber ma chemise jusqu'à ma ceinture, et par décence je la roulai autour de ma taille.



Mon maître regardait toutes mes opérations avec curiosité et admiration. Il leva tous mes vêtements les uns après les autres, les prenant entre son sabot et son paturon, et les examina attentivement; alors il toucha doucement mon corps, et tourna plusieurs fois autour de moi; après quoi il me dit gravement qu'il était clair que j'étais un vrai yahou, et que je ne différais de tous ceux de mon espèce qu'en ce que je n'avais point de poil sur la plus grande partie de mon corps; que j'avais les griffes plus courtes et un peu autrement conformées, et que j'affectais de ne marcher que sur mes

pieds de derrière. Il n'en voulut pas voir davantage, et me permit de reprendre mes habits, parce qu'il me vit grelotter de froid.

Je témoignai à Son Honneur combien il me mortifiait de me donner sérieusement le nom d'un animal infâme et odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination si ignominieuse, et de recommander la même chose à sa famille, à ses domestiques et à tous ses amis. Je le priai en même temps de vouloir bien ne faire part à personne du secret que je lui avais découvert touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurais pas besoin d'en changer ; et à l'égard de ce que son laquais avait pu voir, Son Honneur voudrait bien lui ordonner de n'en point parler.

Mon maître consentit gracieusement à tout cela ; aussi le secret fut-il gardé sur mes habits jusqu'au moment où ils furent tout-à-fait usés, ce qui m'obligea à les remplacer par divers moyens dont je parlerai ensuite. Il m'exhorta en même temps à me perfectionner encore dans la langue, parce qu'il était beaucoup plus frappé de me voir parler et raisonner, que de me voir blanc et sans poil, et qu'il avait une envie extrême d'apprendre de moi ces choses admirables que je lui avais promis de lui expliquer. Depuis ce temps-là il prit encore plus de peine pour m'instruire. Il me menait avec lui dans toutes les compagnies, et me faisait partout traiter honnêtement et avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il le disait aux gens à part), et de me rendre plus agréable et plus divertissant.

Tous les jours, lorsque j'étais avec lui, outre le soin qu'il prenait de m'enseigner la langue, il me faisait mille questions sur moi-même, auxquelles je répondais de mon mieux; ce qui lui avait déjà donné quelques idées générales et imparfaites de ce que je lui devais dire en détail dans la suite. Il serait inutile d'expliquer ici comment je parvins enfin à pouvoir lier avec lui une conversation longue et sérieuse : je dirai seulement que la première fois que je lui rendis compte de ce qu'il me demandait d'une manière régulière et complète, je commençai ainsi :

« Je suis venu d'un pays très-éloigné, comme j'ai déjà essayé de le faire entendre à Votre Honneur, accompagné d'environ cinquante de mes semblables, et dans un vaisseau, c'est-à-dire dans un bâtiment formé avec des planches; et nous avions ainsi traversé les mers. » Là je décrivis la forme de ce vaisseau le mieux



qu'il me fut possible; et ayant déployé mon mouchoir, je lui montrai comment le vent qui enflait les voiles nous faisait avancer. Je lui dis qu'à l'occasion d'une querelle qui s'était élevée parmi nous, j'avais été exposé sur cette côte, et que j'y marchais au hasard jusqu'au moment où il me délivra de la persécution de ces exécrables yahous. Il me demanda alors qui avait formé ce vaisseau, et comment il se pouvait que les Houyhnhnms de mon pays en eussent donné la conduite à des bêtes. Je lui dis qu'il m'était impossible de répondre à sa question et de continuer mon discours, s'il ne me donnait sa parole, et s'il ne me promettait sur son honneur et sur sa conscience de ne point s'offenser de tout ce que je lui dirais; qu'à cette condition seule je poursuivrais mon récit, et lui exposerais avec sincérité les choses merveilleuses que je lui avais promis de lui raconter.

Il m'assura positivement qu'il ne s'offenserait de rien. Alors je lui dis que le vaisseau avait été construit par des créatures semblables à moi, et qui, dans mon pays et dans toutes les parties du monde où j'avais voyagé, étaient les seuls animaux dominants et raisonnables; qu'à mon arrivée en ce pays j'avais été extrêmement surpris de voir les Houyhnhnms agir comme des créatures douées de raison, de même que lui et tous ses amis pouvaient l'être de trouver des signes de cette raison dans une créature qu'il leur avait plu d'appeler un yahou, et qui ressemblait, à la vérité, à ces vils animaux, dont la dégénération me semblait inexplicable. J'ajoutai que si jamais le ciel permettait que

je retournasse dans mon pays, et que j'y publiasse la relation de mes voyages, comme j'avais l'intention de le faire, tout le monde croirait que je dirais la chose qui n'est point, et que ce serait une histoire fabuleuse et impertinente que j'aurais inventée; et sauf le respect que j'avais pour lui, pour toute son honorable famille, et pour tous ses amis, j'osai l'assurer qu'on ne croirait jamais dans mon pays qu'un Houyhnhnm fût l'animal raisonnable et supérieur d'une contrée, et qu'un yahou n'y fût qu'une bête.





CHAPITRE IV.

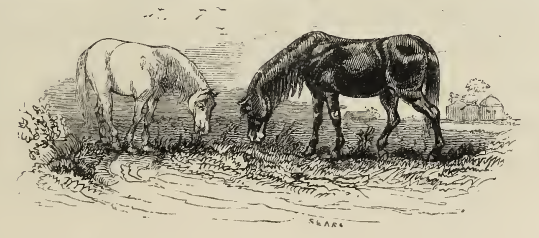
Idées des Houyhnhnms sur la vérité et sur le mensonge. — Les discours de l'auteur sont désapprouvés par son maître. — L'auteur donne de plus amples détails sur lui-même, et sur les accidents de son voyage.



Mon maître en m'écoutant paraissait extrêmement embarrassé, parce que douter de ce qu'on entend ou ne point y ajouter foi sont des opérations de l'esprit auxquelles les Houyhnhnms sont si peu accoutumés, qu'ils ne savent comment se conduire lorsque les circonstances les obligent à cet exercice mental. Je me souviens même qu'en m'entretenant quelquefois avec mon

maître au sujet des qualités de l'espèce humaine dans les autres parties du monde, quand j'avais l'occasion de lui parler du mensonge et de la tromperie, il avait beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulais dire, bien qu'il eût sur tout autre point beaucoup de pénétration; il raisonnait ainsi : « L'usage de la parole nous a été donné pour nous communiquer les uns aux autres ce que nous pensons, et pour être instruits de ce que nous ignorons. Or, si quelqu'un dit la chose qui n'est pas, il n'agit point selon l'intention de la nature, parce que l'on ne peut dire que celui à qui il parle l'ait réellement entendu; loin de lui procurer de l'instruction, il le laisse dans un état pire que l'ignorance, puisqu'il l'a induit à croire qu'une chose blanche est noire, qu'une chose courte est longue. » Telle est l'idée que les Houyhnhnms ont de la faculté de mentir, si parfaitement comprise et si universellement pratiquée par nous autres humains.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assuré Son Honneur que les yahous étaient dans mon pays les animaux seuls dominants (ce qui, me dit-il, passait son intelligence), il me demanda si nous avions des Houyhnhnms, et quels étaient parmi nous leur état et leur emploi. Je lui répondis que nous en avions en très-grand nombre; que pendant l'été ils



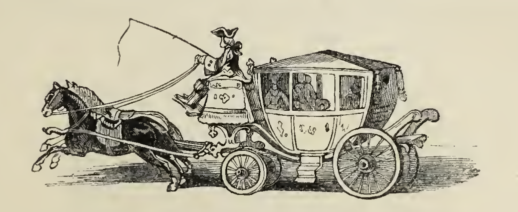
paissaient dans les prairies, et que pendant l'hiver ils restaient dans leurs maisons, où ils avaient des yahous pour les servir, pour peigner leurs crins, pour nettoyer



et frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour leur donner à manger, et pour faire leurs lits. « Je vous entends, reprit-il, c'est-à-dire que, quoique vos yahous se flattent d'avoir un certain degré de raison, les Houyhnhnms sont toujours vos maîtres. Plût au ciel seulement que nos yahous fussent aussi dociles que ceux de votre pays ! »

Je conjurai Son Honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parce que j'étais sûr que l'explication qu'il me demandait lui serait très-désagréable. « Je veux savoir tout, me répliqua-t-il; continuez, et ne craignez point de me faire de la peine. — Eh bien! lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appelons chevaux, sont regardés parmi nous comme les animaux les plus beaux et les plus nobles; ils sont

estimés pour leur vigueur et leur vitesse, et lorsqu'ils appartiennent à des personnes de qualité, on leur fait passer le temps à voyager, à courir, à tirer des chars,



et on a pour eux toutes sortes d'attentions et de soins, tant qu'ils sont jeunes et qu'ils se portent bien; mais, dès qu'ils commencent à vieillir ou à prendre quelques maux de jambes, on s'en défait aussitôt, et on les vend à des yahous qui les occupent à des travaux durs, pénibles, bas et honteux, jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors on les écorche, on vend leur peau, et on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proie et aux chiens. Mais



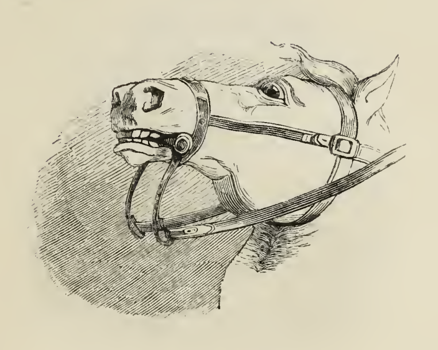
les chevaux de race commune ne sont pas aussi bien lotis. Leurs maîtres sont en général des fermiers, des voituriers et autres gens du bas peuple, qui leur imposent un plus rude travail, et les nourrissent plus mal.



Je lui décrivis de mon mieux notre manière de monter à cheval,



la forme et l'usage de la bride,



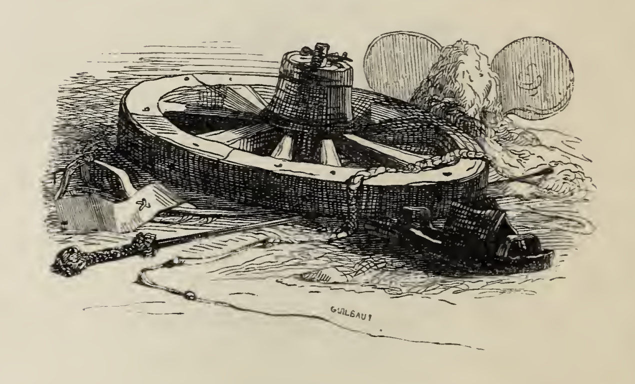
de la selle,



de l'éperon,



du fouet, enfin des harnais et des roues.



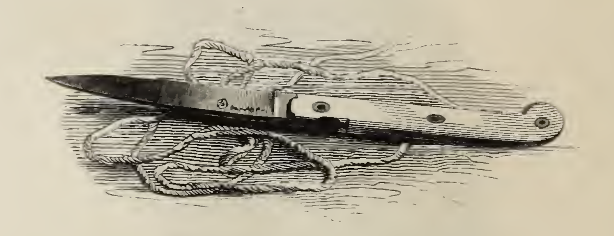
J'ajoutai que l'on attachait au bout des pieds de tous nos Houyhnhnms une plaque d'une certaine substance très-dure, appelée fer, pour conserver leur sabot et



l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux sur lesquels nous voyageons le plus souvent.

Mon maître, après avoir proféré quelques expressions de vive indignation, s'étonna que nous eussions la hardiesse de monter sur le dos d'un Houyhnhnm; car il était sûr que le plus faible des Houyhnhnms de sa maison serait assez fort pour jeter à terre le plus vigoureux des yahous, et s'il ne s'en débarrassait pas ainsi, il pourrait, en se roulant sur le dos, écraser la bête. Je lui répondis que nos Houyhnhnms étaient ordinairement domptés et dressés à l'âge de trois ou quatre ans pour les différentes fins auxquelles nous les destinions, et que si quelqu'un d'eux était par trop indolent ou vicieux, on l'occupait à tirer des charrettes; qu'en général on les accablait de coups pendant leur jeunesse, lorsqu'ils commettaient la moindre in-

cartade; que les mâles, destinés à porter la selle ou à traîner des voitures, étaient ordinairement coupés deux ans après leur naissance, pour les rendre plus



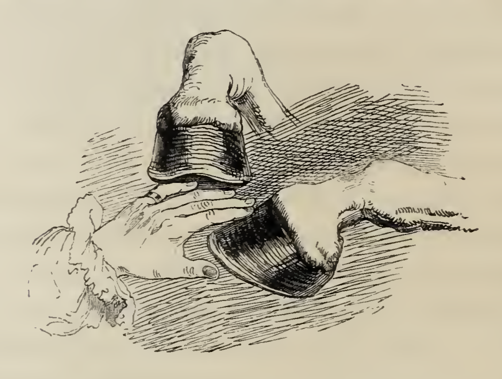
doux et plus dociles; qu'ils étaient sensibles aux récompenses et aux châtiments; mais je priai Son Honneur de remarquer qu'ils n'avaient pas le plus léger degré de raison, qu'ils n'en avaient pas plus que les yahous de son pays.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon maître, et il me fallut user de beaucoup de circonlocutions pour exprimer mes idées; car la langue des Houyhnhnms n'est pas riche, attendu que leurs besoins et leurs passions sont moins nombreux que les nôtres.

Mais il est impossible de peindre le noble courroux de mon maître, lorsque je lui eus exposé le traitement barbare que nous faisions subir aux Houyhnhnms, et particulièrement notre usage de les couper pour les rendre plus serviles et pour les empêcher de perpétuer leur race. Il convint que s'il y avait un pays où les yahous fussent les seuls animaux raisonnables, il était juste qu'ils y fussent les maîtres, et que tous

les autres animaux se soumissent à leurs lois, parce que la raison doit toujours l'emporter tôt ou tard sur la force brute. Mais en considérant la structure de notre corps, et spécialement du mien, il pensait qu'aucune créature d'égale grosseur n'était plus mal adaptée à employer sa raison aux besoins ordinaires de la vie. Il me demanda en même temps si les yahous de mon pays me ressemblaient, ou bien s'ils ressemblaient à ceux de son pays. Je lui dis que j'étais aussi bien fait que la plupart de ceux de mon âge; mais que les jeunes mâles et les femelles avaient la peau plus fine et plus délicate, et que celle des femelles était ordinairement blanche comme du lait. Il me répliqua qu'il y avait à la vérité quelque différence entre les yahous de sa basse-cour et moi; que j'étais plus propre qu'eux, et n'étais pas tout-à-fait aussi laid; mais que par rapport aux avantages solides, il croyait qu'ils l'emportaient sur moi; que mes ongles ne pouvaient être d'aucun usage; que mes pieds de devant ne pouvaient être proprement nommés ainsi, car il ne m'avait jamais vu marcher sur eux; qu'ils étaient trop tendres pour supporter le contact de la terre; que je les laissais le plus souvent découverts, et que le vêtement que je leur appliquais parfois n'était pas de même forme ni aussi fort que celui de mes pieds de derrière. Il me dit que je ne pouvais marcher avec sûreté; car si un de mes pieds de derrière venait à glisser, il fallait nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la platitude de mon visage, la proéminence de mon nez, la situation

de mes yeux, placés directement en face, de sorte que je ne pouvais regarder ni à ma droite ni à ma gauche sans tourner la tête. Il dit que je ne pouvais manger sans le secours de mes pieds de devant, que je portais à ma bouche, et que c'était apparemment pour cela que la nature y avait mis autant de jointures. Il ne



voyait pas de quel usage me pouvaient être tous ces petits membres séparés qui étaient au bout de mes pieds de derrière; qu'ils étaient trop faibles ou trop tendres pour n'être pas coupés et brisés par les pierres et par les broussailles, s'ils n'étaient couverts de la peau de quelque autre bête; que mon corps n'avait aucune défense contre la chaleur et le froid, sinon le vêtement que j'avais l'ennui et la peine de mettre et de quitter tous les jours; qu'enfin il avait remarqué que tous les animaux de son pays avaient une horreur naturelle des yahous, que les plus faibles les fuyaient, et que les plus forts les évitaient. Il inférait de là qu'en supposant que nous fussions doués de raison, il ne

concevait pas comment nous pourrions guérir cette antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre espèce, et par conséquent comment nous pourrions en tirer aucun service. « Cependant, ajouta-t-il, nous laisserons ce sujet pour le moment. » Et il me marqua le désir de connaître ce qui me concernait personnellement, le lieu de ma naissance, et mes actions ou les évènements de ma vie avant mon arrivée dans la contrée.

Je répondis que j'avais le plus grand désir de lui donner satisfaction sur tous les points qui pouvaient exciter sa curiosité, mais que je doutais fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matières dont Son Honneur ne pouvait avoir aucune idée; car je n'avais rien remarqué de semblable dans son pays; que néanmoins je ferais mon possible, et que je tâcherais de m'exprimer par des similitudes et des métaphores, le priant de vouloir bien m'aider lorsque les termes me manqueraient, ce qu'il me promit très-obligeamment.

Je lui dis donc que j'étais né d'honnêtes parents, dans une île qu'on appelait l'Angleterre, qui était si éloignée, que le plus vigoureux de ses domestiques pourrait à peine faire ce voyage pendant la course annuelle du soleil; que j'avais d'abord exercé la chirurgie, c'est-à-dire l'art de guérir les blessures et les lésions du corps provenant d'accidents ou de violences; que mon pays était gouverné par une femelle de notre espèce que nous appelions la reine; que j'avais quitté ce pays pour tâcher de m'enrichir, et de me

mettre en état de me soutenir moi et ma famille; que, dans le dernier de mes voyages, j'avais été capitaine de vaisseau, ayant environ cinquante yahous sous moi, dont la plupart étaient morts en chemin, en sorte que j'avais été obligé de les remplacer par d'autres tirés de diverses nations; que notre vaisseau avait été deux fois en danger de faire naufrage : la première fois par une violente tempête, et la seconde pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon maître m'interrompit pour me demander comment j'avais pu engager des étrangers de différentes contrées à se hasarder de venir avec moi, après les périls que j'avais courus et les pertes que j'avais faites. Je lui répondis que c'étaient des malheureux qui n'avaient ni feu ni lieu, et qui avaient été obligés de quitter leur pays, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les crimes qu'ils avaient commis; que quelques-uns avaient été ruinés par les procès, d'autres par la débauche, d'autres par le jeu; que la plupart étaient poursuivis comme assassins, voleurs, empoisonneurs, parjures, faussaires, faux-monnayeurs, ravisseurs, suborneurs, ou bien pour avoir déserté ou passé à l'ennemi; enfin presque tous étaient des échappés de prison; et pas un de ceux-là n'osait retourner dans son pays de peur d'y être pendu, ou d'y mourir dans un cachot; ils étaient donc forcés de chercher à gagner leur vie en d'autres lieux.

Pendant ce discours, il plut à mon maître de m'interrompre plusieurs fois. J'usais de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes

qui avaient obligé la plupart des hommes de mon équipage à quitter leur pays. Ce travail exigea plusieurs conversations. Il ne pouvait concevoir à quelle intention ces gens-là avaient commis ces forfaits, et ce qui les y avait pu porter. Pour éclaircir quelque peu ce sujet, je tâchai de lui donner une idée du désir insatiable que nous avions tous d'acquérir du pouvoir et de la richesse, et des funestes effets du luxe, de l'intempérance, de la méchanceté et de l'envie ; mais je ne pus lui faire entendre tout cela que par des exemples et des comparaisons, car il ne pouvait comprendre que tous ces vices existassent réellement. Après ces explications, il levait les yeux au ciel avec étonnement et indignation, comme une personne dont l'imagination est frappée du récit d'une chose qu'elle n'a jamais vue, et dont elle n'a jamais ouï parler.

Ces idées,

POUVOIR,

GOUVERNEMENT,

GUERRE,

LOI,

PUNITION,

et mille autres, ne peuvent être exprimées par aucun mot de la langue des Houyhnhnms, ce qui me rendait presque impossible la tâche que j'avais entreprise. Mais, comme mon maître avait un esprit supérieur extrêmement perfectionné par la méditation et la conversation, il parvint enfin à connaître suffisam-

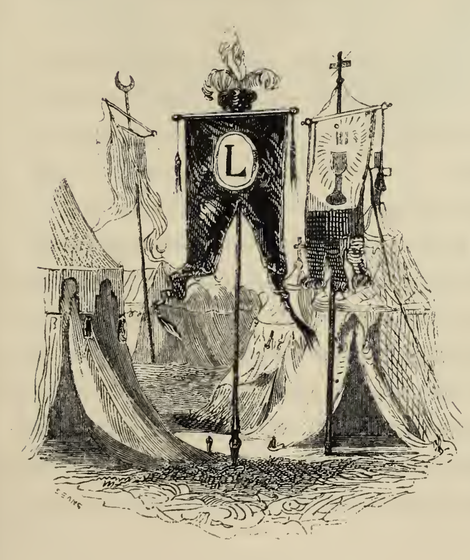
ment ce que la nature humaine, en nos pays, est capable de faire, et il désira que je lui donnasse une relation de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, ma patrie.





CHAPITRE V.

L'auteur, par l'ordre de son maître,
lui rend compte de l'état de l'Angleterre ;
des causes ordinaires des guerres entre les princes d'Europe.
— L'auteur commence l'explication de la constitution
anglaise.



Le lecteur voudra bien observer que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai eues en différentes fois, pendant deux années, avec le

Houyhnhnm mon maître. Son Honneur exigeait de moi de plus amples détails à mesure que j'avançais dans la connaissance et dans l'usage de la langue.

Je lui exposai le mieux qu'il me fut possible l'état de toute l'Europe; je discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences; et les réponses que je faisais à toutes ses demandes fournissaient un fonds de conversation inépuisable; mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma patrie, en les présentant dans le meilleur ordre possible, et je m'attacherai moins aux temps et aux circonstances secondaires qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'inquiète est la peine que j'aurai à rendre les raisonnements et les expressions de mon maître, qui perdront sans doute beaucoup par mon défaut de capacité et par la traduction dans une langue barbare.

Pour obéir aux ordres de mon maître, je lui racontai donc la dernière révolution arrivée en Angleterre par l'invasion du prince d'Orange, et la guerre que ce prince fit ensuite au roi de France. J'ajoutai que la reine Anne, qui avait succédé au prince d'Orange, avait continué cette guerre où toutes les puissances de la chrétienté étaient engagées. Sur sa demande je calculai le nombre de yahous qui pouvaient avoir péri dans le cours de cette guerre funeste; j'établis ce nombre à un million, celui des villes assiégées et prises à cent, celui des vaisseaux brûlés ou coulés à fond à plus de cinq cents, tant sous le prince d'Orange que sous la reine Anne.



Il me demanda alors quels étaient les causes et les occasions les plus ordinaires de nos querelles, et de ce que j'appelais la guerre entre les nations. Je lui répondis que ces causes étaient innombrables, et que je lui en dirais seulement les principales. « Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes qui ne croient jamais posséder assez de terres ni gouverner assez de peuples. Quelquefois c'est la politique égoïste et per-

verse des ministres, qui engagent leur maître dans une guerre, afin de détourner ou d'étouffer les clameurs des sujets contre leur mauvaise administration. Des différences d'opinions ont en bien des cas privé de la vie des millions d'individus. Par exemple, l'un croit que la chair est du pain, l'autre croit que le pain est de la chair; l'un soutient que le jus d'une certaine baie est du sang, l'autre soutient que c'est du vin; siffler est un vice suivant ceux-ci, c'est une vertu suivant ceux-là; les uns veulent baiser un morceau de bois, les autres disent qu'il est bon à mettre au feu; l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller



de noir, de rouge, de gris; porter des vêtements courts, étroits, larges, longs, sales ou propres, etc., etc.»

J'ajoutai que nos guerres n'étaient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étaient causées par ces opinions diverses, surtout si leurs objets étaient en eux-mêmes insignifiants.

« Quelquefois, dis-je, deux princes se sont fait la guerre, parce que tous les deux voulaient dépouiller un troisième de ses états, sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un souverain en a attaqué un autre de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à son voisin, tantôt parce qu'il est trop fort, tantôt parce qu'il est trop faible. Souvent ce voisin a des choses qui nous manquent, ou bien nous avons des choses qu'il n'a pas; alors on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif très-excusable de porter la guerre dans un pays est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Un prince peut faire la guerre à son allié le plus voisin, si l'une des villes ou des provinces de ce dernier convient au premier pour arrondir ses domaines. S'il arrive qu'un monarque fasse entrer des forces considérables dans un pays dont la population est pauvre et ignorante, il peut légalement massacrer la moitié de ce peuple, et réduire l'autre à l'esclavage, afin de le civiliser, de le tirer de son état de barbarie. Une pratique très-ordinaire et considérée comme tout-à-fait honorable et digne d'un roi, est celle de porter secours à un prince envahi, de chasser l'ennemi de ses états, ensuite de s'en emparer soi-même après avoir tué ou chassé le souverain à l'aide duquel on était venu. La proximité du sang, les alliances, les mariages, fournissent encore de

fréquents sujets de guerre parmi les princes : plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses : or, l'indigence et l'ambition sont toujours en guerre l'une avec l'autre. Par toutes ces raisons, le métier de soldat est, parmi nous, le plus honorable; car le soldat est un yahou payé pour tuer de sang-froid ses semblables qui ne lui ont fait aucun mal.



« Nous avons aussi dans le nord de l'Europe certains princes gueux, incapables de faire la guerre pour leur compte, qui louent des troupes aux nations riches à tant par homme, et gardent pour eux les trois quarts de cette solde, de laquelle se compose le plus clair de leur revenu. »

« Ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres, me dit mon maître, me donne une haute idée de votre prétendue raison. Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous qu'étant si méchants vous soyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal ; car, quelque chose que vous m'ayez dite des effets terribles de vos guerres cruelles où il périt tant de monde, je crois en vérité que vous m'avez dit la chose qui n'est point. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre, sinon de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant et de derrière, elles sont si faibles et si courtes, qu'en vérité un seul de nos yahous en déchirerait une douzaine comme vous. »

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête, et de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je n'étais pas tout-à-fait étranger à l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos coulevrines, de nos mousquets, de nos carabines, de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos sabres, de nos baïonnettes : je lui peignis les siéges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines et les contre-mines, les assauts, les garnisons passées

au fil de l'épée, les gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage de mille hommes, d'autres criblés de coups de canon, fracassés et brûlés au milieu des



eaux; vingt mille morts de chaque côté; la fumée, le feu, les éclairs, le bruit, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les membres sautant en l'air,

la mer ensanglantée et couverte de cadavres; sur terre, les corps foulés sous les pieds des chevaux, la fuite, la poursuite, la victoire, les victimes abandonnées sur le champ de bataille pour servir de pâture aux loups et aux oiseaux de proie, ensuite le pillage, les violences, l'incendie, la destruction; et, pour faire valoir un peu le courage et la bravoure de mes chers compatriotes, je dis que je les avais une fois vus dans un siége faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis, et que j'en avais vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, en sorte que les membres épars de tous ces yahous semblaient tomber des nues, au grand amusement des spectateurs.

J'allais continuer, lorsque Son Honneur m'ordonna de me taire. « Le naturel de l'yahou, me dit-il, est si mauvais, que je n'ai point de peine à le croire capable de tout ce que vous venez de raconter, dès que vous lui supposez une force et une adresse égales à sa méchanceté. Cependant, quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchait point de celle que vous venez de m'en donner. »

Mes discours avaient augmenté son aversion pour l'espèce entière, et ils avaient excité dans son esprit un trouble qu'il n'avait jamais éprouvé. Il craignait, en s'accoutumant à entendre ces mots abominables, d'arriver par degrés à les écouter avec moins d'horreur. Il détestait les yahous de son pays; cependant il ne les croyait pas plus blâmables pour leurs qualités odieuses que le *gnnayh* (oiseau de proie) ne l'est pour sa cruauté, ou le caillou pointu pour la propriété qu'il a de couper

ses cornes. Mais en voyant une créature, qui se flatte d'avoir la raison en partage, commettre de telles énormités, il pensait que la raison corrompue était pire que l'état de brute complet. Il parut enclin, d'après cela, à supposer qu'au lieu de raison nous avions seulement quelques facultés propres à augmenter nos vices naturels, de même qu'une eau agitée et troublée réfléchit l'image d'un objet difforme en plus grand et en plus hideux.

« Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appelez la guerre, et dans cet entretien et dans nos précédentes conversations. Il est un autre point qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avait, dans cette troupe d'yahous qui vous accompagnait sur votre vaisseau, des misérables que les procès avaient ruinés, et que c'était la loi qui les avait mis en ce triste état. Vous m'avez expliqué la signification de ce mot, et je ne comprends pas comment la loi, dont la destination est la défense de tous, peut causer la ruine de quelques-uns. Il désira de plus amples informations sur ce que j'entendais par le terme de loi, et sur ses dispensateurs, suivant l'usage actuellement établi dans mon pays; quant à lui, il pensait que la nature et la raison étaient des guides suffisants pour montrer à des animaux raisonnables ce qu'ils doivent faire ou éviter. »

Je répondis à Son Honneur que le peu de connaissances que j'avais acquises dans la jurisprudence ou science des lois me venait des communications que j'avais eues avec des avocats pour certaines injustices

que l'on m'avait faites, et desquelles ces messieurs ne me firent pas obtenir réparation. Cependant je dis à mon maître que je le satisferais autant qu'il me serait possible.

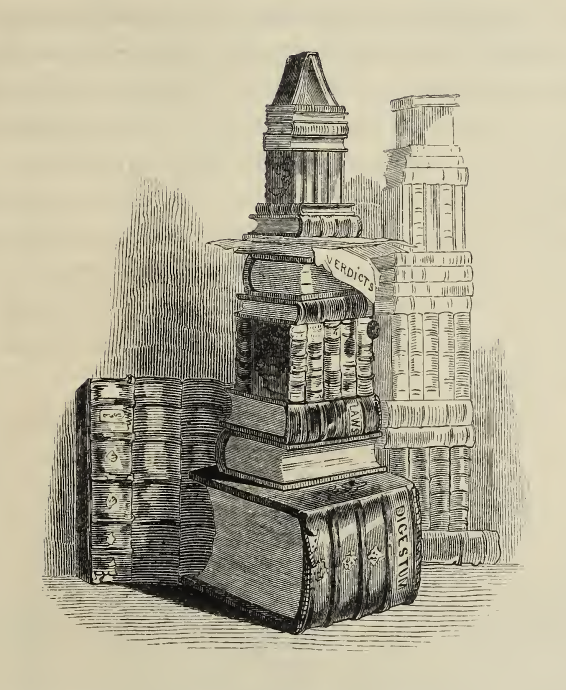
« Nous avons, lui dis-je, une société d'hommes que l'on instruit dès leur jeunesse dans l'art de prouver, par des mots multipliés exprès, que le blanc est noir, et que le noir est blanc, suivant le prix que l'on met à leurs paroles. Par exemple, mon voisin a envie d'avoir ma vache; il est sûr de trouver un homme de loi qui



prouvera qu'il a le droit de me prendre ma vache. Alors je suis obligé de payer un autre légiste pour défendre mon droit; car la loi ne permet à personne de se défendre soi-même. Or, pour moi qui suis en ce cas le véritable propriétaire, la position est désavantageuse par deux raisons : d'abord mon avocat, ayant été accoutumé presque dès le berceau à soutenir le faux, se

trouve comme hors de son élément lorsqu'il doit plaider pour la justice, ce qu'il fait avec gaucherie, sinon avec mauvaise volonté; ensuite mon avocat doit procéder avec beaucoup de prudence, autrement il risquerait d'être réprimandé par les juges et d'exciter la haine de ses confrères comme un gâte-métier. Il ne me reste que deux moyens pour conserver ma vache. Le premier est de gagner l'avocat ou le procureur de ma partie, en lui offrant de doubler ses honoraires; et alors il trahira son client en insinuant qu'il a la justice de son côté. Le second doit être mis en usage par mon avocat, et consiste à faire paraître ma cause aussi mauvaise que possible, en avouant que la vache appartient à mon adversaire, ce qui certainement est fait pour nous concilier la faveur de la cour. Votre Honneur doit savoir que la cour, c'est-à-dire les juges, sont des personnes investies du pouvoir de décider de toutes les discussions entre particuliers à l'égard des propriétés, et ils décident aussi des affaires criminelles. Ils sont pris parmi les plus adroits légistes devenus vieux ou fatigués de leur métier; ainsi, ayant passé leur vie à lutter contre la vérité et l'équité, ils sont entraînés par une nécessité si fatale à favoriser la fraude, le parjure et l'oppression, que j'en ai vu refuser des présents considérables de la partie qui avait la justice de son côté, plutôt que de manquer à l'honneur du corps en s'éloignant de l'esprit de leur office.

« C'est une maxime parmi les juges que tout ce qui a été jugé précédemment a été bien jugé. Aussi ont-ils grand soin de conserver dans un greffe tous les



arrêts antérieurs, même ceux que l'ignorance a dictés, et qui sont le plus manifestement opposés à l'équité et à la droite raison. Ces arrêts antérieurs forment ce qu'on appelle la jurisprudence : on les produit comme des autorités, et les juges ne manquent jamais de conformer leurs résumés et sentences à ces exemples; il n'y a rien qu'on ne prouve et qu'on ne justifie en les citant. Dans les plaidoyers, l'on évite avec soin de toucher au fond de la cause; mais les avocats appuient sur toutes les circonstances avec une violence, des cris, une lourdeur, parfois insupportables. Par exemple,

dans le cas ci-dessus mentionné, ils ne chercheront pas a découvrir quel titre ma partie peut avoir sur ma vache; mais ils voudront savoir si elle est rouge ou noire, si elle a de longues cornes, si le champ dans lequel on la mène paître est rond ou carré, si l'on a coutume de la traire à la maison ou dehors, à quelles maladies elle est sujette, et ainsi du reste; après quoi ils se mettent à consulter les anciens arrêts. On ajourne la cause d'une époque à une autre, et peut-être au bout de dix, de vingt, de trente ans, elle est enfin jugée.

« Il faut observer encore que les gens de loi ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, que les autres n'entendent point, et dans lequel toutes les lois sont écrites. Ils prennent un soin particulier de multiplier ces lois; et par ce moyen ils ont entièrement confondu les caractères essentiels du vrai et du faux, du juste et de l'injuste; à tel point qu'il faudrait trente ans pour décider si la terre que mes ancêtres m'ont laissée depuis six générations m'appartient à moi plutôt qu'à un étranger né à cent lieues du domaine.

« Dans les procès des personnes accusées de crimes contre l'état, la méthode employée est beaucoup plus expéditive et plus recommandable. Le juge fait sonder les dispositions des gouvernants, et lorsqu'il les connaît, il peut facilement faire pendre ou acquitter un criminel, en observant strictement toutes les formes légales. »

« C'est dommage, interrompit mon maître, que des gens qui ont autant de génie et de talents que vos

légistes paraissent en avoir, d'après votre description, ne soient pas induits à employer leurs facultés à un meilleur usage, tel que celui de donner aux autres yahous des leçons de sagesse et de vertu. »

A cela je répondis que les gens de loi, à l'égard de tout ce qui n'était pas leur métier, étaient les plus grands ignorants du monde, les plus stupides dans la conversation ordinaire, et en général ennemis déclarés de la belle littérature et de toutes les sciences, et tout aussi enclins à égarer la raison humaine sur les sujets généraux que sur ceux qui concernent leur profession.





CHAPITRE VI.

Continuation de la situation de l'Angleterre
sous la reine Anne.
— Caractère d'un premier ministre
dans les États de l'Europe.





Mon maître ne pouvait comprendre quels motifs excitaient toute cette race de légistes à se fatiguer et se tourmenter eux-mêmes, à former une ligue d'injustice, dans le seul but de nuire à leurs semblables; il ne comprenait pas non plus ce que je voulais dire par les hono-

raires ou paiement qui leur étaient donnés. Je fus obligé, pour lui répondre, de lui expliquer l'usage de la monnaie, les métaux qui la composent, et leur valeur comparative. Je lui dis que lorsqu'un yahou avait amassé une grande quantité de la substance précieuse nommée argent, il pouvait se procurer tout ce qu'il souhaitait, de beaux habits, de belles maisons, de belles terres, des mets dispendieux, des vins rares, et qu'il pouvait choisir les plus belles femelles. L'argent



étant seul capable de nous donner toutes ces choses, il était naturel que nos yahous ne crussent jamais en avoir assez à dépenser ou à amasser; car ils sont également enclins à la prodigalité et à l'avarice. Le riche, lui dis-je encore, jouit des fruits du travail du pauvre; et ce dernier est au premier dans la proportion d'un à mille. La masse du peuple est forcée de gagner une misérable subsistance en travaillant tous les jours pour un mince salaire, afin qu'un petit nombre puisse vivre dans l'abondance.

Je m'étendis longuement sur les autres circonstances liées à ce sujet, mais je ne réussis point à me faire comprendre.

« Eh quoi! interrompit Son Honneur, toute la terre n'appartient-elle pas à tous les animaux, et n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture, surtout ceux qui prédominent sur le reste de la création?

« Mais, me dit-il encore, qu'avez-vous entendu par ces mets et ces vins dispendieux dont vous m'avez parlé, et comment sont-ils devenus nécessaires à plusieurs parmi vous? »

Alors je lui fis l'énumération des mets les plus délicats dont je pus me ressouvenir, et des diverses manières de les apprêter; et j'ajoutai à cela que pour assaisonner les viandes et pour avoir d'excellentes liqueurs, nous équipions des vaisseaux et entreprenions de longs et dangereux voyages sur la mer. Je l'assurai qu'il fallait faire le tour du globe terrestre au moins trois fois pour que l'une de nos femelles de dis-

tinction pût avoir son déjeuner ou la tasse dans laquelle il doit être servi.

« Votre pays, repartit-il, est donc bien misérable, puisqu'il ne fournit pas de quoi nourrir ses habitants ! »

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était de voir que d'aussi grands espaces de terre fussent complètement dépourvus d'eau fraîche, et que nous fussions obligés de traverser les mers pour chercher de quoi boire. Je lui répliquai que l'Angleterre, ma chère patrie, produisait trois fois plus de nourriture que ses habitants n'en pouvaient consommer, et qu'à l'égard de la boisson, nous composions d'excellentes liqueurs avec le suc de certains fruits ou avec l'extrait de quelques grains ;



enfin que nous avions dans la même proportion toutes les choses nécessaires à la vie; mais que, pour nourrir le luxe et l'intempérance des mâles et la vanité des femelles, nous envoyions dans les pays étrangers une grande partie de nos produits, et que nous en rapportions en échange les matériaux de nos vices et de nos maladies. De là il s'ensuit nécessairement, lui dis-je, qu'un grand nombre de gens parmi nous sont forcés de gagner leur vie en se faisant mendiants, filous, pipeurs, parjures, flatteurs, suborneurs, faussaires, faux témoins, menteurs, fanfarons, mauvais auteurs, empoisonneurs, astrologues, tartuffes, folliculaires, libres penseurs, et autres professions semblables. On imaginera combien je dus être embarrassé pour faire comprendre tous ces métiers à mon maître.

J'ajoutai que la peine que nous prenions d'aller chercher du vin dans les pays étrangers n'était pas faute d'eau ou d'autre liqueur bonne à boire, mais parce que le vin était une boisson qui nous rendait gais en nous mettant hors de sens, qui chassait de notre esprit toutes les idées sérieuses, et les remplaçait par toutes sortes d'imaginations folles, qui relevait le courage, bannissait la crainte, suspendait pour un temps tout exercice de la raison, et nous privait de l'usage de nos membres jusqu'à ce que nous tombassions dans un profond sommeil. « Il est vrai, dis-je, que l'on se réveille toujours de cette sorte de sommeil triste et malade, et que l'usage de cette liqueur engendre plusieurs incommodités qui rendent la vie pénible et courte. »



« C'est, continuai-je, en fournissant aux riches toutes les choses dont ils ont besoin que la grande masse de notre peuple subsiste. Par exemple, lorsque je suis chez moi, et que je suis habillé comme je dois l'être, je porte sur mon corps l'ouvrage de cent ouvriers. Un millier de mains ont contribué à bâtir et à meubler ma maison, et il en a fallu encore cinq ou six fois plus pour la parure de ma femme. »

J'étais sur le point de lui peindre une autre espèce de gens qui gagnent leur vie en soignant les malades,

car j'avais déjà dit à Son Honneur que la plupart de mes compagnons de voyage étaient morts de maladies; mais ce fut néanmoins avec beaucoup de peine que je lui fis entendre ce que je voulais dire. Il concevait aisément qu'un Houyhnhnm se sentît faible et pesant quelques jours avant sa mort, ou qu'il reçût quelque blessure par accident; mais que la nature, dont les ouvrages sont toujours parfaits, ait permis à nos corps de nourrir des maladies, il jugea cela impossible, et il me pria de lui expliquer le motif d'une aussi singulière calamité.

Je lui dis que nous mangions mille choses différentes qui souvent opéraient en sens inverse l'une de l'autre; que parfois nous mangions sans avoir faim, que nous buvions sans avoir soif, que nous passions les nuits à avaler des liqueurs brûlantes sans manger un seul morceau; ce qui enflammait nos entrailles, ruinait notre estomac, précipitait ou arrêtait notre digestion;



que certaines femelles prostituées avaient un venin qui engendrait la corruption dans les os, et qu'elles communiquaient ce mal à leurs amants; que cette maladie funeste, ainsi que plusieurs autres, naissait quelquefois avec nous et nous était transmise avec le sang; enfin que je ne finirais point si je voulais lui exposer toutes les maladies auxquelles nous étions sujets; qu'il y en avait au moins cinq ou six cents par rapport à chaque membre, et que chaque partie, soit interne, soit externe, en avait une infinité qui lui étaient propres.

« Pour guérir tous ces maux, ajoutai-je, nous avons une sorte de gens que l'on élève pour guérir ou pour prétendre guérir les malades. » Comme j'étais du métier, je me fis un plaisir de dévoiler à Son Honneur, afin de lui montrer ma reconnaissance, tous les mystères et toutes les méthodes employés par les médecins. « Il faut supposer d'abord, lui dis-je, que toutes nos maladies viennent de réplétion; d'où nos médecins concluent sensément que l'évacuation est nécessaire, soit par en haut, soit par en bas. Pour obtenir cet effet, ils prennent des herbes, des minéraux, des gommes,



des huiles, des coquillages, des sels, des plantes maritimes, des excréments, des écorces d'arbres, des serpents, des crapauds, des grenouilles, des araignées, des poissons, des os et de la chair des hommes morts, et des oiseaux; et de tout cela ils composent une liqueur d'une odeur et d'un goût abominable, que l'estomac



rejette avec dégoût; et c'est là ce qu'ils appellent un vomitif. D'autres fois ils tirent des mêmes matériaux, en y ajoutant quelques autres poisons, une médecine qu'ils nous font prendre, soit par l'orifice d'en haut,



soit par l'orifice d'en bas,



selon leur fantaisie; et cette médecine, qui relâche les entrailles, entraîne avec elle tout ce qu'elles contiennent,



et prend le nom de purgation ou de clystère. La nature, disent-ils fort ingénieusement, nous a donné l'orifice supérieur et visible pour l'introduction des aliments, et l'orifice inférieur pour la déjection de leur superflu :

or la maladie change la disposition naturelle du corps; il faut donc que le remède agisse de même et combatte la nature; et pour cela il est nécessaire de changer l'usage des orifices, c'est-à-dire d'avaler par celui d'en bas, et d'évacuer par celui d'en haut.

Mais outre les maladies réelles, nous sommes sujets à des maladies imaginaires pour lesquelles les médecins ont inventé des remèdes imaginaires. Ces maladies ont des noms connus, ainsi que les drogues qui leur sont applicables; et nos yahous femelles sont presque toujours atteintes de ces sortes d'indispositions.

Les médecins excellent principalement dans les pronostics; il est rare qu'ils en donnent de trompeurs; car s'il s'agit de maladie réelle d'un certain degré de malignité, ils prédisent en général la mort, qu'ils ont toujours le pouvoir de faire arriver, s'ils n'ont pas celui



de l'empêcher. Ainsi donc si quelque signe d'amendement inattendu paraissait après qu'ils auraient prononcé la sentence fatale, ils sauraient comment éviter de passer pour faux prophètes, et comment prouver

leur sagacité au monde par une dose administrée à propos.

Ils sont spécialement utiles aux maris et aux femmes qui sont las de leur chaîne matrimoniale, aux héritiers, aux ministres d'état, et souvent aux monarques.

J'avais, en d'autres occasions, causé avec mon maître sur la nature du gouvernement en général, et en particulier sur notre constitution, bien digne d'exciter l'envie et l'admiration du monde entier. Mais lorsque je parlai accidentellement d'un ministre d'état, Son Honneur me demanda quelle sorte de yahous cette appellation désignait.

Je répondis qu'un premier ou principal ministre d'état était un individu totalement exempt de joie et de chagrin, d'amour et de haine, de pitié et de colère, du moins qu'il ne manifestait aucune passion, sauf le désir ardent d'acquérir des richesses, du pouvoir et des titres; qu'il employait ses paroles à toute espèce d'usage, hors à celui d'exprimer ses pensées; qu'il ne disait jamais la vérité, sinon avec l'intention de la faire prendre pour un mensonge; que ceux desquels il disait le plus de mal en arrière étaient sûrs d'être en bon chemin pour leur avancement; et que lorsqu'il louait quelqu'un, soit en face, soit indirectement, on pouvait juger que c'était un homme perdu; une promesse d'un ministre, surtout si elle était affirmée par serment, était, dis-je, l'augure le plus défavorable, et toute personne sage se retirait après cela et abandonnait ses espérances.

Il est trois méthodes par lesquelles on peut s'élever

au rang de premier ministre : la première est de pouvoir disposer avec prudence d'une femme, d'une fille



ou d'une sœur; la seconde est de trahir ou de détruire sourdement son prédécesseur; la troisième est de montrer un zèle furieux dans les assemblées publiques contre la corruption de la cour. Mais un prince avisé

doit employer de préférence ceux qui pratiquent la dernière de ces méthodes, parce que ces fanatiques d'opposition deviennent toujours les ministres les plus servilement dévoués aux volontés et aux passions de leur maître. Une fois en possession de leur place, les ministres s'y maintiennent en s'assurant la majorité d'un sénat ou grand conseil législatif par la distribution des emplois dont ils disposent, eux les ministres; enfin par un expédient appelé acte d'indemnité (dont j'expliquai la signification), ils se mettent à l'abri de toute responsabilité, et se retirent des affaires chargés des dépouilles de la nation.

Le palais d'un premier ministre est une école où se forment des sujets pour sa profession; les pages, les laquais, le portier, en imitant le maître, deviennent dans leur sphère autant de ministres, et apprennent à exceller en trois principales branches de l'art, savoir : l'insolence, le mensonge et la vénalité. En conséquence, ils ont chacun une cour subalterne composée de personnes du premier rang; et quelquefois, à force d'adresse et d'impudence, ils parviennent par différents degrés à succéder à leur maître.

Celui-ci est ordinairement gouverné, soit par une maîtresse surannée, soit par un laquais favori, qui sont les canaux par lesquels les faveurs se répandent, et qui peuvent être nommés les gouvernants du royaume en dernier ressort.

Un jour mon maître, m'ayant entendu parler de la noblesse de mon pays, voulut bien me faire un compliment que je n'ai aucune prétention à mériter. Il

était sûr, me dit-il, que j'appartenais à quelque grande famille, parce que je surpassais, sous le rapport de la beauté, des formes, de la couleur, de la propreté, tous les yahous de son pays, bien que ceux-ci fussent mes supérieurs pour la force et pour l'agilité; que cela venait sans doute d'une manière de vivre différente de celle des autres brutes; et de plus, de la faculté de la parole, dont j'étais doué, et de ce degré de raison qui me faisait passer pour un prodige parmi ses connaissances.

Il me fit observer en même temps que parmi les Houyhnhnms les blancs et les alezans n'étaient pas aussi bien faits que les bais et les gris de fer, les gris-pommelés et les noirs; que ceux-là ne naissaient pas avec les mêmes talents et les mêmes dispositions que ceux-ci; que pour cela ils restaient toute leur vie dans l'état de servitude qui leur convenait et qu'aucun d'eux ne songeait à sortir de ce rang pour s'élever à celui de maître, ce qui paraîtrait dans le pays une chose monstrueuse.

Je rendis à Son Honneur de très-humbles actions de grâces de la bonne opinion qu'il avait de moi, mais je l'assurai en même temps que ma naissance était très-basse, étant né seulement d'honnêtes parents, qui m'avaient donné une assez bonne éducation. Je lui dis que la noblesse parmi nous n'avait rien de commun avec l'idée qu'il en avait conçue : que nos jeunes nobles étaient nourris dès leur enfance dans l'oisiveté et dans le luxe; que, dès que l'âge le leur permettait, ils s'épuisaient avec des femelles débauchées et corrompues,

et contractaient des maladies odieuses; que lorsqu'ils avaient consumé tout leur bien et qu'ils se voyaient entièrement ruinés, ils se mariaient à une femelle de basse naissance, laide, mal faite, malsaine, mais riche; qu'un pareil couple ne manquait point d'engendrer des enfants mal constitués, noués, scrofuleux, rachitiques



ou difformes; ce qui continuait quelquefois jusqu'à la troisième génération, à moins que la judicieuse femelle n'y remédiât en implorant le secours de quelque charitable ami ou domestique. J'ajoutai que parmi nous un corps sec, maigre, décharné, faible, infirme, était devenu une marque infaillible de noblesse; que même une complexion robuste et un air de santé allaient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluait aussitôt que son père véritable était un cocher ou un palefrenier. Les imperfections de l'esprit vont de pair avec

celles du corps, et le caractère commun à cette classe est un mélange de mélancolie, de stupidité, d'ignorance, de caprice, de sensualité et d'orgueil.

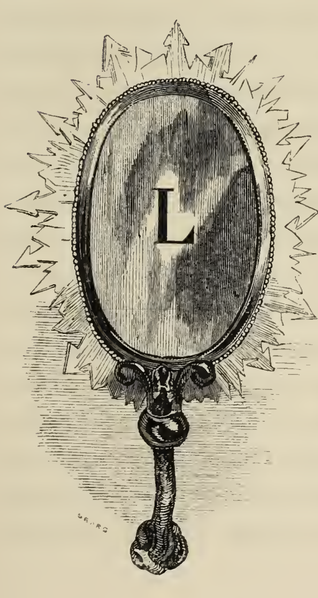
Sans le consentement de cet illustre corps, aucune loi ne peut cependant être promulguée, abrogée ou modifiée; et il décide de même sans appel de toutes nos possessions.





CHAPITRE VII.

Grand attachement de l'auteur pour sa patrie. —
Observations de son maître sur la constitution et l'administration
de l'Angleterre. —
Remarques du maître de l'auteur sur la nature humaine.



Le lecteur s'étonnera peut-être que j'aie pu me résoudre à représenter mon espèce sous un jour aussi fidèle devant une race de mortels déjà prévenus défavorablement à l'égard du genre humain, par la complète ressemblance de ce genre avec les yahous du pays. Mais j'avoue que les nombreuses vertus de ces

excellents quadrupèdes, placées dans un contact immédiat avec les corruptions humaines, avaient si bien éclairci ma vue et agrandi la sphère de mon intelligence, que je commençai à juger différemment des actions et des passions des hommes, et à penser que l'honneur de mon espèce ne valait pas la peine d'être ménagé, ce qui d'ailleurs était impossible avec une personne aussi sensée et aussi pénétrante que mon maître, qui me prouvait journellement que des actes par moi commis, et que l'on eût à peine comptés parmi nous pour de légères faiblesses, étaient des fautes graves. J'avais également appris par son exemple à détester le mensonge et la dissimulation; et la vérité me sembla enfin tellement aimable, que je me déterminai à lui sacrifier toutes choses.

Enfin, pour être tout-à-fait sincère, il faut dire qu'un motif plus fort me portait à représenter l'état de mon pays avec aussi peu de ménagement. J'avais à peine habité pendant une année en cette contrée, que je pris la ferme résolution de passer le reste de mes jours avec ces admirables Houyhnhnms, dans la contemplation et la pratique de toutes les vertus et l'absence de toute tentation, de tout exemple vicieux. Mais la fortune, mon ennemie perpétuelle, avait décidé qu'une telle félicité ne serait pas mon partage. Cependant il m'est doux de penser que, dans ce que j'ai dit de mes compatriotes, j'ai atténué leurs torts autant que je pouvais risquer de le faire devant un examinateur aussi sévère, et qu'à chaque point j'ai donné le tour le plus favorable possible. Pouvais-je faire autrement? toute créature

vivante n'est-elle pas influencée par son penchant, sa partialité pour le lieu de sa naissance?

J'ai fait le résumé des conversations que j'eus avec mon maître pendant la plus grande partie du temps que j'eus l'honneur de passer à son service; mais la crainte de devenir prolixe m'a induit à omettre beaucoup plus de matières que je n'en ai cité.

Quand j'eus répondu à toutes ses questions, et que sa curiosité parut pleinement satisfaite, il m'envoya chercher un matin de très-bonne heure, et m'ordonna de m'asseoir à quelque distance, honneur qu'il m'accordait pour la première fois. Il me dit qu'il avait mûrement réfléchi sur mon histoire et sur tout ce que je lui avais dit de moi et de mon pays, et qu'il en avait conclu que nous étions des animaux qui, par un accident inconcevable pour lui, avions été doués d'une légère parcelle de raison, de laquelle nous n'avions fait usage que pour aggraver nos défauts et en acquérir de nouveaux que la nature ne nous avait point donnés; tandis que nous avions perdu le peu de capacités qu'elle nous avait accordées; que nous avions été merveilleusement habiles à multiplier nos besoins primitifs; et qu'il paraissait que nous passions notre vie en vains efforts pour les satisfaire par nos inventions. Quant à moi, il était évident que je n'avais ni la force ni l'agilité d'un yahou commun, que je marchais gauchement sur mes pieds de derrière, que j'avais trouvé moyen de rendre mes griffes nulles, soit pour la défense, soit pour l'utilité, et de dépouiller mon menton du poil destiné à le garantir du soleil et des intempé-

ries de l'air; enfin que je ne pouvais ni courir avec rapidité, ni grimper aux arbres comme mes frères (il voulait toujours les nommer ainsi) les yahous du pays.

Il ajouta que nos institutions de gouvernement et nos lois ne provenaient évidemment que de notre défaut de raison, et par conséquent de vertu, parce que la raison seule suffit pour gouverner une créature raisonnable, caractère auquel nous ne devions point prétendre, même d'après le récit que j'avais fait, bien qu'il se fût aperçu du soin que j'avais pris de taire beaucoup de particularités et souvent de dire la chose qui n'est pas, afin de donner meilleure idée de mes compatriotes.

Ce qui le confirmait dans cette opinion, c'est qu'il avait remarqué que, de même que je ressemblais aux autres yahous dans toutes les parties de mon corps, à quelques exceptions près, lesquelles étaient toutes à mon désavantage, comme la différence de force, d'activité, de vitesse, mes griffes plus courtes, et d'autres distinctions artificielles, ainsi nos mœurs et nos actions, d'après ce que j'en avais conté, montraient une ressemblance aussi exacte dans les qualités de notre esprit. Les yahous, disait-il, sont connus pour se haïr les uns les autres, plus qu'ils ne haïssent aucune autre espèce d'animal; et l'on expliquait ordinairement ce fait par la laideur de leurs formes, qu'ils voient dans le reste de leur race, mais non dans eux-mêmes. Il avait donc pensé que nous avions peut-être fait sagement de couvrir nos corps et de cacher par cette invention tout ce qu'il nous était possible de cacher de nos difformi-

tés, dont la vue était à peine supportable. Mais il reconnaissait maintenant qu'il s'était mépris, et que les causes de dissensions parmi ces brutes dans son pays et dans le mien étaient les mêmes. Si vous jetez, par exemple, au milieu de cinq yahous autant de nourriture qu'il en faudrait pour en nourrir cinquante, au lieu de manger paisiblement, ils se prennent aux cheveux et aux oreilles, et chacun d'eux s'efforce d'avoir le tout à lui seul. On est donc obligé de faire tenir un domestique près d'eux tandis qu'ils mangent dehors; et ceux qui restent au logis sont attachés à une certaine distance l'un de l'autre. S'il arrivait qu'une vache mourût de vieillesse ou par accident avant qu'un Houyhnhnm ait eu le temps de la prendre pour ses yahous, ceux du voisinage venaient en troupe fondre sur cette proie, et il s'ensuivait une bataille toute semblable à celles que j'avais décrites. Les yahous se faisaient des blessures terribles avec leurs griffes, mais



ils parvenaient rarement à tuer leur adversaire, n'ayant point ces instruments de mort que nous avions inventés. D'autres fois, les yahous de divers cantons se livraient bataille sans aucune cause apparente; et ceux d'un canton épiaient toutes les occasions de surprendre ceux du canton ennemi avant qu'ils eussent eu le temps de se préparer. Mais s'ils étaient trompés dans leur attente, ils retournaient chez eux, et faute d'ennemis, s'amusaient à faire ce que vous appelez une guerre civile.

En quelques parties du pays on trouve certaines pierres brillantes de couleurs variées, desquelles les yahous sont vivement épris; et quand ces pierres sont profondément enfoncées dans la terre, comme cela arrive quelquefois, ils creusent avec leurs griffes pen-



dant des journées entières pour les détacher, ensuite ils les emportent et les cachent dans leurs bauges, en regardant tout autour d'eux avec beaucoup de précau-

tion, de peur que leurs camarades ne découvrent leur trésor. « Je n'ai jamais pu, disait mon maître, deviner la raison de cet appétit surnaturel, ni savoir à quoi ces pierres pouvaient servir à ces animaux; mais, je le conçois maintenant, cela vient de ce principe d'avarice que vous attribuez au genre humain. Une fois, continua-t-il, pour faire une expérience, je déplaçai en secret un tas de ces pierres; et la sordide bête, en voyant son trésor enlevé, attira par ses lamentations le troupeau sur la place, se prit à mordre et à égratigner les autres; après cette fureur, il tomba dans une sorte de mélancolie, et ne voulut ni boire, ni manger, ni dormir, ni travailler, jusqu'à ce que j'eusse ordonné à un domestique de remettre les pierres dans la cachette d'où je les avais tirées. Quand le yahou les revit, il reprit sa bonne humeur; mais il porta son trésor dans un endroit plus secret, et depuis ce temps il a toujours été une bête de bon service. »

Mon maître m'assura de plus, et je pus observer moi-même, que les combats les plus fréquents et les plus féroces des yahous avaient lieu dans les champs où ces pierres abondaient, parce qu'ils étaient sujets à de perpétuelles incursions des yahous du voisinage.

Il me dit qu'il arrivait souvent, lorsque deux yahous avaient découvert une de ces pierres et se battaient pour savoir auquel des deux elle resterait, qu'un troisième survenait et emportait la pierre. Mon maître soutenait que ces évènements avaient quelque ressemblance avec nos affaires judiciaires. Je ne voulus pas le désabuser, pour notre honneur; car la décision dont il

parlait était bien plus équitable que la plupart de nos sentences légales, puisque le plaignant et le défendeur ne perdaient, dans le premier cas, que le sujet de leur débat, au lieu que nos cours de justice n'auraient pas lâché l'affaire tant qu'il serait resté quelque chose à l'une ou à l'autre partie.

Il n'est rien, continua mon maître, qui rende les yahous plus odieux que la voracité qui les porte à manger avidement tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin, herbes, racines, fruits, chairs corrompues, ou tout cela mêlé ensemble; et l'une de leurs singularités, c'est qu'ils préfèrent ce qu'ils obtiennent au loin par le vol ou la rapine, à de meilleurs aliments qui leur sont donnés au logis. Tant que leur proie dure, ils mangent au point d'être près de crever; ensuite leur instinct leur a fait connaître une certaine racine qui leur procure une évacuation générale.

Ils font encore usage d'une autre racine succulente,



mais très-difficile à trouver; ils sucent avec délice cette racine, et cela produit sur eux l'effet produit sur nous par le vin. Tantôt cette substance les porte à se caresser, tantôt à se déchirer l'un l'autre; ils font des hurlements, des grimaces, profèrent des sons pressés et inarticulés, marchent en chancelant, et tombent enfin dans la boue.

J'avais en effet observé que les yahous étaient les seuls animaux du pays qui fussent sujets à des maladies, lesquelles toutefois étaient moins nombreuses que celles des chevaux parmi nous, et ne provenaient d'aucun mauvais traitement, mais de la saleté et de la gourmandise de cette bête vorace. Un seul terme général indique toutes ces maladies, et ce terme, emprunté au nom de l'animal, est *hnea-yahou*, c'est-à-dire le *mal des yahous*. Le remède prescrit pour ce mal est un mélange de leur fumier et de leur urine, que l'on fait avaler de force au yahou malade. J'ai vu très-souvent appliquer ce remède avec succès, et je le recommande à mes compatriotes dans l'intérêt du bien public, comme un spécifique admirable contre les indispositions produites par la réplétion.

Sous le rapport des sciences, du gouvernement, des arts, des manufactures, et autres choses semblables, mon maître avouait qu'il ne trouvait que très-peu ou même point de ressemblance entre les yahous du pays et ceux du mien. Il ne cherchait d'analogie que dans les dispositions naturelles des deux espèces, comme on peut le croire. Quelques Houyhnhnms curieux avaient, il est vrai, observé que, dans la plupart des troupeaux d'yahous, il y avait une sorte de chef (de même que dans nos parcs on voit toujours un cerf principal), et



que c'était en général le plus difforme et le plus méchant de la troupe. Ce chef avait ordinairement un favori, aussi semblable à lui-même qu'il pouvait le trouver, et dont l'emploi était de lécher les pieds et le



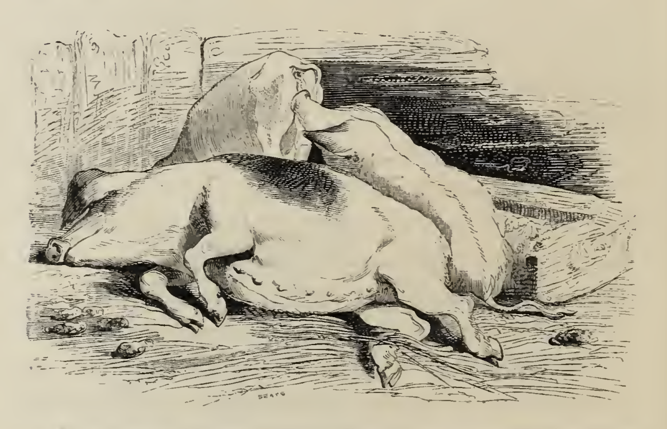
derrière de son maître, et d'amener des femelles à sa bauge, services que le maître récompensait de temps à autre par un morceau de chair d'âne. Ce favori était haï de tout le troupeau, et il n'osait pas s'éloigner de la personne du chef; il conservait généralement sa charge jusqu'à ce que l'on eût trouvé un individu plus mauvais que lui; mais dès l'instant où il était renvoyé, son successeur se mettait à la tête des yahous du canton, jeunes et vieux, mâles et femelles, et ils venaient en corps décharger leurs entrailles sur le favori disgracié, et l'en arrosaient de la tête aux pieds. Mon maître me dit qu'il ne pouvait déterminer à quel point cela pouvait être comparable à nos cours, à nos ministres et à nos favoris.

Je n'osai répliquer à cette insinuation malicieuse qui rabaissait l'intelligence humaine et la mettait au-dessous de la sagacité d'un chien de chasse ordinaire, lequel a toujours assez de jugement pour suivre le cri du chien le plus expérimenté de la meute, sans jamais se tromper.

Mon maître me dit que les yahous avaient des qualités remarquables, desquelles je n'avais que peu ou point parlé dans mes récits sur l'espèce humaine. Il me dit que ces animaux avaient, comme les autres brutes, les femelles en commun; mais qu'ils différaient des autres en ce que les yahous femelles recevaient les mâles lorsqu'elles étaient pleines, et les mâles se querellaient et se battaient avec les femelles aussi violemment qu'avec les autres mâles. Ces deux pratiques montraient un degré d'infâme brutalité au-

quel n'arriva jamais aucune autre créature sensible.

Il était surpris d'une autre qualité des yahous, c'était leur étrange penchant à l'impudeur et à la saleté. A l'égard de la première accusation, je la laissai passer sans mot dire, n'ayant rien à répliquer pour justifier mon espèce, malgré la bonne envie que j'en avais; mais il m'eût été bien facile de repousser la seconde imputation, du moins son application exclusive au genre humain, s'il y avait eu des cochons dans le pays, et par malheur il n'y en avait point. Assurément si le cochon est un quadrupède plus doux que le yahou, il ne peut prétendre à un plus haut degré de propreté, et mon maître sans doute n'aurait pu nier cela, s'il avait vu la dégoûtante manière dont ces animaux se nourrissent, et la coutume qu'ils ont de se vautrer et de dormir dans la fange.



Mon maître parla d'une autre particularité que ses domestiques avaient découverte chez certains yahous,

et dont il ne pouvait se rendre compte. Parfois, dit-il, un yahou prend fantaisie de se retirer dans un coin, de se coucher, de hurler, de grogner et de repousser tous ceux qui s'approchent de lui, bien qu'il soit jeune, gras, et qu'il ne manque ni de nourriture, ni d'eau, et que les domestiques ne puissent deviner ce qui le fait souffrir. Le seul remède qu'ils trouvaient à ce mal était de le faire travailler rudement, après quoi il revenait immanquablement à lui-même. A ce récit, je restai silencieux pour l'amour de mon espèce; cependant je reconnus dans cet état le vrai principe du spleen, qui n'attaque en général que les riches, les paresseux, les sensuels, toutes personnes que je me ferais fort de guérir en les soumettant au même régime.

Son Honneur dit encore que souvent un yahou femelle se cache derrière un tertre ou un buisson, re-



garde les jeunes mâles qui passent, se laisse entrevoir, ensuite se cache de nouveau, en faisant une infinité de gestes, de grimaces, en prenant d'étranges postures; et que, dans ces moments-là, on avait observé qu'elles répandaient une odeur très-désagréable. Lorsque quelques-uns des mâles s'avançaient, elles se retiraient tout doucement en regardant à chaque instant derrière elles; puis, avec une fausse démonstration de crainte, elles s'enfuyaient vers une place convenable où elles savaient que le mâle les suivrait.

D'autres fois, si quelque femelle étrangère vient dans le troupeau, trois ou quatre yahous de son sexe l'entourent, l'examinent, babillent, font des grimaces, la sentent de tous côtés, ensuite se détournent avec des signes de mépris et de dégoût.



Peut-être mon maître poussait-il un peu trop loin ces observations fondées sur son expérience et celle des

autres; cependant je ne pus m'empêcher de penser avec un peu d'étonnement et beaucoup de tristesse que les rudiments de l'impudicité, de la coquetterie, de la critique amère et de la médisance, avaient été placés parmi les instincts du genre féminin.

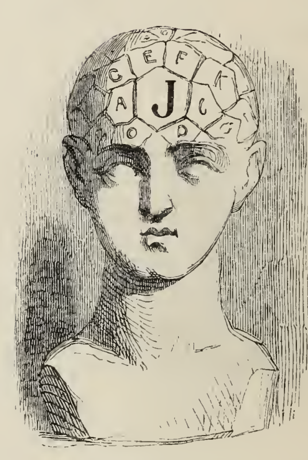
Je m'attendais à tous moments à entendre mon maître accuser les yahous de ces appétits monstrueux si communs dans les deux sexes parmi nous. Mais il paraît que la nature n'a pas été assez habile pour inspirer ces plaisirs raffinés, et qu'ils sont les produits exclusifs de l'art et de la raison, de notre côté du globe.





CHAPITRE VIII.

L'auteur raconte quelques particularités des yahous.
— Grandes vertus des Houyhnhnms.
— Éducation et exercices de la jeunesse.
— Assemblée générale.



Je devais comprendre la nature humaine beaucoup mieux (du moins je le supposais) que mon maître ne pouvait le faire; il m'était donc facile de m'appliquer à moi-même et à mes compatriotes le caractère qu'il donnait aux yahous; et je m'imaginais que je pourrais faire d'autres découvertes par mes propres observations. Je priai, en conséquence, mon maître de me laisser voir les troupeaux des yahous du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manières et leurs

inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avais pour eux, il n'appréhenda point que leur vue et leur commerce me corrompît; mais il voulut qu'un gros cheval alezan-brûlé, l'un de ses domestiques, honnête et bonne créature, m'accompagnât toujours; et j'avoue que, si je n'avais pas eu sa protection, je n'aurais pas osé tenter pareille aventure. J'ai déjà dit combien j'avais été molesté par ces odieux animaux à mon arrivée dans le pays, et depuis je faillis trois ou quatre fois de tomber entre leurs griffes, lorsque je m'écartai un peu de la maison.

J'avais quelque raison de croire que ces yahous me regardaient comme un de leurs semblables, et j'avais donné lieu à cela en leur laissant voir ma poitrine et mes bras découverts, tandis que mon protecteur était près de moi. En ces occasions, ils tâchaient de s'approcher de nous; ils imitaient mes actions à la manière des singes, mais toujours avec des signes manifestes d'aversion, de même que l'on verrait des singes sauvages poursuivre un sapajou apprivoisé à qui l'on aurait mis un chapeau et des bas.

Ils sont dès l'enfance d'une vélocité prodigieuse. Une fois je pris un jeune mâle de trois ans, et je tâchai, par toutes sortes de caresses, de le faire tenir tranquille; mais le petit démon se mit à crier, à égratigner, à mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le lâcher; et il était grandement temps, attendu qu'une troupe de yahous accourait attirée par le bruit, et voyant leur petit sauvé (car il s'était enfui), et mon alezan étant là, ils n'osèrent pas nous aborder. J'observai que la chair du jeune animal avait une odeur

très-fétide, qui tenait un peu de celle de la fouine, un peu de celle du renard, mais plus désagréable que l'une ou l'autre. J'oubliais une circonstance (peut-être le lecteur me pardonnerait facilement de l'avoir omise tout-à-fait), c'est que, tandis que je tenais cette odieuse vermine dans mes mains, il déchargea ses excréments



horribles, jaunes et liquides, sur mes habits, qui en furent entièrement souillés. Par bonheur, un ruisseau était proche, et je m'y nettoyai de mon mieux; cependant je ne parus devant mon maître qu'après avoir été suffisamment aéré.

D'après tout ce que je pus découvrir, les yahous sont les animaux les moins susceptibles d'instruction.

leur capacité n'allant jamais au-delà de traîner ou de porter des fardeaux. Cependant, à mon avis, ce défaut tient à une disposition rétive et malicieuse; car ils sont rusés, traîtres, malfaisants et vindicatifs. Ils sont forts et vigoureux, mais couards; et, par conséquent, insolents, abjects et cruels. On a remarqué que ceux dont le poil est rouge dans les deux sexes sont plus libidineux et plus méchants que les autres, et les surpassent de beaucoup sous le rapport de la force et de l'activité.

Les Houyhnhnms tiennent les yahous dont ils se servent dans des huttes peu éloignées de la maison; mais le reste est envoyé au dehors dans certains champs où ils déterrent des racines, mangent différentes herbes, cherchent des charognes, et attrapent quelquefois des belettes et des *luhimuhs* (sorte de rat



des champs), qu'ils dévorent gloutonnement. La nature leur apprend à creuser des trous profonds avec leurs ongles sur les flancs des terrains élevés, et ils se couchent dans ces trous; ceux des femelles sont plus grands que les autres, et peuvent contenir deux ou trois petits.

Ils nagent dès leur enfance comme des grenouilles, et peuvent rester long-temps sous l'eau, où ils prennent des poissons que les femelles portent à leurs petits. A ce propos, j'espère que le lecteur me pardonnera de citer une étrange aventure.

Un jour je me promenais avec mon protecteur l'alezan, et comme il faisait chaud, je le priai de me laisser prendre un bain dans une rivière près de laquelle nous étions. Il y consentit; je me déshabillai complètement, et j'entrai doucement dans l'eau. Une femelle yahou,



cachée derrière un tertre, avait vu toutes mes actions, et, enflammée par le désir (comme nous le conjecturâmes le bidet et moi), elle courut et sauta dans l'eau à cinq pas de la place où je me baignais. De ma vie je ne fus aussi effrayé. L'alezan paissait non loin de là, ne se doutant nullement de ma mésaventure. Elle m'embrassa tout en plein; je criai le plus fort que je pus; le bidet vint au galop, et elle lâcha prise avec la plus grande répugnance, et sauta sur la rive opposée, où elle resta à me regarder en hurlant tout le temps que je mis à reprendre mes habits.

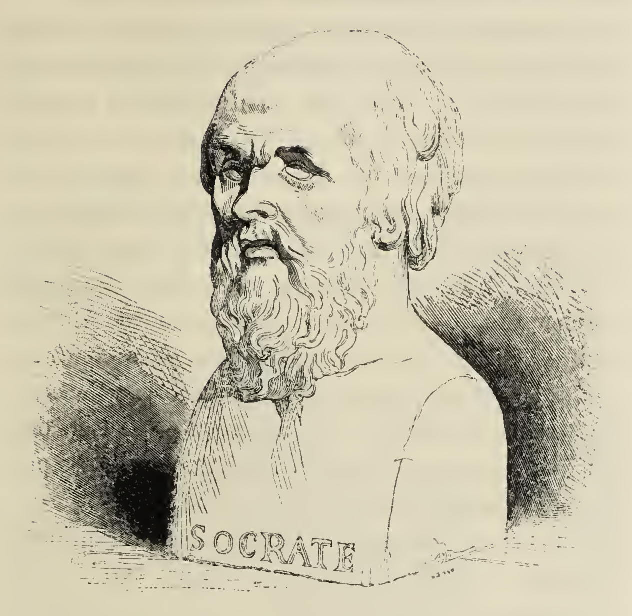
Cette histoire ridicule réjouit fort mon maître et toute sa famille; mais elle me causa beaucoup de honte et de confusion; car je ne pouvais plus nier que je ne fusse un véritable yahou dans la forme générale de mes membres, puisque les femelles de l'espèce avaient du penchant pour moi. Et il faut observer de plus que cette bête n'avait point le poil roux (ce qui eût été une sorte d'excuse pour un appétit déréglé), mais noir comme une prune sauvage, et sa personne n'était pas tout-à-fait aussi hideuse que celle des autres femelles d'yahous. Je pense qu'elle n'avait pas plus de onze ans.

Comme j'ai passé trois années entières dans ce pays-là, le lecteur attend de moi, sans doute, qu'à l'exemple de tous les autres voyageurs, je fasse un ample récit des mœurs et des coutumes de ses habitants, qui furent en effet le principal objet de mes études.

Comme ces nobles Houyhnhnms sont doués d'une disposition générale à toutes les vertus, et n'ont pas

même l'idée du mal moral chez une créature raisonnable, leur principale maxime est de cultiver et de perfectionner la raison, et de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux la raison n'est point problématique, comme parmi nous, et ne fournit point des arguments également vraisemblables pour et contre; mais elle frappe l'esprit d'une conviction pleine et soudaine, comme cela doit arriver toutes les fois qu'elle n'est ni confondue, ni obscurcie, ni décolorée par les passions et l'intérêt. Je me rappelle qu'il me fut très-difficile de faire entendre à mon maître le sens du mot opinion, ou comment un point pouvait être contestable; parce que la raison nous apprend à ne jamais nier ou affirmer rien sans une certitude complète; et nous ne pouvons faire l'un ou l'autre sur des objets au-delà de notre connaissance. Ainsi, les controverses, les polémiques, les disputes, les assertions positives sur des sujets douteux, sont des maux inconnus parmi les Houyhnhnms. De même, quand je tâchais de lui expliquer nos divers systèmes de philosophie naturelle, il ne pouvait s'empêcher de rire en entendant des créatures qui se disaient raisonnables se faire un mérite de savoir les conjectures d'autres gens à l'égard de choses qui ne seraient d'aucune utilité pour nous, quand elles seraient parfaitement connues.

En cela ses sentiments étaient tout-à-fait conformes à ceux de Socrate, tels que Platon nous les a transmis; et je cite ce fait comme le plus grand honneur que puisse recevoir le prince des philosophes. J'ai souvent



pensé depuis quelle destruction cette doctrine amènerait dans les bibliothèques de l'Europe, et combien de chemins conduisant à la renommée seraient fermés par elle dans le monde savant.

L'amitié et la bienveillance sont les principales vertus parmi les Houyhnhnms, et ces vertus ne sont point bornées à des objets particuliers, mais elles s'étendent sur toute l'espèce. Ils traitent l'étranger de la partie la plus éloignée du pays comme ils traitent leur plus proche voisin; et partout ils sont sûrs d'être accueillis par des frères. Ils observent le plus haut degré de décence et de civilité; mais ils sont totalement ignorants de ce que nous appelons cérémonies. Ils

n'ont point de tendresse pour leurs poulains, et le soin qu'ils prennent de leur éducation est uniquement dicté par la raison. Je voyais mon maître montrer la même affection aux enfants de son voisin qu'à ses propres enfants. Ils pensent que la nature les porte à aimer toute leur espèce, et que la raison seule fait distinguer les personnes d'une vertu ou d'un mérite supérieur.

Quand la matrone Houyhnhum a produit un petit de chaque sexe, elle cesse de vivre conjugalement avec son mari, à moins qu'ils ne perdent un de leurs enfants, ce qui arrive rarement; mais, en pareil cas, les époux se réunissent; et si l'épouse a passé l'âge de la production, un autre couple lui donne un de ses poulains, et recommence à vivre en jeune ménage jusqu'à ce que l'épouse devienne enceinte. Cette précaution est nécessaire pour que le pays ne soit pas surchargé de population; mais les Houyhnhnms inférieurs ne sont pas aussi sévèrement bornés sur cet article; on leur permet d'avoir trois petits de chaque sexe pour être domestiques dans les grandes maisons.

Dans leurs mariages, ils ont soin d'assortir les couleurs de manière à éviter tout mélange désagréable dans la race. La force est la qualité principalement recherchée pour les mâles, comme la beauté pour les femelles, non par rapport à l'amour, mais pour empêcher la race de dégénérer; car si une femelle se trouve remarquable pour la force, on considère la beauté dans le choix de son époux.

L'amour, la galanterie, les présents, les dots, les douaires, n'ont aucune place dans leurs pensées, ne

sont exprimés par aucun mot de leur langue. Les jeunes couples sont unis simplement parce que leurs



parents et leurs amis ont décidé qu'il en serait ainsi; ils voient tous les jours les autres agir de la sorte, et regardent cette union comme un des actes nécessaires de la vie d'un être raisonnable. Mais la violation du mariage ou toute autre impureté sont des choses totalement inconnues; et les époux passent leur vie en conservant l'un pour l'autre la même amitié, la même

bienveillance mutuelle, qui les unissent à tous ceux de leur espèce qui se rencontrent sur leur chemin. Jamais entre eux il ne s'élève ni jalousie, ni mauvaise humeur, ni querelle, ni mécontentement.

Leur méthode est admirable pour l'éducation des deux sexes, et serait digne de nous servir de modèle. On ne leur permet pas de goûter un seul grain d'avoine, hors à certains jours, jusqu'à l'âge de dix-huit ans; on ne leur donne du lait que très-rarement; l'été, ils paissent l'herbe deux heures chaque matin et chaque soir, de même que leurs parents; mais les domestiques n'emploient pas la moitié de ce temps à leurs repas, et l'herbe qu'ils doivent consommer est en grande partie apportée à la maison, afin qu'ils mangent aux heures convenables, dans les intervalles de leurs travaux.

La tempérance, l'amour du travail, l'exercice, la propreté, sont des choses également enjointes aux jeunes gens des deux sexes; et mon maître considérait comme une monstruosité notre usage d'élever les femelles autrement que les mâles, excepté sur quelques points d'économie domestique. Par cet usage, comme il le disait fort bien, la moitié de nos femelles n'étaient bonnes qu'à mettre des enfants au monde; et confier le soin des nôtres à des animaux aussi inutiles lui semblait un trait de brutalité encore plus marqué.

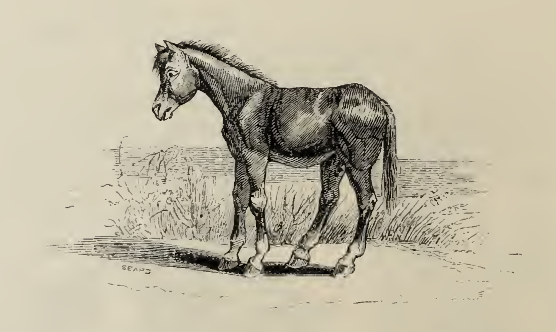
Mais les Houyhnhnms cultivent dans leur jeunesse la force, l'agilité, le courage, en s'exerçant à des courses du haut en bas des collines et sur des terrains

pierreux ; et lorsque les poulains sont tout en nage, on leur commande de se plonger par dessus les oreilles dans un étang ou une rivière. Quatre fois par an, les jeunes gens d'un canton se rassemblent pour montrer leur habileté à courir, à sauter et en d'autres exercices de force ou d'agilité; et le vainqueur mâle ou femelle est récompensé par un chant à sa louange. A l'occasion de cette fête, les domestiques poussent un troupeau d'yahous chargés de foin, d'avoine et de lait, sur l'arène, pour régaler les Houyhnhnms; après quoi l'on emmène ces animaux, de peur qu'ils ne troublent la réunion.

Tous les quatre ans, à l'équinoxe d'automne, on tient un grand conseil représentatif de toute la nation, dans



une plaine qui se trouvait à vingt milles de notre maison. Ce conseil reste assemblé pendant cinq ou six jours. On y considère l'état des différents districts sous le rapport de leurs produits en foin, en avoine, du nombre de vaches et d'yahous qu'ils contiennent; et s'il existe quelque pénurie à cet égard, ce qui est très-rare, on y supplée par une contribution unanimement et volontairement accordée. Ces assemblées règlent aussi la distribution des enfants. Par exemple, si l'un des Houyhnhnms a deux enfants mâles, il en échange un avec un de ses compatriotes qui a deux femelles; et si un enfant a été perdu accidentellement, et que sa mère ait passé l'âge de la fécondité, on décide quelle famille du district doit en procréer un autre pour le remplacer.





CHAPITRE IX.

Grands débats dans l'assemblée générale des Houyhnhnms, et comment il est terminé. — Connaissance des Houyhnhnms. — Leur manière de bâtir. — Leurs sépultures — Défauts de leur langue.



NE de ces grandes assemblées eut lieu pendant mon séjour en ce pays, environ trois mois avant mon départ; mon maître y siégea en qualité de député de son canton. On y traita une affaire qui avait déjà été cent fois mise sur le tapis, la seule question en ef-

fet qui eût jamais partagé les esprits des Houyhnhums. Mon maître, à son retour, me rapporta tout ce qui s'était passé à ce sujet.

Il s'agissait de décider s'il fallait absolument exterminer la race des yahous. Un des membres soutenait l'affirmative, et appuyait son avis de diverses raisons très-fortes et très-solides. Il prétendait que l'yahou était l'animal le plus difforme, le plus bruyant, le plus sale que la nature eût jamais produit; qu'il était également indocile, rétif et malfaisant; qu'ils suçaient en secret les pis des vaches des Houyhnhums, tuaient et



dévoraient leurs chats, foulaient aux pieds leur avoine et leur gazon, s'ils n'étaient pas sans cesse surveillés, enfin commettaient mille autres extravagances. Il rappela une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle les yahous n'y avaient pas été de tout temps, mais que, dans un certain siècle, il en avait

paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras et glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclore; que ces deux yahous en avaient engendré plusieurs autres, et que leur espèce s'était tellement multipliée, que tout le pays en était infecté; que, pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avaient autrefois ordonné une chasse générale des yahous, dans laquelle tout le troupeau avait été cerné; et les Houyhnhnms, après avoir détruit tous les vieux, en avaient gardé chacun deux jeunes qu'ils avaient apprivoisés autant que pouvait l'être un animal d'une nature aussi sauvage, et leur avaient appris à tirer et à porter. Il ajouta que cette tradition avait une grande apparence de vérité, et que les yahous n'étaient point *ylnhniamshy* (c'est-à-dire aborigènes), ce qui semblait prouvé par la haine que les Houyhnhnms et tous les autres animaux ont pour les premiers, haine qui, toute méritée qu'elle puisse être par leurs mauvaises dispositions, ne serait jamais arrivée à un tel degré de violence, s'ils avaient été aborigènes, ou se serait apaisée avec le temps. Il représenta que les habitants du pays, ayant eu l'imprudente fantaisie de se servir des yahous, avaient mal à propos négligé l'usage des ânes, qui étaient de très-bons animaux, doux, paisibles, dociles, soumis, aisés à nourrir, infatigables, exempts de mauvaise odeur, assez forts pour le travail, bien qu'ils fussent moins agiles que les yahous, et qui n'avaient



d'autre défaut qu'une voix un peu désagréable, mais qui l'était encore moins que les cris horribles des yahous.

Plusieurs autres sénateurs ayant parlé diversement et très-éloquemment sur le même sujet, mon maître se leva et proposa un expédient judicieux, dont je lui avais fait naître l'idée. D'abord il confirma la tradition populaire par son suffrage, et appuya ce qu'avait dit savamment sur ce point d'histoire l'honorable membre qui avait parlé avant lui. Mais il ajouta qu'il croyait que ces deux premiers yahous dont il s'agissait étaient venus de quelque pays d'outre-mer, et avaient été mis à terre, et ensuite abandonnés par leurs camarades; qu'ils s'étaient d'abord retirés dans les montagnes et dans les forêts; que dans la suite des temps leur naturel s'était altéré; qu'ils étaient devenus sauvages

et farouches, et entièrement différents de ceux de leur espèce qui habitent les pays d'où ils étaient venus. Pour appuyer cette proposition, il dit qu'il avait chez lui depuis quelque temps un yahou très-extraordinaire (c'était moi), dont la plupart des membres de l'assemblée avaient sans doute ouï parler, et que plusieurs même avaient vu. Il raconta alors comment il m'avait trouvé d'abord, et comment mon corps était couvert d'une composition artificielle de poils et de peaux de bêtes; il dit que j'avais une langue qui m'était propre, et que j'avais parfaitement appris la leur; que je lui avais fait le récit de l'accident qui m'avait conduit sur ce rivage; qu'il m'avait vu dépouillé et nu, et avait observé que j'étais un vrai et parfait yahou, si ce n'est que j'avais la peau blanche, peu de poil, et des griffes fort courtes. « Cet yahou étranger, ajouta-t-il, m'a voulu persuader que dans son pays, et dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les yahous sont les seuls animaux maîtres, dominants et raisonnables, et tiennent les Houyhnhnms dans l'esclavage. Il a certainement, dit-il, toutes les qualités extérieures de nos yahous; mais il est plus civilisé, parce qu'il a une légère teinture de raison. Mais ce degré de raison est aussi inférieur à celui des Houyhnhnms qu'il est supérieur à l'instinct des yahous du pays. Il cita parmi les choses que je lui avais racontées, la coutume de châtrer les Houyhnhnms dans leur jeunesse, afin de les rendre plus doux et plus dociles, et dit que cette opération était aisée et nullement dangereuse. Il ajouta qu'il n'y avait rien de honteux à imiter les brutes dans ce

qu'elles font d'ingénieux et de sage; que l'on apprend de la fourmi à être industrieux et prévoyant, et de l'hirondelle (je traduis ainsi le mot *lyhannh*, bien qu'il



désigne un oiseau beaucoup plus gros) l'art de bâtir. On pourrait donc introduire en ce pays-ci, par rapport aux jeunes yahous, l'usage de la castration; ils deviendront ainsi plus doux, plus soumis, plus traitables, et par ce même moyen nous en détruirons peu à peu l'engeance sans les priver de la vie. En même temps il serait bon d'inviter les Houyhnhnms à cultiver la race des ânes, lesquels, outre l'avantage d'être des bêtes beaucoup plus utiles que les yahous, sont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les yahous ne sont capables de rien jusqu'à douze.

Voilà ce que mon maître jugea convenable de me dire en ce moment sur les délibérations du parlement. Mais il ne me dit pas une autre particularité qui me

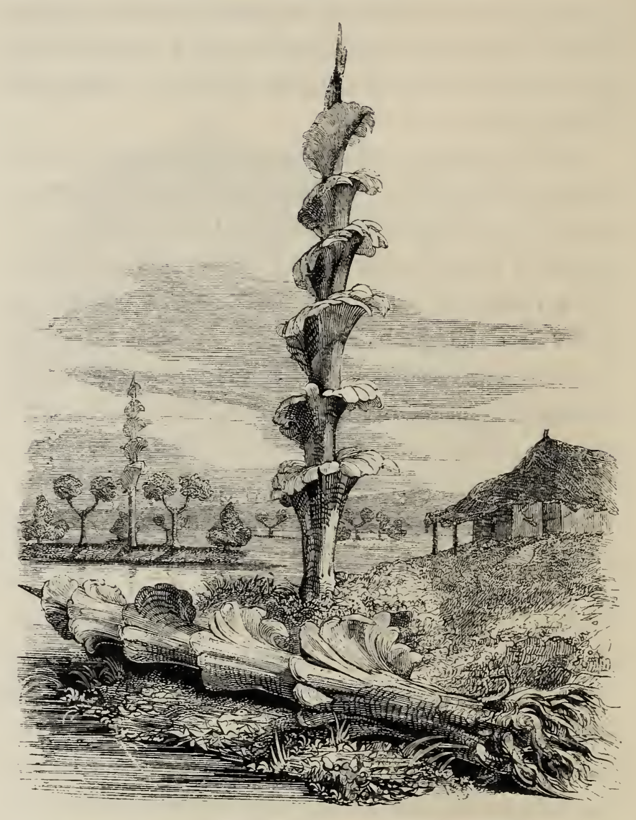
regardait personnellement, et dont je ressentis bientôt les funestes effets, comme le lecteur le verra en son lieu. Je date de cet évènement toutes les infortunes subséquentes de ma vie.

Les Houyhnhnms n'ont point de littérature, et par conséquent toute leur science est traditionnelle. Mais comme il arrive peu d'évènements chez un peuple uni, disposé à toutes les vertus, et entièrement gouverné par la raison, la partie historique est facilement conservée sans charger leur mémoire. J'ai déjà dit qu'ils n'avaient point de maladies, ils n'ont donc pas besoin de médecins; cependant ils ont d'excellents remèdes composés de plantes pour guérir les contusions et les blessures accidentelles, surtout dans leur sabot ou paturon.

Ils supputent les années par le nombre des révolutions solaires et lunaires; mais ils n'ont pas les subdivisions par semaines. Ils sont assez instruits sur les mouvements du soleil et de la lune, et comprennent la nature des éclipses : là se borne leur science en astronomie.

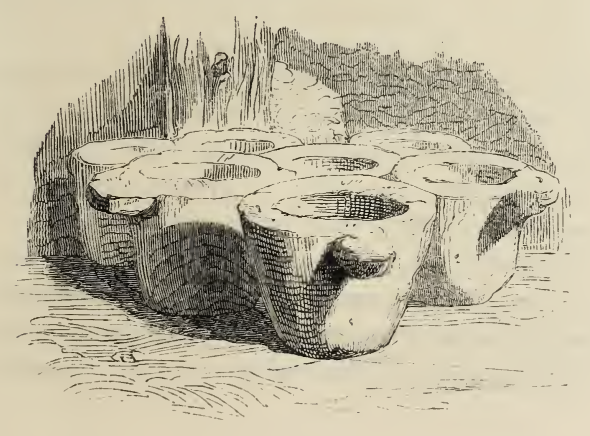
En poésie, il faut le dire, ils surpassent tous les autres mortels. La justesse de leurs comparaisons et la minutie aussi bien que l'exactitude de leurs descriptions, sont en effet inimitables. Ces deux figures abondent dans leurs vers; et ils contiennent en général, soit des idées exaltées d'amitié et de bienveillance, soit l'éloge des vainqueurs aux courses et à d'autres exercices corporels.

Leurs bâtiments, grossiers et simples, sont cependant assez commodes, et bien calculés pour les garantir du chaud et du froid. Ils ont une sorte d'arbre, lequel, à l'âge de quarante ans, perd la force de ses racines, et



tombe au premier coup de vent : la tige de ces arbres est très-droite, les Houyhnhnms la rendent pointue par le moyen d'une pierre tranchante, l'usage du fer leur étant inconnu ; ils plantent ces piquets en terre à dix pouces l'un de l'autre, et ils remplissent les intervalles avec de la paille d'avoine tressée ou des claies. Le toit et les portes sont faits de la même manière.

Les Houyhnhnms se servent de la partie concave qui sépare le paturon de la corne de leurs pieds de devant, comme nous nous servons de nos mains, et avec une dextérité qui me causa d'abord une extrême surprise. J'ai vu une jument blanche de notre maison enfiler une aiguille (que je lui avais prêtée pour faire l'expérience) avec cette jointure. Ils peuvent traire leurs vaches, cueillir leur avoine, faire tous les ouvrages manuels de cette manière. Ils ont une sorte de caillou dur avec lequel ils font divers instruments en le frottant contre d'autres pierres; ces instruments leur tiennent lieu de haches, de coins et de marteaux; ils en font aussi des faucilles pour couper le foin et l'avoine qui croissent naturellement dans quelques champs. Les yahous traînent les gerbes sur des voitures, et les domestiques foulent les épis dans certaines huttes couvertes pour en tirer le grain que l'on conserve dans des magasins. Ils fabriquent des vases grossiers en terre et en bois, et font cuire les premiers au soleil.



S'il ne leur arrive aucun accident, ils meurent seulement de vieillesse, et sont enterrés dans le lieu le plus obscur, le plus caché que l'on peut trouver. Leurs



amis et leurs parents ne montrent ni joie ni tristesse à leur départ de la vie; et le mourant lui-même ne témoigne pas le moindre regret de quitter le monde; il semble finir une visite, et prendre congé d'une famille du voisinage pour rentrer chez lui.

Je me souviens que mon maître ayant un jour invité un de ses amis avec toute sa famille à se rendre chez lui pour une affaire importante, nous vîmes arriver au jour indiqué, mais à une heure tardive, la dame et ses deux

enfants. Elle excusa d'abord son mari, lequel était le matin même *lhnuwnh*, mot très-expressif dans leur langue, et que l'on ne peut rendre facilement en anglais; il signifie littéralement se retirer vers sa première mère. Elle s'excusa ensuite elle-même en disant que son mari étant mort assez tard le matin, elle avait consulté pendant un peu de temps ses domestiques sur la place la plus convenable pour y déposer le corps. Je remarquai qu'elle fut aussi gaie que le reste de la compagnie.

Elle mourut environ trois mois après.

Les Houyhnhnms vivent en général de soixante-dix à soixante-quinze ans, et rarement ils vont à quatre-vingts. Quelques semaines avant de mourir, ils éprouvent une défaillance universelle, mais aucune douleur.

Alors ils reçoivent souvent les visites de leurs amis, parce qu'ils ne peuvent plus aller aux champs avec leur contentement et leur liberté accoutumés. Cependant, dix jours avant le décès, époque sur laquelle ils ne se trompent presque jamais, le moribond va rendre toutes les visites qu'il a reçues, porté par ses yahous dans une litière, sorte de voiture dont ils ne se servent qu'en ces occasions, ou quand ils sont très-vieux, ou quand ils font de longs voyages, ou quand ils deviennent boiteux par accident. Le Houyhnhnm mourant, lorsqu'il rend ces visites, prend solennellement congé de ses amis, comme s'il partait pour un endroit éloigné du pays où il aurait dessein de finir ses jours.



Un fait peut-ètre assez remarquable, c'est que les Houyhnhnms n'ont point de terme dans leur langue pour exprimer ce qui est mauvais, et qu'ils se servent pour cela de métaphores tirées de la difformité et des mauvaises qualités des yahous. Ainsi, lorsqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domestique, la faute d'un de leurs enfants, une pierre qui leur a meurtri le pied, un mauvais temps et autres choses semblables, ils ne font que dire la chose dont il s'agit, en y ajoutant simplement l'épithète d'yahou. Par exemple, pour exprimer les choses susdites, ils diront *hhhm yahou*, *whinaholm yahou*, *ynlhmndwihlma yahou;* et pour signifier une maison mal bàtie, ils diront *ynholmhnmrohlnw yahou*.

Je pourrais avec grand plaisir m'étendre bien davantage sur les mœurs et les vertus de cet excellent peuple; mais ayant l'intention de publier bientôt un volume

séparé sur ce sujet, je renvoie le lecteur à cette nouvelle publication. Maintenant je passe à la triste catastrophe qui me concerne.





CHAPITRE X.

Arrangements domestiques.
— Heureuse vie qu'il mène au milieu des Houyhnhnms.
— Grands progrès qu'il fait dans la vertu, en conversant avec ce peuple.
— Leurs conversations. —
L'auteur est averti par son maître qu'il doit sortir du pays
— Il s'évanouit de douleur ; mais il se soumet.
— Il s'ingénie à construire un canot à l'aide de l'un des domestiques,
ses camarades ; il le met en mer et vogue à l'aventure.



J'AVAIS arrangé mes petites affaires intérieures selon mon cœur. Mon maître avait ordonné que l'on me fît une maison à leur manière à environ six pas de la sienne, et de laquelle je couvris les murs et le sol avec

de la terre glaise et des nattes de mon invention. Je cueillis du chanvre qui croissait naturellement dans les champs ; je le battis, j'en composai du fil, et de ce fil une espèce de toile, que je remplis de plumes d'oiseaux (que j'avais pris avec des piéges de poils d'yahous, et qui étaient fort bons à manger). Je me fis une table et une chaise avec mon couteau et avec le secours de l'alezan pour la partie la plus matérielle de mon travail. Lorsque mon habit fut entièrement usé, je m'en fis un neuf de peaux de lapins, auxquelles je joignis celles de certains animaux appelés *nnuhnoh*, qui sont fort beaux, et à peu près de la même grandeur, et dont la peau est couverte d'un duvet très-fin. De cette peau je me fis aussi des bas très-propres. Je ressemelai mes souliers avec de petites planches de bois



que j'attachai à l'empeigne; et quand cette empeigne fut usée entièrement, j'en fis une de peau d'yahou séchée au soleil. Je ramassais quelquefois du miel dans les troncs des arbres, et je le mangeais avec mon pain d'avoine. Personne n'éprouva jamais mieux que moi la vérité de ces deux axiomes : la nature se contente de peu; la nécessité est la mère de l'industrie.

Je jouissais d'une parfaite santé de corps et d'une tranquillité d'esprit non moins complète. Je ne craignais ni la trahison ou l'inconstance d'un ami, ni les outrages d'un ennemi ouvert ou caché. Je n'avais nulle occasion de corrompre, de flatter, de ramper pour obtenir la faveur d'un grand ou de son favori. Je n'avais pas besoin de me défendre de la fraude ou de la tyrannie; il n'y avait là ni médecins pour détruire mon corps, ni gens de loi pour vider ma bourse, ni espions pour guetter mes paroles, mes actions, ou forger contre moi des accusations pour gagner ses honoraires; là, point de critiques, de mystificateurs, de charlatans, de filous, de voleurs, de tapageurs, de procureurs, de vils agents de débauche, de bouffons, de joueurs, de politiques, de beaux esprits, de vaporeux, d'ennuyeux bavards, de souteneurs de thèses, de ravisseurs, d'assassins, de virtuoses; point de meneurs ni de valets de partis; point de provocateurs au vice par l'exemple ou l'encouragement; point de prisons, de gibets, de haches, de piloris; point de marchands ni d'artisans fripons; point de vanité, d'orgueil ou d'affectation; point de fats, de fanfarons, d'ivrognes, de prostituées, de maladies honteuses; point de


CRITIQU

femmes querelleuses, malhonnêtes, dépensières; point de pédants stupides et arrogants; point de compagnons importuns, exigeants, disputeurs, bruyants, hurlants, vides d'esprit, à prétention, et accoutumés à mêler leur conversation de jurements; point de faquins sortis de la poussière, grâce à leurs vices; point de nobles jetés dans la boue à cause de leurs vertus; point de grands seigneurs, de juges, de violons, ni de maîtres à danser.

J'avais l'honneur de m'entretenir souvent avec les Houyhnhums qui venaient au logis; et mon maître avait la bonté de souffrir que j'entrasse toujours dans la salle pour profiter de leur conversation. La compagnie et mon maître voulaient bien condescendre à me questionner et à entendre mes réponses.

J'accompagnais aussi mon maître dans ses visites; mais je gardais toujours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât; et c'était à mon grand regret que je prenais la parole, parce que cela me faisait perdre l'occasion de m'instruire, car j'avais bien plus à gagner à rester humble auditeur en de telles conversations où l'on ne disait que ce qui était utile, en s'exprimant dans les termes les plus brefs et les plus significatifs. On observait, comme je l'ai déjà dit, la plus grande décence, mais sans le moindre mélange de cérémonie. Personne ne parlait sans éprouver du plaisir et sans en donner aux autres. Il n'y avait là ni interruption, ni lourdeur, ni âpreté, ni contradiction, ni emportement.

Ils avaient pour maxime que dans une compagnie il

est bon que le silence règne de temps en temps : et je crois qu'ils avaient raison. Dans cet intervalle et pendant cette espèce de trêve, l'esprit se remplit d'idées nouvelles, et la conversation en devient ensuite plus animée et plus vive.

Leurs sujets ordinaires sont l'amitié et la bienveillance, ou l'ordre et l'économie, et quelquefois les opérations visibles de la nature et les anciennes traditions, les limites de la vertu, les règles invariables de la raison, ou bien enfin quelques déterminations qui devaient être prises dans la prochaine assemblée générale. Souvent aussi ils parlaient des excellences diverses de la poésie.

Je puis ajouter sans vanité que je fournissais quelquefois moi-même suffisante matière à leurs discours; car ma présence donnait à mon maître l'occasion de conter mon histoire et celle de mon pays; sur quoi il leur plaisait de raisonner d'une manière fort désobligeante sur l'espèce humaine; et, par ce motif, je ne rapporterai point ce qu'ils disaient. Je ferai seulement observer que mon maître, à ma grande admiration, paraissait mieux connaître la nature des yahous qui sont dans les autres parties du monde, que je ne la connaissais moi-même. Il décrivait tous nos vices et toutes nos folies, et en découvrait de nouvelles, simplement en supposant ce dont les yahous de son pays seraient capables s'ils possédaient un léger degré de raison; et ces conclusions étaient extrêmement probables.

J'avouerai ici ingénuement que le peu de lumières

et de philosophie que j'ai aujourd'hui, je l'ai puisé dans les sages leçons de ce cher maître, et dans les entretiens de tous ses judicieux amis, que je devais être plus fier d'écouter que si j'avais parlé avec autorité devant les plus grandes et les plus sages assemblées de l'Europe.

J'étais émerveillé de la force, de la beauté, de l'agilité des habitants de ce pays; et une si rare constellation de vertus en de si aimables personnes m'inspirait la plus haute vénération. D'abord je n'éprouvai point en effet ce respect naturel que les yahous et les autres animaux ont pour les Houyhnhnms; mais cela vint par degrés, et beaucoup plus tôt que je ne pensais; à ce sentiment se mêlait pour moi un respectueux amour et une vive reconnaissance de la bonté qu'ils avaient eue en me distinguant du reste de mon espèce.

Quand je pensais à ma famille, à mes amis, à mes compatriotes, à la race humaine en général, je les considérais comme de véritables yahous; et ils n'étaient réellement peut-être qu'un peu plus civilisés et doués de la faculté de parler, mais n'usant de la raison que pour perfectionner et multiplier leurs vices; tandis que leurs semblables dans le pays des Houyhnhnms avaient seulement les vices qu'ils tenaient de la nature.

S'il m'arrivait de voir ma figure dans un lac ou une fontaine, je détournais les yeux, j'avais horreur de moi-même; la vue d'un yahou commun me semblait moins intolérable que celle de ma personne.



En causant avec les Houyhnhnms et en les regardant avec délice, j'imitais insensiblement leur allure et leurs gestes, et cela est devenu chez moi une habitude ; ainsi très-souvent mes amis me disent brusquement que je trotte comme un cheval, ce qui me paraît un compliment très-flatteur. Je ne rougis pas non plus de dire qu'en parlant je tombe souvent dans les intonations des Houyhnhnms, et que j'écoute sans la plus légère

mortification les railleries que l'on me fait à ce sujet.

Au milieu de toute cette félicité, et quand je me croyais établi pour la vie, mon maître m'envoya chercher un matin plus tôt qu'à l'ordinaire. Je remarquai sur son visage de l'inquiétude ; il semblait chercher de quelle manière il devait parler. Après avoir gardé un court silence, il me tint ce discours : « Je ne sais comment vous allez prendre ce que je vais vous dire. Vous saurez que dans la dernière assemblée du parlement, quand l'affaire des yahous fut débattue, les représentants me reprochèrent d'avoir dans ma maison un yahou que je traitais plutôt comme un Houyhnhnm que comme une brute. Il était connu que je causais souvent avec lui, comme si je pouvais trouver quelque plaisir ou quelque profit en pareille compagnie ; une telle conduite était contraire à la raison et à la nature, et l'on n'avait jamais ouï parler de chose semblable. Sur cela l'assemblée m'a exhorté à faire de deux choses l'une : ou à vous employer comme les autres yahous, ou à vous commander de regagner à la nage le pays d'où vous êtes venu. Le premier de ces expédients a été rejeté tout-à-fait par tous les Houyhnhnms qui vous ont vu chez moi ou chez eux ; ils ont allégué que la lueur de raison que vous possédiez, jointe au mauvais naturel des yahous, vous rendrait capable de les induire à s'enfuir dans les parties boisées et montagneuses du pays, et à les ramener en troupe pendant la nuit, pour détruire le bétail des Houyhnhnms, votre espèce étant naturellement vorace et ennemie du travail.

« Tous les jours, ajouta mon maître, je suis pressé par les Houyhnhnms du voisinage d'obtempérer à l'exhortation de l'assemblée; et je ne puis différer plus long-temps de m'y conformer. Je doute fort que vous puissiez, en nageant, gagner votre pays; je désirerais donc que vous bâtissiez quelque sorte de voiture, du genre de celles que vous avez décrites, et qui pourrait vous transporter par mer. Tous les domestiques de cette maison, et ceux même de mes voisins vous aideront dans cet ouvrage. S'il n'eût tenu qu'à moi, dit-il en terminant, je vous aurais gardé toute votre vie à mon service, parce que vous avez d'assez bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de plusieurs de vos défauts et de vos mauvaises habitudes, et que vous avez fait tout votre possible pour vous conformer, autant que votre malheureuse nature en est capable, à celle des Houyhnhnms. »

Je dois faire observer ici au lecteur que, dans ce pays, un décret de l'assemblée générale est exprimé par le mot *hnhloayn*, qui signifie exhortation, autant que je puis le rendre; parce qu'ils ne comprennent pas qu'une créature raisonnable ait besoin d'être obligée à faire quelque chose, et qu'il ne soit pas suffisant de lui conseiller de le faire, de l'y exhorter; car personne ne peut désobéir à la raison, sans perdre son titre de créature raisonnable.

Ce discours me frappa comme un coup de foudre; je tombai en un instant dans l'abattement et dans le désespoir; et ne pouvant résister à l'impression de la douleur, je m'évanouis aux pieds de mon maître.



Quand je revins à moi, mon maître me dit qu'il m'avait cru mort, ce peuple n'étant point sujet à de telles faiblesses. Je lui dis d'une voix débile que la mort eût été pour moi un trop grand bonheur, et que, sans blâmer l'exhortation de l'assemblée générale, ni les instances de ses amis, il me semblait néanmoins, selon mon faible jugement, qu'on aurait pu décerner contre moi une peine moins rigoureuse; que je pourrais tout au plus faire une lieue à la nage, et que cependant la terre la plus proche était peut-être éloignée de cent lieues; que plusieurs des matériaux nécessaires pour

la construction d'une barque manquaient dans son pays; mais que j'essaierais de lui obéir pour lui montrer ma reconnaissance, bien que je fusse persuadé de l'inutilité de ma tentative. Je me regarde, lui dis-je, comme une créature condamnée à périr; mais la perspective d'une mort violente est le moindre de mes malheurs; car, en supposant que je pusse traverser les mers et retourner dans mon pays par quelque aventure extraordinaire et inespérée, comment pourrais-je songer avec calme à passer le reste de ma vie parmi les yahous, à retomber dans toutes mes mauvaises habitudes, faute de bons exemples pour me retenir dans le droit chemin? Je sais bien que les raisons qui ont déterminé les sages Houyhnhnms sont trop solides pour oser leur opposer celles d'un misérable yahou tel que moi; ainsi j'accepte l'offre obligeante que vous me faites du secours de vos domestiques pour m'aider à construire une barque, et vous prie seulement de vouloir bien m'accorder un espace de temps suffisant pour achever un ouvrage aussi difficile. Je tâcherai, lui dis-je encore, de conserver ma misérable vie; et si je retourne jamais en Angleterre, je ne désespère point d'être de quelque utilité à mes compatriotes en proclamant les vertus des illustres Houyhnhnms, et en les proposant pour exemple à tout le genre humain.

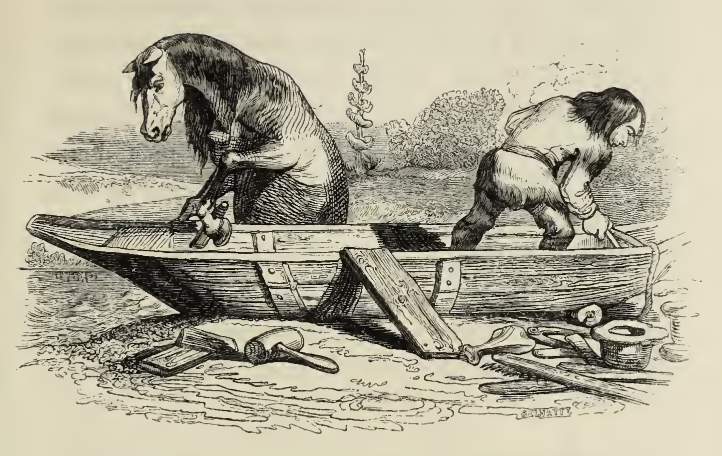
Son Honneur me fit en peu de mots une très-gracieuse réplique, et me dit qu'il m'accordait deux mois pour la construction de ma barque, et en même temps ordonna à l'alezan, mon camarade (car il m'est permis de lui donner ce nom à une aussi grande distance de

son pays), de suivre mes instructions, parce que j'avais dit à mon maître que lui seul me suffirait et que j'étais sûr de son affection pour moi.

La première chose que je fis fut d'aller avec lui vers cet endroit de la côte où mes matelots rebelles m'avaient mis à terre. Je montai sur une hauteur, et, jetant les yeux de tous côtés sur la mer, je crus voir vers le nord-est une petite île. Avec mon télescope, je l'aperçus clairement, et je supposai qu'elle pouvait être éloignée de cinq lieues. L'alezan la prenait simplement pour un nuage; car, n'ayant pas l'idée qu'il existât d'autres pays que le sien, sa vue ne pouvait distinguer les objets éloignés sur la mer aussi bien que nous qui sommes accoutumés à explorer cet élément.

Après que j'eus découvert cette île, je ne poussai pas plus loin mes recherches, et je me décidai à en faire la première station de mon exil, abandonnant le reste à la fortune.

Je retournai au logis avec mon camarade, et après avoir un peu raisonné ensemble, nous allâmes dans une forêt qui était peu éloignée, où moi avec mon couteau, et lui avec un caillou tranchant, emmanché fort adroitement, nous coupâmes plusieurs branches de chênes à peu près de la grosseur d'une canne, et quelques pièces plus grosses. Afin de ne point ennuyer le lecteur du détail de notre travail, il suffit de dire qu'en six semaines de temps, à l'aide de l'alezan qui faisait le gros ouvrage, je fis une espèce de canot à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large, que je couvris de peaux d'yahous cousues ensemble avec du



fil de ma fabrique. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela celles de très-jeunes yahous, parce que celles des vieux auraient été trop dures et trop épaisses : je me fournis aussi de quatre rames; je fis provision d'une quantité de chair cuite, de lapins et d'oiseaux, avec deux vases, l'un plein d'eau et l'autre de lait.

Je fis l'épreuve de mon canot sur un grand étang, et y corrigeai tous les défauts que j'y pus remarquer, bouchant toutes les voies d'eau avec du suif d'yahou, et tâchant de le mettre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alors sur une charrette, et le fis mener au rivage par des yahous, sous la conduite de l'alezan et d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, et que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon maître, de madame son épouse, et de toute la maison, les yeux baignés

de larmes et le cœur percé de douleur. Mais Son Honneur, soit par curiosité, soit par amitié (si je puis sans vanité parler ainsi), voulut me voir dans mon canot, et rassembla plusieurs de ses amis du voisinage pour l'accompagner. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la marée : alors, observant que le vent très-heureusement soufflait vers l'île où j'avais l'intention de diriger ma course, je pris une seconde fois congé de mon maître; et comme j'allais me prosterner pour lui baiser les pieds, il me fit l'honneur de lever son pied droit de devant jusqu'à ma bouche. Je



n'ignore pas combien l'on m'a blâmé d'avoir cité cette dernière circonstance. Mes détracteurs veulent absolument trouver improbable qu'un aussi grand personnage eût daigné accorder une telle marque de distinction à une créature aussi abjecte. Je n'ai pas oublié non plus combien les voyageurs sont enclins à se vanter des faveurs extraordinaires qu'ils ont reçues; mais si ces censeurs connaissaient mieux le caractère généreux et courtois des Houyhnhnms, ils changeraient certainement d'avis sur ce point.

Je présentai mes respects aux Houyhnhnms qui avaient accompagné mon maître, et, me jetant dans mon canot, je m'éloignai du rivage.





CHAPITRE XI.

Dangereux voyage de l'auteur. — Il arrive à la Nouvelle-Hollande ; il espère s'y établir. — Il est percé d'une flèche par un sauvage. — Il est pris par un bâtiment portugais. — Grande civilité du capitaine. — L'auteur arrive en Angleterre.



Je commençai ce voyage désespéré le 15 février 1715, à neuf heures du matin. Quoique j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames : mais, considérant que je serais bientôt las, et que le vent pouvait changer, je risquai de mettre à la voile ;

et de cette manière, avec le secours de la marée, je cinglai environ l'espace d'une heure et demie, autant que je puis le conjecturer. Mon maître et ses amis restèrent sur le rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue, et j'entendis plusieurs fois l'alezan crier. *Hnuy illa nyha majah yahou*, c'est-à-dire : « Prends bien garde à toi, gentil yahou. »

Mon dessein était de découvrir, si je pouvais, quelque petite île déserte, où je trouvasse seulement ma nourriture et de quoi me vêtir par mon travail. Cela m'aurait paru bien plus heureux que d'être le premier ministre de la cour la plus polie de l'Europe, tant j'avais horreur de retourner dans la société et sous l'empire des yahous. Dans une solitude semblable à celle que je désirais, je pourrais au moins jouir de mes pensées et réfléchir avec délice sur les vertus des inimitables Houyhnhnms, sans avoir la crainte de retomber dans les vices et la dépravation de mon espèce.

Le lecteur peut se souvenir que je lui ai dit que l'équipage de mon vaisseau s'était révolté contre moi, et m'avait emprisonné dans ma chambre ; que je restai en cet état pendant plusieurs semaines, sans savoir dans quelle direction nous allions ; qu'enfin l'on me mit à terre, et que les matelots qui m'avaient débarqué affirmèrent par serment faux ou véritable qu'ils ne savaient en quelle partie du monde nous nous trouvions. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés au sud du cap de Bonne-Espérance, ou environ à quarante-cinq degrés de latitude méridionale. Je l'inférai de quelques discours généraux que j'avais

entendus dans le vaisseau, au sujet du dessein qu'on avait d'aller à Madagascar. Quoique ce ne fût là qu'une conjecture, je ne laissai pas de prendre le parti de cingler à l'est, espérant mouiller au sud-est de la côte de la Nouvelle-Hollande, et de là me rendre à l'ouest dans quelqu'une des petites îles qui sont aux environs. Le vent était directement à l'ouest, et vers les six heures du soir, je supputai que j'avais fait environ dix-huit lieues vers l'est.

Ayant alors découvert une très-petite île éloignée tout au plus d'une lieue et demie, j'y abordai en peu de temps. Ce n'était qu'un vrai rocher, avec une petite baie que les tempêtes y avaient formée. J'amarrai mon canot en cet endroit; et ayant grimpé sur un des côtés du rocher, je découvris vers l'est une terre qui s'étendait du sud au nord. Je passai la nuit dans mon canot; et le lendemain m'étant mis à ramer de grand matin, j'arrivai en sept heures à l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Hollande. Cela me confirma dans une opinion que j'avais depuis long-temps, savoir que les mappemondes et les cartes placent ce pays au moins à trois degrés de plus à l'ouest qu'il n'est réellement. Je communiquai, il y a déjà plusieurs années, cette pensée à mon illustre ami M. Herman Moll, et lui donnai les raisons qui me l'avaient fait concevoir; mais il a mieux aimé s'appuyer sur d'autres autorités.

Je n'aperçus point d'habitants à l'endroit où j'avais pris terre; et, comme je n'avais point d'armes, je craignais de m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, et je les mangeai tout crus,

n'osant pas allumer du feu, de peur de me faire ainsi découvrir par les naturels. Pendant les trois jours que je me tins caché dans cet endroit, je ne vécus que d'huîtres et de moules, afin de ménager mes petites



provisions. Je trouvai heureusement un ruisseau dont l'eau était excellente.

Le quatrième jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente sauvages sur une hauteur qui n'était pas à plus de cinq cents pas de moi. Ils étaient tous nus, hommes, femmes et enfants, et se chauffaient autour d'un grand feu, qui me fut indiqué par la fumée. Un d'eux m'aperçut, et me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détachèrent et vinrent à moi. Aussitôt je me mis à fuir vers le rivage, je me jetai dans mon canot, et je ramai de toute ma force. Les sauvages, observant ma retraite, coururent après moi, et, avant que j'eusse gagné le

large, ils me décochèrent une flèche qui m'atteignit au



genou gauche, et m'y fit une large blessure dont je porterai la marque jusqu'au tombeau. Je craignis que la pointe ne fût empoisonnée; aussi, ayant ramé vigoureusement, et m'étant mis hors de la portée du trait (le temps se trouvant calme), je tâchai de bien sucer ma plaie, et ensuite je la pansai comme je pus.

J'étais extrêmement embarrassé: je n'osais retourner à l'endroit où j'avais été attaqué; mais je me dirigeais du côté du nord, et il me fallait toujours ramer, parce que j'avais le vent du nord-est. Tandis que je jetais les yeux de tous côtés pour découvrir quelque place où je pusse débarquer, j'aperçus au nord-nord-est une voile qui à chaque instant croissait à mes yeux. J'hésitais à prendre la résolution d'attendre ce bâtiment; l'horreur que j'avais conçue pour toute la race des yahous l'emporta enfin, et, virant de bord, je rentrai dans la petite baie, résolu à me livrer à un barbare plutôt qu'à

vivre avec des yahous européens. J'approchai mon canot le plus qu'il me fut possible du rivage; et pour moi je me cachai à quelques pas de là, derrière une petite roche qui était voisine de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le vaisseau s'avança environ à une demi-lieue de la baie, et envoya sa chaloupe avec deux tonneaux pour y faire de l'eau (car la place, à ce qu'il paraît, était bien connue); mais je ne les vis que lorsqu'ils furent tout près de terre, et il n'était plus temps pour moi de chercher un autre refuge. Les matelots, en débarquant à terre, virent d'abord mon canot; et s'étant mis à le visiter, il reconnurent sans peine que celui à qui il appartenait n'était pas loin. Quatre d'entre eux, bien armés, cherchèrent de tous côtés aux environs, et enfin me trouvèrent couché la face contre terre derrière la roche. Ils furent d'abord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapin, de mes souliers de bois et de mes bas fourrés; et d'après ces apparences, ils conclurent que je n'étais pas du pays, où tous les habitants allaient nus. Un d'eux m'ordonna en portugais de me lever, et me demanda qui j'étais. J'entendais bien cette langue, et, me relevant, je lui dis que j'étais un pauvre yahou banni du pays des Houyhnhnms, et que je le conjurais de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, et jugèrent, par la couleur de mon visage, que j'étais Européen; mais ils ne savaient ce que je voulais dire par les mots d'yahou et de houyhnhnm; et ils ne purent en même temps s'empêcher de rire de mon accent, qui ressemblait au hennissement d'un cheval.



Cependant je tremblais à leur aspect, je les priai de nouveau de me laisser, et je me préparais à retourner à mon canot, lorsqu'ils mirent la main sur moi, m'obligèrent de leur dire de quel pays j'étais, d'où je venais, et me firent encore d'autres questions. Je leur répondis que j'étais né en Angleterre, d'où j'étais parti il y avait environ cinq ans, et qu'alors la paix régnait entre leur pays et le mien; qu'ainsi j'espérais qu'ils voudraient bien ne me point traiter ne ennemi,

puisque je ne leur voulais aucun mal, et que j'étais un pauvre yahou qui cherchais quelque île déserte où je pusse passer dans la solitude le reste de ma vie infortunée.

Lorsqu'ils me parlèrent, d'abord je fus saisi d'étonnement, et je crus voir un prodige. Cela me paraissait aussi extraordinaire que si j'entendais aujourd'hui un chien ou une vache parler en Angleterre, ou bien un yahou dans le pays des Houyhnhnms. L'honnête Portugais était également étonné de mon étrange habit et de ma singulière manière de prononcer les mots, quoiqu'il m'entendît fort bien. Ils me parlèrent avec toute l'humanité possible, me dirent de me consoler, et qu'ils étaient sûrs que leur capitaine voudrait bien me prendre sur son bord et me mener gratis à Lisbonne, d'où je pourrais passer en Angleterre; que deux d'entre eux iraient dans un moment trouver le capitaine pour l'informer de ce qu'ils avaient vu et recevoir ses ordres; mais qu'en même temps, à moins que je ne leur donnasse ma parole de ne point m'enfuir, ils allaient me lier. Je pensai que je n'avais rien de mieux à faire que d'accepter leur proposition.

Ils avaient bien envie de savoir mon histoire et mes aventures; mais je leur donnai peu de satisfaction, et tous conclurent que mes malheurs m'avaient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe qui était allée porter de l'eau douce aux vaisseaux revint avec ordre de m'amener tout de suite à bord. Je me jetai à genoux pour les prier de me laisser en liberté; mais ce fut en vain : je fus lié et mis dans la chaloupe, et en

cet état conduit à bord et ensuite dans la chambre du capitaine.

Il s'appelait Pedro de Mendez : c'était un homme très-généreux et très-poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étais, et ensuite me demanda ce que je voulais boire et manger, en m'assurant que je serais traité comme lui-même; il me dit enfin des choses si obligeantes, que j'étais tout étonné de trouver tant de bonté dans un yahou. Cependant je restai sombre et silencieux, et j'étais près de m'évanouir à la seule odeur de ce capitaine et de ses hommes. Enfin je demandai à manger des provisions que j'avais dans mon canot; mais il ordonna qu'on me servît un poulet et qu'on me fît boire du vin excellent, et il me fit dresser un lit dans une cabine très-propre. Je ne voulus point me déshabiller, et je me jetai sur le lit dans l'état où j'étais. Au bout d'une demi-heure, tandis que tout l'équipage était à dîner, je m'échappai de ma chambre, dans le dessein de me jeter dans la mer et de me sauver à la nage, plutôt que de continuer de vivre parmi les yahous; mais un des matelots m'empêcha d'accomplir mon dessein; et le capitaine, ayant été informé de ma tentative, ordonna de m'enchaîner dans ma cabine.

Après le dîner, Don Pedro vint me trouver, et voulut savoir quel motif m'avait porté à un acte aussi désespéré. Il m'assura en même temps que son unique désir était de me rendre service, et me parla d'une manière si touchante et si persuasive, que je commençai à le regarder comme un animal un peu raisonnable. Je lui racontai brièvement l'histoire de mon voyage, la



révolte de mon équipage, le pays dans lequel j'avais été abandonné, et les cinq années de mon séjour en ce pays. Il parut considérer tout cela comme des rêves ou des visions, ce qui m'offensa extrêmement. J'avais en effet oublié la faculté de mentir commune chez les yahous dans tous les pays où ils dominent, et conséquemment leur disposition à douter de la sincérité de leurs semblables. Je lui demandai si c'était la coutume dans son pays de dire la chose qui n'est pas. Je l'assurai que je ne savais presque plus ce qu'il entendait par une fausseté, et que j'aurais vécu mille ans parmi les Houyhnhnms sans entendre un seul mensonge, même de la bouche du dernier des valets; qu'au surplus il croirait ce qu'il lui plairait, mais qu'en retour de ses bontés et par indulgence pour sa nature pervertie, je répondrais à toutes les objections qu'il voudrait bien me faire, et qu'il pourrait facilement connaître la vérité.

Le capitaine, homme sensé, après avoir tâché de me prendre en contradiction sur certaines parties de mon histoire, commença à avoir meilleure opinion de ma sincérité.

Il me dit que, puisque je fesais profession d'un si grand attachement à la vérité, il voulait que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter à ma vie; qu'autrement il m'enfermerait jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeait de moi; mais je lui déclarai en même temps que je souffrirais plutôt les traitements les plus fâcheux que de consentir jamais à vivre parmi les yahous.

Il ne se passa rien de remarquable pendant notre voyage. Pour témoigner au capitaine combien j'étais sensible à ses honnêtetés, je m'entretenais quelquefois avec lui lorsqu'il m'en priait instamment, et je tâchais alors de lui cacher mon antipathie pour l'espèce humaine; mais ce sentiment éclatait malgré moi, et il n'avait pas l'air d'y prendre garde. Cependant je passais la plus grande partie de la journée dans ma cabine, afin d'éviter de voir ou lui ou ses hommes.

Le capitaine me pressa plusieurs fois de quitter mes vêtements de peaux de lapin, et m'offrit de me prêter ses meilleurs habits; mais je le remerciai de ses offres, ayant horreur de mettre sur mon corps ce qui avait été porté par un yahou. Je le priai seulement de me prêter deux chemises blanches, qui, ayant été bien lavées depuis qu'il s'en était servi, ne pouvaient pas, à ce que j'imaginais, me souiller autant. Je les mettais

tour à tour, de deux jours l'un, et j'avais soin de les laver moi-même.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 15 novembre 1715. Avant de descendre à terre, le capitaine me força de



prendre son manteau pour empêcher la canaille de nous huer dans les rues. Il me conduisit à sa maison, et, à mon instante prière, il me logea à l'étage le plus élevé et sur le derrière du bâtiment. Je le conjurai de ne dire à personne ce que je lui avais raconté de mon séjour chez les Houyhnhnms, parce que si mon histoire était sue, je serais bientôt accablé des visites d'une infinité de curieux, et probablement exposé à être pris et brûlé par l'inquisition.

Le capitaine vint à bout de me faire accepter un ha-

bit neuf complet; mais je ne voulus pas permettre au tailleur de me prendre mesure. Don Pedro étant à peu près de ma taille, mon habit fait à sa mesure allait assez bien. Il me procura les autres choses nécessaires, le tout absolument neuf; et je les laissai à l'air pendant vingt-quatre heures avant de m'en servir.

Le capitaine, qui n'était point marié, n'avait que trois domestiques, auxquels il ne permettait pas de nous servir à table; et toute sa conduite était si obligeante à mon égard, il avait d'ailleurs un si bon esprit humain, tant de bon sens pour un yahou, que je finis par tolérer sa compagnie. Il eut assez de crédit sur moi pour m'engager à regarder par la fenêtre donnant sur



la cour; par degrés je fus entraîné à loger dans une autre chambre dont la fenêtre donnait sur la rue. Il me fit regarder par cette fenêtre; mais je me retirai



tout épouvanté. Huit jours après, il m'entraîna à venir m'asseoir à la porte.

Si ma terreur cessa par degrés, ma haine et mon mépris allaient croissant. Enfin je fus assez hardi pour accompagner Don Pedro par la ville; mais je tenais alors mes narines bouchées avec de la rue ou avec du tabac.



Dix jours après mon arrivée, Don Pedro, à qui j'avais expliqué l'état de ma famille et de mes affaires, me dit que j'étais obligé en honneur et en conscience de retourner dans mon pays, et de vivre dans ma maison avec ma femme et mes enfants. Il m'avertit en même temps qu'il y avait dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre, et m'assura qu'il me fournirait tout ce qui me serait nécessaire pour mon voyage. Il serait fastidieux de répéter ici les raisons par lesquelles il combattit mes objections. Il disait que je ne pourrais trouver une île solitaire, comme je la désirais; mais qu'il me serait facile de vivre chez moi aussi reclus que je le souhaiterais.

Je me rendis à la fin, ne pouvant mieux faire; je quittai Lisbonne le 24 novembre, et m'embarquai sur un vaisseau marchand; mais je ne demandai seulement pas à qui il appartenait. En me disant adieu il m'embrassa, et je supportai cette caresse sans montrer trop de répugnance. Don Pedro m'accompagna jusqu'au port, et me prêta la valeur de vingt livres sterling. Durant ce voyage, je n'eus aucun commerce avec le capitaine ni avec personne de l'équipage, et je prétextai une maladie pour pouvoir toujours rester dans ma cabine. Le 5 décembre 1715, nous jetâmes l'ancre aux Dunes environ sur les neuf heures du matin, et à trois heures après midi j'arrivai à Redriff en bonne santé, et me rendis au logis.

Ma femme et toute ma famille, en me revoyant, me témoignèrent leur surprise et leur joie; car ils m'avaient cru mort. Mais je dois avouer que leur vue me

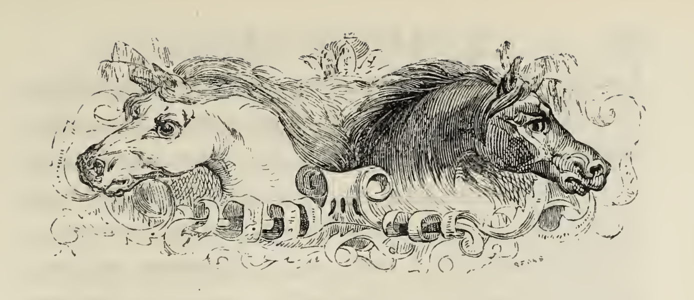
remplit d'aversion, de dégoût et de mépris, d'autant plus que je pensais à l'étroite alliance qui existait entre nous ; car, bien que depuis mon malheureux exil de la terre des Houyhnhnms j'eusse pris sur moi de supporter la vue des yahous, et de converser avec Don Pedro de Mendez, ma mémoire et mon imagination étaient sans cesse remplies des idées et des vertus de ces nobles Houyhnhnms. Et quand je songeais que par mon union avec une femelle yahou j'étais devenu le père de plusieurs de ces animaux, je me sentais pénétré de honte et d'horreur.



A mon entrée à la maison, ma femme me serra dans ses bras et me donna un baiser; et comme je m'étais déshabitué de l'attouchement de l'odieuse espèce de-

puis des années, je tombai dans une défaillance qui dura plus d'une heure. Il y a cinq ans, au moment où j'écris, que je suis de retour en Angleterre. La première année, je ne pouvais endurer la vue de ma femme et de mes enfants, et leur odeur me semblait intolérable; j'aurais encore bien moins souffert qu'ils se missent à table avec moi. A cette heure ils n'oseraient toucher mon pain ou boire dans mon verre; et je ne permets à aucun d'eux de prendre ma main. Le premier argent dont je pus disposer fut employé à acheter deux jeunes chevaux entiers, que je tins dans une bonne écurie; et, après eux, le palefrenier est mon plus grand favori; je me sens égayé, ranimé par l'odeur qu'il prend dans l'écurie. Mes chevaux m'entendent assez bien; et je cause avec eux au moins quatre heures par jour. Ils sont étrangers à la bride et à la selle, et vivent en grande intimité avec moi et très-amicalement l'un avec l'autre.





CHAPITRE XII.

— Véracité de l'auteur.
— Dans quelle intention il a publié cet ouvrage.
— Il blâme les voyageurs qui s'écartent de la vérité.
— Il se justifie de toute malicieuse intention dans ses écrits.
Il répond à une objection. — Moyen d'établir des colonies —
— Éloge du pays de l'auteur.
— Droit de la couronne sur les pays décrits par l'auteur.
— Difficulté de les conquérir.
— L'auteur prend définitivement congé du lecteur ;
il expose la manière dont il veut passer le reste de sa vie ;
il donne de bons conseils et conclut.



AINSI, gentil lecteur, je t'ai donné l'histoire fidèle de mes voyages pendant l'espace de seize ans et un peu plus de sept mois ; et, dans cet ouvrage, je me suis toujours attaché moins à l'ornement qu'à

la vérité. Je pourrais peut-être, comme beaucoup d'autres, t'émerveiller par des contes étranges et invraisemblables ; mais j'ai préféré m'en tenir aux faits positifs et à la forme de style la plus simple, parce que mon objet principal était de t'instruire, non de t'amuser.

Il nous est facile à nous autres voyageurs en lointains pays rarement visités par les Anglais ou d'autres Européens, de décrire de merveilleux animaux de mer et de terre. Toutefois le but réel d'un écrivain de voyages devrait toujours être de rendre l'homme meilleur et plus sage, et de perfectionner son intelligence et par les mauvais et par les bons exemples tirés de ce qu'ils ont remarqué dans les terres étrangères.

Je souhaite du fond de mon cœur que l'on fasse une loi par laquelle tout voyageur serait tenu, avant d'obtenir la permission de publier ses voyages, d'affirmer par serment devant le grand-chancelier que tout ce qu'il a dessein d'imprimer est exactement vrai, autant qu'il a pu le reconnaître. Alors le monde ne risquerait plus d'être trompé comme il l'est ordinairement, maintenant que certains écrivains, afin d'assurer à leurs ouvrages plus de faveur, débitent les faussetés les plus insignes à l'innocent lecteur. J'ai lu dans ma jeunesse, avec un extrême délice, beaucoup de livres de voyages; mais ayant depuis parcouru moi-même la plus grande partie du globe, et ayant été par conséquent en état de contredire bien des fables d'après mes propres observations, cela m'a donné un grand dégoût pour ce genre de lecture, et un peu d'indignation contre ceux qui abusent si impudemment de la crédu-

lité humaine. Je me suis donc imposé l'obligation de m'attacher strictement à la vérité, lorsque mes connaissances ont bien voulu penser que mes faibles efforts pourraient être de quelque utilité à mon pays. Jamais, en effet, je ne puis être tenté de m'éloigner de cette maxime aussi long-temps que je conserverai dans ma mémoire les leçons et l'exemple de mon noble maître et des illustres Houyhnhnms, desquels j'ai eu plusieurs années l'honneur d'être l'humble auditeur.

Nec si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

Je n'ignore pas que des ouvrages qui n'exigent ni savoir, ni génie, qui ne demandent réellement aucune autre faculté qu'une bonne mémoire, aucune autre base qu'un journal exact, ne peuvent procurer une grande renommée à leur auteur. Je sais de plus que les écrivains de voyages, comme les faiseurs de dictionnaires, tombent dans l'oubli par le poids et le volume de ceux qui viennent après eux et naturellement restent par-dessus. Il est extrêmement probable que les voyageurs qui verront par la suite les pays que j'ai décrits, pourront, en relevant mes erreurs (si j'en ai commis), et en ajoutant de nouvelles découvertes aux miennes, me faire passer de mode, prendre ma place; et le monde oubliera que je fus jamais un auteur. Ce serait là une trop grande mortification, si j'écrivais pour la gloire; mais mon seul objet étant le bien public, je ne puis être entièrement trompé dans mon attente. Qui pourrait lire ce que j'ai dit des vertus des admirables Houyhnhnms sans être honteux de ses propres

vices, surtout en considérant que l'on est l'animal raisonnable et dominant de ce pays? Je ne dis rien des nations éloignées chez lesquelles les yahous dominent, et dont la moins corrompue est celle des Brobdingnagiens, que nous ferons sagement d'imiter dans leur morale et dans leur gouvernement. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce point; je laisse le lecteur judicieux faire ses propres remarques et les appliquer.

Une chose me plaît infiniment, c'est la certitude que mon livre ne peut être critiqué; car quelle objection peut-on faire à un auteur qui raconte de simples faits arrivés en des pays tellement éloignés que nous n'avons avec eux aucun intérêt commercial ou politique? J'ai soigneusement évité toutes les fautes que l'on reproche souvent et trop justement aux écrivains de voyages. De plus, je ne me suis mêlé en rien avec aucun parti; mais j'ai écrit sans passion, sans préjugé, sans mauvaise volonté envers aucun homme, aucune agrégation d'hommes. J'écris dans le noble but d'instruire, d'améliorer le genre humain, sur lequel je puis, sans blesser la modestie, prétendre à quelque supériorité en raison des avantages que j'ai tirés de mes fréquentes et longues conversations avec la nation accomplie des Houyhnhnms. J'écris sans la moindre espérance de profit ou de louange; je ne laisse jamais passer un mot qui ait seulement l'apparence d'une épigramme, ou qui puisse offenser même les personnes les plus susceptibles. Aussi je me flatte d'être sans contredit un auteur exempt de toute espèce de fautes, contre lequel les hordes nombreuses des faiseurs de réponses, de considérations, d'observations, de ré-

flexions, de découvertes, de critiques, de réfutations, de remarques, ne trouveront pas matière à exercer leur talent.

J'avoue que l'on m'a dit à l'oreille que j'aurais dû, comme sujet anglais, adresser un mémoire à un des ministres, à mon premier retour, parce que toutes les terres découvertes par un sujet appartiennent à son roi. Mais je doute que nos conquêtes dans les pays dont j'ai parlé fussent aussi faciles que celle de Fernand Cortez sur les habitants nus et sauvages de l'Amérique. Les Lilliputiens ne vaudraient pas, je crois, les frais d'un armement pour les réduire; et je ne pense pas qu'il fût prudent ni sûr de s'attaquer aux Brobdingnagiens, ni qu'une armée anglaise se trouvât bien à son aise avec l'île volante au-dessus de sa tête. Les Houyhnhnms, en effet, ne semblent pas aussi bien préparés pour la guerre, et sont tout-à-fait étrangers à cet art, spécialement à l'emploi des projectiles. Cependant, en supposant que j'eusse voix au conseil, mon avis serait contre une invasion en cette contrée. Chez ce peuple, la prudence, l'union, l'intrépidité, l'amour de la patrie, compenseraient amplement ce qui manque sous le rapport de l'art militaire. Imaginez vingt mille Houyhnhnms s'élançant au milieu d'une armée d'Européens, rompant les rangs, renversant les charriots, mettant en compote les visages des soldats par de terribles ruades; car on pourrait leur appliquer ces paroles d'Auguste : *Recalcitrat undique tutus*. Mais, au lieu de proposer la conquête de cette nation magnanime, je désirerais plutôt qu'elle consentît à envoyer un nombre suffisant de ses membres pour

civiliser l'Europe, en nous enseignant les vrais principes de l'honneur, de la justice, de la vérité, de la tempérance, de l'esprit public, de la force, de la chasteté, de l'amitié, de la bienveillance et de la fidélité. Les noms de ces vertus existent encore dans la plupart des langues, et se trouvent dans les modernes comme dans les anciens auteurs; ce que je puis affirmer, d'après mes lectures assez bornées.

Mais j'avais une autre raison qui me faisait hésiter à enrichir les domaines de Sa Majesté de mes découvertes. A dire le vrai, j'avais conçu quelques scrupules à l'égard de la justice distributive des princes en de telles occasions. Par exemple, des pirates sont poussés par une tempête en des parages inconnus; un de leurs mousses découvre enfin terre du haut du grand mât; ils descendent pour piller et voler; ils voient un peuple inoffensif qui les reçoit avec bonté; ils donnent à la contrée un nouveau nom; ils en prennent possession au nom du roi; ils placent une planche pourrie ou une pierre pour marquer l'évènement; ils tuent deux ou trois douzaines des naturels, en emmènent un ou deux par force, comme échantillon, retournent dans leur pays, et obtiennent leur grâce. Là commence une nouvelle domination appuyée sur le droit divin; l'on envoie des vaisseaux à la première occasion; les naturels du nouveau pays sont chassés ou détruits; leurs princes mis à la torture pour les forcer de découvrir l'or qu'ils possèdent; on permet tous les actes possibles de cruauté et de débauche; la terre est arrosée du sang des premiers habitants; et cet exécrable équipage de bourreaux, employés dans

une si pieuse expédition, forme une colonie moderne envoyée pour convertir un peuple idolâtre et barbare.

Cependant cette description ne peut s'appliquer, je dois le dire, à la nation anglaise, qui peut être citée comme un exemple de sagesse, de prudence, de justice dans l'établissement de ses colonies; les dotations libérales pour l'avancement de la religion et des lumières, le choix de pasteurs capables et dévots pour propager le christianisme, le soin que l'on prend de peupler les nouvelles provinces de gens de mœurs et de langage honnêtes, le respect que l'on montre pour la justice en pourvoyant les colonies d'administrateurs habiles, incorruptibles, et surtout de gouverneurs vertueux et vigilants, qui n'ont en vue que le bien du peuple qu'ils régissent, et l'honneur du roi leur maître.

Mais les pays que j'ai décrits ne paraissant pas avoir la moindre envie d'être conquis, réduits en esclavage, massacrés ou expulsés par des colonies, et l'or, l'argent, le sucre et le tabac n'y étant pas abondants, je les crois indignes d'occuper notre zèle ou notre valeur, d'exciter notre intérêt. Cependant, si ceux à qui il appartient de décider de ces choses étaient d'un autre avis, je suis prêt à déposer, quand je serai légalement appelé à le faire, que nul Européen n'a visité ces contrées avant moi, du moins si l'on peut croire à cet égard les naturels. On peut élever seulement quelques doutes par rapport aux deux yahous qui furent aperçus, il y a un grand nombre d'années, sur une montagne de la terre des Houyhnhnms.

Quant à la formalité de la prise de possession au

nom de mon souverain, elle ne m'est pas venue une seule fois à l'esprit; et si j'y avais pensé, dans l'état où se trouvaient mes affaires, j'aurais probablement regardé comme plus prudent et plus sûr de remettre la chose à un moment plus opportun.

Ayant ainsi répondu à la seule objection que l'on pourra jamais élever contre moi en ma qualité de voyageur, je prends définitivement congé de mes courtois lecteurs, et je retourne à mon petit jardin de Redriff jouir de mes pensées, appliquer les excellentes leçons de vertus que j'ai apprises parmi les Houyhnhnms, instruire les yahous de ma famille autant que le permettra leur docilité de brutes, contempler souvent ma figure dans un miroir, afin de m'accoutumer à tolérer la vue d'une créature humaine; déplorer la brutalité des Houyhnhnms de mon pays, pour l'amour de mon noble maître, de sa famille, de ses amis, de toute la race houyhnhnm, à laquelle les nôtres ont l'honneur de ressembler par leurs traits, bien que leurs facultés intellectuelles soient dégénérées.

J'ai permis la semaine passée à ma femme (pour la première fois) de dîner avec moi, en s'asseyant au bout d'une longue table, et de répondre (mais le plus brièvement possible) aux questions que je lui adressais. Cependant l'odeur des yahous me paraît toujours très-désagréable, et, en leur présence, je tiens mon nez bouché avec de la rue, de la lavande ou des feuilles de tabac. Il est dur très-certainement pour un homme de mon âge de quitter de vieilles habitudes; toutefois je ne désespère pas de pouvoir endurer avec le temps la compagnie des yahous du voisinage, pourvu que je

puisse me guérir de la crainte de leurs dents et de leurs ongles.

Il me serait plus facile de me réconcilier avec l'espèce en général, si elle se contentait d'avoir les vices et les folies auxquels la nature l'a rendue sujette. Je ne suis point choqué à la vue d'un homme de loi, d'un voleur de mouchoirs de poche, d'un colonel, d'un bouffon, d'un lord, d'un joueur, d'un politique, d'un souteneur de filles, d'un médecin, d'un suborneur, d'un faux témoin, d'un procureur, d'un traître et de tant d'autres états qui sont dans l'ordre des choses. Mais quand je vois un monde de difformités et de maladies du corps et de l'esprit toutes engendrées par l'orgueil, la patience m'échappe ; il m'est impossible de concevoir comment un pareil vice et un pareil animal peuvent aller ensemble. Les sages et vertueux Houyhnhnms, qui abondent en toutes les excellences faites pour orner une créature raisonnable, n'ont pas de nom dans leur langue pour ce vice ; ils n'ont en effet aucun terme pour exprimer ce qui est mal, hors ceux qui désignent les détestables qualités de leurs yahous, parmi lesquelles ils n'ont point reconnu l'orgueil, sans doute faute d'avoir bien entendu l'espèce humaine telle qu'elle est dans les pays où elle domine. Cependant moi, grâce à mon expérience, j'ai pleinement discerné les germes de l'orgueil chez l'yahou sauvage.

Mais les Houyhnhnms, qui vivent sous l'empire de la raison, ne sont pas plus fiers des bonnes qualités qu'ils possèdent que je ne pourrais l'être d'avoir mes deux jambes et mes deux bras, avantage dont aucun homme dans son bon sens ne s'avisera de se targuer,

bien que l'on fût très malheureux d'en être privé. Je m'arrête spécialement sur ce point, parce que je désire rendre la société anglaise un peu supportable; je supplie donc ceux qui sont plus ou moins entachés de ce vice absurde de ne point avoir la hardiesse de se présenter à mes regards.



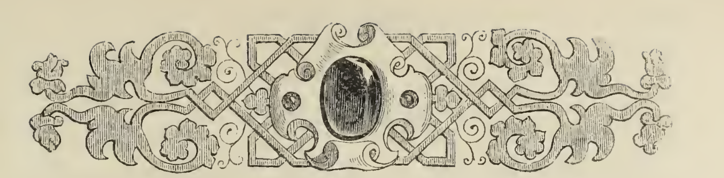


TABLE.



TROISIÈME PARTIE.

VOYAGE A LAPUTA,

BALNIBARBI, LUGGNAGG, GLUBBDUBDRIB ET AU JAPON.



CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.



QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS.



CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.







